

HAVELOCK ELLIS

MEMBRE D'HONNEUR DE L'ASSOCIATION ROYALE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE
DE GRANDE-BRETAGNE

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

XIII

Le Mécanisme
des Déviations Sexuelles
Le Narcissisme

ÉDITION FRANÇAISE REVUE ET AUGMENTÉE
PAR L'AUTEUR

TRADUITE PAR A. VAN GENNEP

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXII

LE MÉCANISME
DES DÉVIATIONS SEXUELLES
LE NARCISSISME

DU MÊME AUTEUR

- LA PUDEUR. LA PÉRIODICITÉ SEXUELLE. L'AUTO-ÉROTISME. (*Études de Psychologie sexuelle, I*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- L'INVERSION SEXUELLE. (*Études de Psychologie sexuelle, II*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- L'IMPULSION SEXUELLE. (*Études de Psychologie sexuelle, III*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- LA SÉLECTION SEXUELLE CHEZ L'HOMME. Toucher, Odorat, Oûie, Vision (*Études de Psychologie sexuelle, IV*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP... 1 vol.
- LE SYMBOLISME ÉROTIQUE. *Le Mécanisme de la Détéumescence* (*Études de Psychologie sexuelle, V*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- L'ÉTAT PSYCHIQUE PENDANT LA GROSSESSE. LA MÈRE ET L'ENFANT. (*Études de Psychologie sexuelle, VI*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- L'ÉDUCATION SEXUELLE. (*Études de Psychologie sexuelle, VII*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- L'ÉVALUATION DE L'AMOUR. LA CHASTETÉ. L'ABSTINENCE SEXUELLE. (*Études de Psychologie sexuelle, VIII*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP... 1 vol.
- LA PROSTITUTION, SES CAUSES, SES REMÈDES. (*Études de Psychologie sexuelle, IX*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- LA DÉROUTE DES MALADIES VÉNÉRIENNES. LA MORALITÉ SEXUELLE. (*Études de Psychologie sexuelle, X*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP... 1 vol.
- LE MARIAGE. (*Études de Psychologie sexuelle, XI*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP. 1 vol.
- L'ART DE L'AMOUR. LA SCIENCE DE LA PROCRÉATION. (*Études de Psychologie sexuelle, XII*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. VAN GENNEP..... 1 vol.
- LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ. (*Études de Psychologie sociale, I*). Édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par LUCIE SCHWOB..... 1 vol.
- LE MONDE DES RÊVES. Traduit de l'anglais par GABRIEL DE LAUTREC..... 1 vol.

F16E92



HAVELOCK ELLIS

MEMBRE D'HONNEUR DE L'ASSOCIATION ROYALE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE
DE GRANDE-BRETAGNE

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

XIII

Le Mécanisme
des Déviations Sexuelles
Le Narcissisme

ÉDITION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE
PAR L'AUTEUR

TRADUITE PAR A. VAN GENNEP

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXII

LE MÉCANISME
DES DÉVIATIONS SEXUELLES

HISTOIRE DE FLORRIE

Tout le monde a de nos jours entendu parler des méthodes et des résultats de la psychanalyse que le génie de Freud réduisit le premier à une technique définie. Il ne faut pas oublier pourtant qu'à la fois cette méthode psychanalytique et ses résultats thérapeutiques ont été, sous une forme moins clairement définie et moins délibérément consciente, connus dans le monde entier bien avant Freud. Reconnaître ce fait n'est pas diminuer, mais accroître au contraire l'importance de la psychanalyse. Comme le dit avec insistance Freud, suivi de ses élèves, le besoin d'une technique améliorée dépend principalement de l'intensité de la résistance offerte par le sujet soumis à la psychanalyse et de la rigidité de la censure interne qui doit être vaincue.

Quand le sujet est très intelligent et vraiment sans préjugés, n'est pas hystérique, ni morbide

d'une autre manière, mais capable d'avoir confiance dans le jugement et la bonne opinion, sinon même la sympathie, de l'examineur, et enfin doué de moyens suffisants d'expression, il peut arriver, bien que la tâche exige en tout cas du temps et de la patience, que la résistance soit faible dès le début et que la censure interne soit relâchée. Mais elle n'est jamais complètement abolie. Dans le cas dont je vais parler, j'ai eu soin de ne jouer qu'un rôle le plus passif possible, afin d'éviter tous risques de suggestion; mais il a été parfois nécessaire de poser une question, qui ne l'a jamais été que d'un air détaché, comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait innocente et sans danger. Il arrive alors que le sujet, sans aucun embarras, ni violence sur soi-même, mette cette question de côté comme ne le concernant pas; mais je me suis alors abstenu aussi de tout commentaire; et par la suite c'est le sujet lui-même qui a spontanément montré que la question posée, ainsi éliminée, présentait pour lui un intérêt vital. Une méthode aussi délicate exige naturellement beaucoup de temps. Dans le cas dont il s'agit, l'étude a duré trois ans, pendant lesquels eurent lieu de nombreuses entrevues qui m'ont fourni plus de

soixante communications écrites, dont quelques-unes très longues. Sans se refuser à des communications orales, le sujet se sentait pourtant plus à l'aise la plume à la main. A ce propos, je crois utile de faire les remarques suivantes :

Les femmes trouvent d'ordinaire bien plus difficile que les hommes de décrire leurs sentiments sexuels intimes. On attribue communément ce fait à la pudeur et à la réserve, ce qui est une explication insuffisante; car les femmes sont bien plus disposées que les hommes à révéler les faits sexuels objectifs à condition qu'ils n'impliquent pas l'exposé des sentiments intimes. Certes, il subsiste toujours une sorte de « honte » instinctive à parler de quelque chose qui est communément regardé comme « honteux », notamment de tout ce qui touche à la sexualité. Mais il y a autre chose : il y a cette difficulté réelle à trouver les moyens d'expression précis pour des sentiments qui n'ont jamais été auparavant réalisés par des mots, de sorte qu'on ne peut les faire émerger que lentement, par fragments, et qu'ils restent malgré tout confus et vagues. Mais quand une femme possède un vocabulaire riche, le résultat de l'interrogatoire peut être tout différent. C'est en effet un fait

significatif, que toutes les femmes, et elles sont nombreuses, dont j'ai reçu des descriptions précises et instructives de leurs expériences émotionnelles intimes avaient une certaine habitude de la littérature ou du journalisme bien qu'appartenant aux milieux les plus différents et vivant dans toutes sortes de régions du globe. Elles ne manquaient pas plus de pudeur ou de réserve que leurs sœurs mais possédaient les moyens d'expression nécessaires et, quand elles en eurent besoin, furent capables de traduire en paroles leurs expériences intimes avec des résultats au moins aussi instructifs que ceux fournis par les confessions masculines.

C'est donc sur des matériaux accumulés de cette manière qu'est fondé le présent volume. Je ne l'offre pas au public comme la démonstration d'une technique, et encore moins comme la critique d'une technique. J'ai adopté cette méthode parce qu'elle était la plus commode dans les conditions données, attendu que le sujet vivait dans une ville éloignée de la mienne et ne pouvait me faire des visites fréquentes. Que si d'ailleurs j'avais voulu lui appliquer la technique freudienne proprement dite, il est peu probable que le sujet s'y serait prêté.

Il y a quelques années, une dame qui avait eu l'occasion de lire quelques-uns de mes livres m'écrivit en signant de son nom pour me transmettre un long récit provenant d'une dame mariée qui se donnait le nom de *Florrie* et décrivait ses obsessions concentrées autour du besoin de se fouetter et d'impulsions à l'autoflagellation. Ce récit me fut envoyé dans l'idée qu'il pourrait m'être utile ; mais Florrie ne cachait pas ses anxiétés et sa détresse, ni son désir d'être guérie, bien qu'elle ignorât que je suis médecin. Rien ne prouvait que la dame qui m'écrivait fût Florrie en personne ; et je m'abstins, en répondant, de faire cette identification, qui me fut bientôt avouée spontanément ; ma correspondante continua cependant à conserver la fiction de Florrie, par crainte qu'une lettre ne se perdit. Dans ma réponse, j'avais demandé des détails complémentaires ; j'avais expliqué aussi que le cas décrit n'était pas aussi rare ni aussi terrible que Florrie le croyait et j'avais donné quelques indications sur les moyens divers qui permettraient d'obtenir quelque soulagement. Florrie m'exprima sa profonde gratitude pour mes avis et pour mon attitude à son égard et m'assura qu'elle ferait comme je lui disais. Peu

après elle me proposa de venir me voir ; en effet, quelques semaines après elle arriva chez moi, non sans éprouver de la timidité et de l'appréhension en rencontrant la première personne à qui elle eût avoué ses sentiments les plus intimes.

Florrie se présenta sous l'aspect d'une femme robuste et solide, ayant un air de matrone avec lequel contrastait quelque chose de très jeune, une expression un peu timide qui cependant était alliée à un grand calme et à un contrôle parfait de soi. Elle a cinq pieds six pouces sans bottines, pèse 178 livres anglaises (habillée), a 40 inches et demi de tour de hanches, 45 de tour de poitrine, 28 inches de haut et 16 de bas de cuisses. Les seins ont un développement moyen. Les cheveux et les yeux ont une pigmentation intermédiaire, le teint est bon, les dents superbes. Elle avait alors 37 ans, était mariée depuis plusieurs années à un homme qui avait presque le double de son âge ; avant son mariage elle avait été un fort bon peintre et s'était fait un nom par des articles sur l'art et autres sujets ; elle écrivait bien et ses articles avaient été publiés dans des revues de premier plan. Elle avait étudié les beaux-arts à l'étranger

et avait beaucoup voyagé mais n'avait jamais fréquenté les cercles un peu bohèmes. Née dans une famille très à son aise, elle avait été élevée strictement et conventionnellement et n'était guère sortie du cercle de ses relations familiales, ne fréquentant en outre que quelques amis de tendances plutôt intellectuelles qui ne l'avaient jamais regardée comme particulière ou anormale. A part ses obsessions secrètes, elle avait l'air de la « personne de bon sens typique », comme elle se décrivit elle-même, ce qui lui rendait d'autant plus pénibles les obsessions qui l'ennuyaient et qui lui apparaissaient comme une sorte de folie. Elle ne les avait jamais avouées à qui que ce fût, sauf dans une circonstance dont je parlerai plus loin, même pas à son mari.

Les parents de Florrie sont sains, des deux côtés, bien que parmi ses oncles et ses tantes il y ait eu un ou deux cas de folie. Un membre au moins de la famille était un homme d'une intelligence supérieure. Il y avait peut-être une légère tendance à l'anomalie chez le père de Florrie, mais Florrie elle-même ne s'en était jamais aperçue. Elle-même avait toujours été très bien portante, robuste, pleine de force phy-

sique et morale, mais vers ces derniers temps avait eu tendance à de la lassitude, de l'irritabilité, des maux de tête et, à ce qu'elle croyait, de la faiblesse du cœur ; ces symptômes légers n'étaient dus pourtant qu'à son imagination et aux tourments secrets qu'elle lui infligeait. Depuis que l'obsession l'avait saisie elle devenait paresseuse, avait engraisé depuis un an et sentait qu'elle était en train de baisser mentalement, moralement et physiquement.

Florrie avait été élevée avec ses frères. Les questions sexuelles ne l'avaient jamais intéressée et elle ne se souvient pas que les enfants aient jamais discuté ces choses-là entre eux ; elle n'a jamais non plus joué à des jeux qui impliquaient des attouchements intimes. Tout en se portant très bien et n'ayant jamais eu de maladie grave, elle était timide et on lui avait défendu strictement même de jouer à des jeux violents, parce qu'elle aurait pu montrer ses vêtements de dessous ; pour cette raison on lui avait défendu la balançoire à bascule parce que les garçons auraient pu voir ses pantalons. Elle comprit ainsi qu'il existait un certain mystère et un certain secret qui devaient être conservés, ce qu'elle trouvait très normal

puisqu'il certaines fonctions naturelles ne doivent se faire qu'en secret.

Vers l'âge de six ans, elle se trouva un jour seule dans une aile de la maison où travaillaient des ouvriers. L'un d'eux, un garçon de seize ou dix-sept ans, vint à elle comme elle était assise toute seule par terre et essaya de lever ses jupes en demandant de le laisser regarder. Elle le repoussa comme un « garçon grossier », avec une indignation d'enfant. Quand, gêné par les pantalons fermés, il essaya de la forcer, elle poussa des hurlements et il la laissa tranquille. Elle en eut tant de honte qu'elle n'en parla à personne.

Etant enfant, elle fut fouettée de temps en temps par son père pour des sottises enfantines. Elle aimait et respectait son père et acceptait ses punitions, même douloureuses, comme conformes à l'ordre des choses, mais elle aurait résisté si une femme, fût-ce sa mère, avait tenté de la fouetter. Elle admet maintenant que cette punition était trop sévère, sans vraie nécessité, et que, puisqu'elle était une enfant calme et nullement turbulente, des répressions plus douces auraient suffi. La faute en fut à une gouvernante ignorante et imbécile qui préférait ses frères et détestait Florrie. Quand la petite fille avait

fait quelque chose qui lui déplaisait, elle devenait comme folle de rage, la secouait avec violence et l'entraînait, malgré sa résistance forcée et ses cris, jusque dans la chambre du père. Son aspect seul la condamnait et son père, sans même poser de questions, prenait un air féroce qui effrayait davantage encore l'enfant intimidée, prenait une cravache de dame — en s'imaginant peut-être que plus la cravache était petite, moins la douleur serait grande alors que, selon Florrie, c'était l'instrument de supplice le plus douloureux qu'on pût choisir — ordonnait à l'enfant d'aller dans sa chambre à coucher, pièce d'où le bruit était le moins perceptible. Il fermait la porte, se tenait debout au-dessus d'elle, lui relevait les jupes, l'empoignait par le dos et la baissait en avant jusqu'à ce que les pantalons fussent bien collants. Puis il donnait ses coups de cravache, d'autant plus vigoureusement que l'enfant criait davantage et demandait davantage pardon, et la menaçant de la fouetter jusqu'à ce que le sang giclât, bien que la douleur fût telle que l'enfant ne pût s'empêcher de hurler. Puis il la renvoyait toute sanglotante à sa gouvernante qui ne manquait jamais de lui dire : « Si vous ne cessez pas vos grimaces immédiate-

ment, je vous ramène en haut. » Mais quelle que fût sa crainte du supplice, il lui arriva souvent de ne pas pouvoir s'empêcher de sangloter pendant plus d'une heure.

Il semble donc y avoir eu dans le père une tendance plutôt anormale à la cruauté ; mais on doit se rappeler qu'il était un partisan fervent des anciennes méthodes d'éducation et qu'il ne se regardait alors que comme l'exécuteur de traditions pédagogiques excellentes et nécessaires. Florrie d'ailleurs ne lui en voulut pas ; et quand plus tard il l'embrassait et lui disait qu'il espérait qu'elle serait dorénavant bonne et gentille, elle lui en était sincèrement reconnaissante. « Je me rappelle maintenant, écrit-elle, le sentiment curieux de honte et de timidité que j'éprouvais en le rencontrant après, et que je me détournais et tâchais de cacher mon visage tout rouge parce que j'avais honte d'avoir été battue, puis la sensation de joie quand il me prenait dans ses bras. » Mais elle ne pardonna jamais à la gouvernante et quand dix ans plus tard elle la rencontra par hasard, elle refusa de lui serrer la main. Ces punitions cessèrent du jour où Florrie fut envoyée à l'école.

J'ai décrit ces incidents en détail, moins en

détail que Florrie elle-même, tous significatifs parce que c'est en eux que nous discernons la clef principale des manifestations anormales d'ordre sexuel dont Florrie fut victime plus tard. Mais, quelque vivaces et intenses qu'aient été ces expériences enfantines, c'est seulement au cours de mes interrogatoires que Florrie en arriva spontanément à découvrir un lien entre elles et son état actuel qui était en somme identique, car elle ignorait qu'il existe une association entre la flagellation et l'impulsion sexuelle. L'incapacité de voir cette association peut paraître surprenante ; mais l'analyse mentale habitue à de telles surprises. « Je ne saurais décrire, écrivait-elle, mes sentiments de honte, de mortification et surtout mon intense désir de me cacher consécutifs à ces fessées. Rien ne m'aurait fait parler de ce sujet à mes amies, et mes frères furent toujours assez bons pour ne jamais y faire allusion. J'en ai encore honte aujourd'hui ; et même maintenant je ne voudrais pas en parler à n'importe qui. Je ne comprends pas pourquoi j'en avais tellement honte et pourquoi je me sentais si dégradée ; et même maintenant je ne puis pas toujours m'analyser sincèrement ; mais j'incline à penser que cette

honte vraiment anormale provenait de ce que la punition était infligée sur les fesses, qui sont chez moi un centre sexuel. Je n'aurais pas eu autant honte d'un coup de poing sur l'oreille, ou si on m'avait fouettée sur les mains. C'était une sorte de pudeur et de honte sexuelles. »

A ce groupe d'expériences enfantines vivement émotionnelles, destinées à devenir dans le subconscient le germe d'une impulsion psychique à la flagellation, nous devons ajouter un autre groupe d'expériences qui en semblent très éloignées à première vue ; elles furent moins intenses mais plus chroniques et davantage dans la ligne de pensée des enfants : elles se concentrèrent autour de la fonction urinaire. Je dois dire dès le début que Florrie n'a jamais souffert de véritable énurèse nocturne. Elle se souvient bien qu'étant enfant elle a parfois rêvé qu'elle urinait et quelquefois, mais rarement, elle a en effet mouillé son lit ; mais ceci arrive aux enfants normaux. Ses impressions les plus anciennes en connexion avec l'acte d'uriner sont probablement trop oblitérées pour pouvoir être rappelées ; d'ailleurs, elles ne furent pas permanentes, comme celles des fessées, de la douleur et de la terreur. Vers l'âge de cinq ou six ans, pourtant,

elle se rappelle avoir été emmenée en promenade et avant d'arriver à la maison où on allait, on lui déboutonna sa culotte et on la fit uriner sur l'herbe. Rien ne vint ; la bonne reboutonna la culotte, pour recommencer dix minutes après, avec le même résultat, ce qui mit la bonne en colère. La troisième fois, la bonne la fessa jusqu'à ce que Florrie se mit à hurler ; pleurant et sanglotant, elle fut tenue de nouveau et un jet considérable d'urine sortit. Elle se rappelle qu'elle se débattait et criait : « Je ne peux pas, je ne veux pas », et qu'elle fut profondément surprise et mortifiée d'entendre le bruit qui prouvait qu'elle faisait précisément ce qu'elle ne voulait pas faire. La bonne triompha de sa victoire sur l'enfant et employa dorénavant la même méthode quand elle le jugea nécessaire. C'est seulement ces temps derniers que Florrie s'est rendue compte de l'association ainsi créée entre la fessée et l'acte d'uriner. Un jour, après avoir été fouettée par son père, elle rentra dans la salle d'étude et un jet d'urine se répandit sur le plancher, qu'elle fut incapable d'arrêter, puisque c'est par des fessées que la bonne obtenait qu'elle urinât, et malgré le risque d'une nouvelle fessée décrétée par la gouvernante.

Comme il arrive souvent pendant l'enfance, c'est la fonction urinaire qui occupa dans l'esprit de Florrie la place qui plus tard est normalement occupée par la fonction sexuelle, dont elle n'avait jamais entendu parler ; elle n'éprouva jamais aucune curiosité pour l'autre sexe parce que dès son enfance elle avait vu uriner ses frères encore jeunes, et par suite il n'y avait pas de mystère. Plus tard, vers sept ans, on lui donna une chambre à elle et on lui défendit d'aller dans la chambre des garçons. Mais elle se rappelle vaguement qu'ils jouaient à un jeu urinaire et se mouillaient les mains d'urine sans aucun dégoût. (Par contre, ni alors ni plus tard elle n'éprouva d'intérêt pour la fonction de défécation, bien que, ayant atteint l'âge de treize ans et s'étant demandé comment sortaient les enfants, elle supposa que ce devait être par quelque chose qui ressemblait beaucoup à cet acte.) Ces jeux paraissaient devoir être gardés secrets. Mais si quelqu'un s'était avisé de vouloir jouer avec ce qu'elle regardait comme les organes urinaires, elle se serait révoltée ; mais elle n'eut jamais à se défendre contre une tentative de ce genre.

Aucun de ses amis d'enfance ne lui fit des

avances sexuelles ; d'ailleurs elle fut élevée très sévèrement et sans cesse entourée de bonnes et de gouvernantes ; par suite l'occasion ne se présenta pas. Malgré les punitions corporelles, on la soignait beaucoup ; elle avait des jouets et des vêtements très chers venus de France, mais elle aurait préféré jouer librement avec ses frères. En hiver sa famille habitait en ville, l'été à la campagne. C'est davantage pendant l'été que Florrie s'intéressa à ses émissions d'urine, surtout en plein air. L'emploi ordinaire d'un vase ne lui causait aucun plaisir ; cette image était trop directement associée à celle de la routine de la « nursery ». Quand son acte présentait une nuance de chose défendue, son plaisir était augmenté. Elle aimait à regarder ses frères uriner dehors et leur enviait le privilège d'un organe spécialement destiné à cet usage. « Mes premières conceptions de la supériorité des mâles, dit-elle, furent en relation avec les organes urinaires. J'en voulais à la nature de m'avoir privée d'un organe aussi commode et aussi décoratif. Aucune théière sans couvercle ne se sentit aussi misérable. Personne n'eut besoin de m'insuffler la théorie de la prédominance et de la supériorité masculines. J'en avais une preuve

constante sous les yeux. » Pourtant à la campagne l'acte fut toujours naturel et agréable et elle inventa des méthodes spéciales pour augmenter son plaisir. Le choix d'endroits bizarres et inattendus par exemple l'augmentait beaucoup. Rien ne lui semblait comparable au bruit enchanteur du jet sur des feuilles mortes dans un coin de forêt et elle en observait l'absorption. Mais ce qui la fascinait le plus était d'uriner dans l'eau. « Quand j'étais dans mon bain, je me rappelle m'être demandé longtemps si je pourrais le faire sous l'eau ou si toute l'eau alentour m'en empêcherait. Je fis enfin l'expérience avec une petite cousine, comme notre bonne, un soir, était sortie. J'essayai de persuader l'enfant de le faire. Elle répondit qu'elle ne voulait pas ; j'essayai de l'y amener en lui promettant des bonbons et des jouets, mais en vain. Les enfants sont extrêmement soupçonneux et se fortifient contre l'inconnu. Cette enfant était habituée à être soignée par sa bonne et ne comprenait pas pourquoi je m'occupais tant d'elle. Moi-même, je n'étais encore qu'une enfant, à peine âgée de huit ans, mais je me rappelle fort bien ma colère. Je l'avais toujours aimée et elle ne voulait pas me faire plaisir.

Elle était pourtant trop jeune pour être timide ; ce devait être une sorte de sentiment hérité. (On observe la même répulsion chez les jeunes filles et chez les ignorants, et même dans le refus des gens de la campagne de poser pour leur portrait ; on voit alors les enfants se sauver, tant ce qui n'est pas ordinaire les effraie.) Pour en revenir à cette enfant, je fus tellement excitée que je lui dis qu'elle *devait* le faire et je commençai à déboutonner son pantalon. Le seul résultat fut qu'elle poussa un hurlement effroyable et j'eus peur qu'on ne l'entendît. Mais j'étais décidée à réussir. Malgré ses coups de pied et sa défense et ses tentatives pour me mordre, je la conduisis près de la baignoire. Puis elle eut une nouvelle crise en voyant qu'elle devait uriner d'une manière extraordinaire. J'avais l'intention de la tenir au-dessus du bain, mais elle se trémoussa si bien que je finis par me contenter de l'asseoir sur le bord et dans cette position, volontairement ou non, elle émit un grand jet à ma violente satisfaction. Je l'observai avec plaisir comme il teintait l'eau en dessous et j'eus de la peine quand ce fut fini ; puis je rhabillai cette imbécile de gosse qui continuait à sangloter et qui naturellement le dit

à sa bonne, après quoi on me défendit de la faire uriner dans le bain. Tout ceci est gravé dans ma mémoire et peut sembler fort peu intéressant aux autres ; mais c'est l'un des épisodes importants de mon enfance. »

Les expériences, dans ce domaine, de Florrie furent, chez elle comme chez la plupart des femmes, bornées par la forme des pantalons des enfants. Elle remarque que ce peut être une chose ordinaire de le dire, mais qu'elle est très significative. Ces malheureux vêtements empêchaient sans cesse ses expériences. Sauf quand elle s'habillait ou se déshabillait, elle n'avait aucune liberté et même alors ce n'était qu'une liberté relative ; mais elle avait fini par trouver un moyen de défier tout le monde et qui, elle s'en rend compte maintenant, était voulu. Elle se rappelle parfaitement que quand on partait pour une longue promenade dans la campagne, elle se retenait d'uriner le plus longtemps possible et n'en parlait pas. Ceci durait un temps assez long ; puis tout partait sans qu'elle eût le temps de se déboutonner et de se baisser. « Je me rappelle parfaitement la sensation étrange et défendue de ce plaisir et aussi mon étonnement que le jet pût sortir quand j'étais debout ; le

torrent était tel que tout mon pantalon était rempli comme un ballon et il restait là quelque temps avant de passer à travers et de me vendre, bien que le fait que je dusse m'arrêter pour uriner fût déjà une indication ; alors on me traînait à la maison. Parfois pourtant je réussis à le faire sans qu'on s'en aperçût et rien n'arrivait sinon que je devais garder mon pantalon mouillé. »

Florrie revient à maintes reprises spontanément sur ce qu'elle regarde maintenant comme étant d'une grande importance, à savoir la forme des vêtements enfantins, non seulement comme un facteur de son propre développement psychique, mais de celui des femmes en général. « Ce ne fut pas seulement pour moi une source d'ennui d'avoir à défaire mes pantalons, puis de me baisser pour ne pas les mouiller devant, mais le pan de derrière qui doit être ramené et qui met les fesses à nu explique pourquoi chez tant de filles la pudeur est placée derrière et non pas devant. Ceci semble être un détail minuscule ; mais j'ai eu des preuves constantes de son importance et que notre estimation des vêtements à l'âge adulte est colorée par ces actes anti-physiologiques. La première distinction sexuelle

qui s'imposa à moi, en fait la grande différence, fut que les garçons urinent debout et les filles accroupies. J'en fus fortement impressionnée et je n'eus jamais de doutes sur sa nécessité. Je connais d'ailleurs beaucoup de femmes adultes et même âgées qui, si on leur en parle, disent : « Uriner debout, mais c'est impossible ; c'est contre nature » (1). L'an dernier, j'ai vu à Portsmouth un urinoir tout neuf pour dames, propre et tout à fait moderne, très bien arrangé, sans sièges ; on se plaçait sur un récipient en porcelaine en forme de bateau ; des dames entraient et en ressortaient avec un visage horrifié ; elles disaient que, littéralement, elles ne *pouvaient* pas pisser debout. Il y a donc chez les femmes modernes une impression profondément enracinée que la forme de leurs organes urinaires les différencie des hommes et que par suite elles sont *obligées* d'adopter une position différente. Je suis certaine d'avoir eu en moi

(1) Je n'ai pas besoin de dire que la position accroupie imposée aux femmes n'est pas naturelle du tout ; chez divers peuples c'est même le contraire ; par exemple chez les Arabes de l'Arabie au Maroc les hommes pissent accroupis et les femmes debout ; telle était aussi la coutume dans l'ancienne Égypte selon Hérodote et dans l'ancienne Irlande selon Giraldus Cambrensis.

cette idée pendant longtemps, probablement comme association juvénile entre la fessée et l'émission d'urine. Ceci n'arriverait pas à un garçon, qui sait parfaitement la différence. Mais dans mon cas, les deux impressions étaient liées par le fait de déboutonner mes pantalons par derrière. C'est probablement ainsi que mes sentiments de pudeur les plus anciens ont été associés davantage à mes fesses qu'à mon pubis. Ceci aussi peut paraître quelconque, mais pour moi c'est très important. »

Il m'a fallu reproduire ces descriptions de la période enfantine assez en détail parce qu'on voit comment se sont constitués les germes infantiles qui ont joué plus tard en se développant un rôle considérable dans la vie psychique intime de Florrie. Mais il faut maintenant étudier le sol dans lequel ces germes sont tombés et ont cru, sol sans lequel ils auraient probablement péri. Ce sol fut fourni par les rêves diurnes.

Encore enfant, Florrie aimait beaucoup à se donner des rêves diurnes ; mais elle ne peut pas arriver à se souvenir de rêves de ce genre avant l'âge de huit ou neuf ans. Ils ne l'ont jamais amenée à la masturbation, ni à se toucher, ni à

tout autre acte sexuel et ne furent jamais accompagnés d'une excitation physique consciente. Ceci n'était pas dû à une volonté de ne pas se masturber. Elle n'en avait jamais entendu parler et elle n'éprouva jamais une impulsion spontanée à se toucher à cet endroit. Le processus était entièrement mental et bien qu'elle suppose maintenant qu'il a dû y avoir des sensations physiques concomitantes, celles-ci lui sont sorties de la mémoire. Les rêves diurnes ont été pour elle un apaisement, empêchant ainsi la formation d'états de dépression ou de perturbation et elle affirme que, malgré leurs conséquences plus tard, ils ont grandement contribué à sa santé tant physique que mentale. Autrefois, il est vrai, elle a redouté que des rêves de ce genre ne fussent un symptôme de folie, car il lui semblait bizarre d'éprouver cette impulsion à imaginer sans but. Elle reconnaît maintenant clairement que, bien qu'inconnu d'elle, il y avait un but, que les rêves diurnes avaient leur source dans la sexualité et que c'était un essai psychique automatique de dévier l'excitation. Comme c'est généralement le cas, elle regarde ses rêves diurnes comme appartenant à un domaine extrêmement privé et secret, qu'on ne peut divulguer faci-

lement et alors seulement à un auditeur sympathique, car, comme elle dit, « c'est soulever le voile du sanctuaire ».

Les rêves diurnes les plus anciens ne sont fixés que d'une manière vague. Ils ont toujours eu pour centre une fessée ou une émission d'urine. Elle ne voit pas clairement quel type a été au début ; mais ils se sont rapidement unis. Quand la fessée dominait, elle s'imaginait sujet passif ; si c'était l'émission d'urine, sujet actif. Elle se voyait alors comme un acteur dans les conditions normales. Un type ancien de rêve diurne, sous sa forme favorite, la représentait fessée, pour une méchante conduite, dans des pantalons très serrés ; dans ce rêve diurne, ce qui dominait, c'était la sensation d'étroitesse et de pression, plus que l'idée de fessée et cette sensation était plutôt en avant qu'en arrière. Elle pense maintenant, probablement à bon droit, que l'image était associée à la vessie pleine et à ce propos rappelle l'attraction sexuelle pour certaines personnes de l'idée et du fait d'être fortement serrées dans un corset. Elle note aussi que ses rêves diurnes lui procuraient un extrême plaisir à éprouver cette humiliation qui lui était si douloureuse dans la vie réelle. Dans les rêves diurnes

l'exécuteur antipathique était irréel comme une ombre, c'était sa propre honte qui se manifestait au premier plan. Aucun de ces rêves anciens ne mit en scène quelqu'un qui désirait lui faire plaisir, mais seulement quelqu'un qui voulait sa douleur et sa honte. Elle comprend très bien maintenant que ce plaisir à éprouver de la honte était d'ordre sexuel.

Elle aimait les livres où on décrivait des fessées. Mais vers treize ans, quand commença la menstruation, son pouvoir imaginaire augmentant, les rêves diurnes devinrent plus vifs et elle peut encore s'en souvenir. Vers cet âge, un de ses rêves favoris, qui manifesta de nombreuses variations, était lié à l'idée d'une école où on traitait les filles très sévèrement. « Il n'y avait jamais de personnes du sexe opposé dans ces rêves, écrit-elle, et je n'avais à ce moment aucune idée de leur origine sexuelle. L'horreur particulière que j'éprouvais que les autres pussent savoir que j'avais été punie ainsi me fit inventer une fessée en public devant toute l'école ; c'était toujours le commencement du rêve. Quant à moi, je me voyais appuyée sur un pupitre ou penchée en avant au milieu de la chambre. Parfois la fessée avait lieu quand j'avais des

pantalons très étroits qui comprimaient la vessie ou les parties sexuelles. Parfois je me représentais avec les pantalons déboutonnés et j'éprouvais un grand chagrin et une grande honte à montrer mes fesses à mes compagnes. Je lus par hasard dans un livre que dans quelques écoles de filles du bon vieux temps, on avait coutume de déshabiller la victime et de lui mettre une chemise qui ne lui allait que jusqu'aux hanches ; ainsi habillée elle devait monter sur le dos d'une servante et on la fessait devant toute l'école. Ce fut une idée nouvelle qui s'infiltra dans mes rêves diurnes et où la honte était bien plus forte. De plus j'imaginai qu'après la fessée je devais uriner devant toute l'école. Je pense que l'idée provint de ce que j'étais très sensible et très honteuse de cette fonction et qu'il m'était arrivé en effet d'uriner après une fessée. J'arrangeais ainsi mon épisode tout entier ; j'éprouvais en tremblant un plaisir profond à me sentir déshabillée et revêtue de la chemise du supplice. J'éprouvai des agonies de honte en me voyant ainsi exposée dans la classe. On me soulevait et on me mettait de force sur le dos d'une forte fille de campagne qui portait une robe très décolletée derrière

et je me rappelle la sensation agréable que j'éprouvais en me sentant assise sur son cou, jambes de ci de là, et mes parties fortement appuyées sur sa chair tendre et chaude. Pendant ce rêve diurne, j'étais couchée dans mon lit sur le ventre et c'est peut-être ce qui suscitait cette sensation de nuque chaude et douce. Après m'être représenté une douzaine de coups de verge et m'être vue me tortillant d'une douleur bizarrement mêlée de plaisir, j'imaginai que je me laissais glisser et que quelqu'un me poussait par en bas, sa main nue me procurant une sensation très agréable. Je m'appuyais alors en avant contre la nuque chaude et je supposais que je me mettais à uriner sans plus de façon, de sorte que j'éprouvais une véritable jouissance au bruit léger du jet chaud contre la chair nue. D'autres formes de ce même rêve diurne impliquaient l'idée d'uriner contre ma volonté, idée qui vous procure une sensation de plaisir vraiment curieuse. »

Elle n'a jamais relié ces rêves diurnes au sexe ; jamais des hommes ou des garçons n'y jouèrent un rôle, mais seulement des femmes et des filles ou parfois des créatures à moitié fabuleuses, de méchantes fées qui se délectaient à la punir et semblaient avoir tout pouvoir sur son

existence. Ce n'est que vers l'âge de quinze ans que des hommes apparurent dans les rêves diurnes, toujours d'une manière paternelle et autoritaire, évidemment (mais ceci ne semble pas l'avoir frappée) comme succédanés de son père. D'ailleurs à ce moment les rêves diurnes rétrogradèrent dans l'arrière-fond de la conscience.

La présence de l'imagerie scolaire dans ces rêves diurnes fut sans aucun doute due au changement de ses conditions de vie. On l'avait mise à l'école à treize ans. Ce fut certainement une époque importante dans sa vie. Ce fut aussi pour elle le début de la menstruation, bien que cette manifestation de la sexualité semble ne lui avoir fait que peu d'impression. Je note en passant qu'une autre fille lui affirma que le sang venait par le conduit urinaire (croyance que son amie, qui depuis s'est mariée et a eu plusieurs enfants, garde encore). Ce fut aussi l'année de sa première expérience religieuse ; il y eut ensuite une deuxième phase d'enthousiasme religieux à l'âge de seize ans, phénomène qu'on peut regarder comme parfaitement normal, puisque dans la courbe de Starbuck de l'âge de la conversion chez les filles les périodes maxima sont précisément les âges de treize et de seize ans.

Dans le cas de Florrie, pourtant, les intérêts et l'expérience religieuse n'arrivèrent pas jusqu'au stade aigu de la conversion, bien qu'elle désirât et recherchât cette conclusion. « On me dit que cela arriverait tout-à-coup et que je le sentirais subitement. Mais je n'ai jamais éprouvé cette sorte d'orgasme religieux et je sentis que quelque chose devait manquer en moi, puisque les autres voyaient réalisés leurs espoirs intimes. Je passai énormément de temps à penser à des sujets spirituels, à l'union mystique avec le Christ et quand j'y pense maintenant, je crois que le rêve diurne religieux prit la place du rêve diurne sexuel. » Elle ajoute : « Je crois que l'amour de la religion est au fond d'essence sexuelle, parce qu'il se manifeste par une tendance violente au secret, en tout semblable à celle qui se manifeste dans les rêves diurnes sexuels ; c'est une sorte de timidité, et même de pudeur, qui fait qu'on ne veut pas révéler ses expériences tellement intimes. En tout cas, c'est ce que je ressentis. » Bien que ces rêves diurnes religieux ne devinssent pas un substitut permanent des rêves sexuels, ils leur ont donné un coup sérieux puisque ceux-ci ont disparu entre treize et seize ans. Ceci aussi est parfaitement normal.

Les anciens rêves diurnes disparurent, la menstruation s'établit normalement et pourtant il n'y eut pas de manifestations d'émotions sexuelles ou d'intérêts sexuels. Il n'y avait d'ailleurs rien dans sa vie qui pût stimuler ces émotions ou ces intérêts. Personne ne lui parlait de tels sujets. Elle était complètement ignorante et personne ne lui faisait la cour. Quand un peu plus tard elle éprouva des impressions sentimentales, celles-ci n'eurent aucun élément physique. Dans son école, tout était « de haute classe » et « digne d'une lady » ; l'éducation était conforme au système ancien et restreint, on surveillait les filles comme des forçats. Jamais elles ne discutaient les problèmes sexuels, de sorte que Florrie resta complètement ignorante et nullement curieuse. Dans l'école où elle alla ensuite, les filles fleuretaient d'une manière inoffensive avec des garçons et leur écrivaient des billets ; mais cela n'intéressa pas Florrie. Jusqu'à l'âge de treize ans elle crut que c'était une bohémienne qui apportait les enfants. Puis on lui dit que c'étaient les femmes qui les mettaient au monde et elle pensa que c'était dans leur giron. L'allaitement des enfants l'intéressait beaucoup et quand elle le vit pour la première fois, vers

l'âge de treize ans, cela lui causa une sorte de « frémissement ». Cela lui parut vraiment indécent et elle se sentit intimidée. Elle pensa que c'était un peu comme uriner en public. Elle éprouva de nouveau la même sensation à l'âge de seize ans, bien qu'elle n'ait jamais eu de tendances homosexuelles. Elle se trouvait avec plusieurs personnes et une mère se leva pour aller donner à téter à son enfant dans une autre chambre ; quelqu'un dit : « Pourquoi vous en aller, restez donc ici ; qu'aurions-nous contre ? C'est la Nature. » Florrie se souvient qu'elle réfléchit à cet argument et se demanda ce qui arriverait si, relevant ses jupes, elle urinait par terre en disant : « C'est la Nature. »

On remarquera ce besoin qu'avait Florrie de tout ramener à l'acte d'uriner ; il occupait dans son esprit la place qui revient normalement à la fonction naturelle typique, la fonction sexuelle. Sa pudeur relative à cet acte subsista ; elle eut toujours honte de l'exécuter, même en présence d'une autre fille et même en étant incapable. Cette crainte survit encore maintenant. Elle redoute d'avoir à dormir dans une chambre avec une autre femme parce qu'elle serait obligée d'uriner devant elle. Elle a d'ailleurs compris que

cette pudeur spéciale est d'origine sexuelle, puisqu'elle ne l'éprouve pas de la même manière devant un homme. « Ma pudeur spéciale disparaît en pratique devant un membre sympathique de l'autre sexe. Sans doute, il me resterait une sorte de honte, mais celle-ci augmenterait mon plaisir ; car c'est en supprimant volontairement la réserve qu'on éprouve la sensation sexuelle. Passer cette barrière devant quelqu'un à qui je suis indifférente est une grande épreuve. Il peut sembler absurde qu'une femme ait plus de pudeur pour cet acte-là devant une autre femme que devant un homme. Mais tel est le fait chez moi ; et ceci prouve directement qu'il existe un facteur sexuel dans l'acte. Uriner devient à quelque degré pour moi faire l'amour. » Ici aussi Florrie expose d'une manière très claire un sentiment qui est extrêmement répandu chez les femmes parfaitement normales.

Nous avons vu que l'arrivée de la puberté n'amena pas de développement des sensations sexuelles spécifiques et que d'autre part les expériences d'ordre religieux ne furent ni profondes, ni permanentes. C'est l'art, et les intérêts intellectuels en relation avec l'art, qui constituèrent le canal de dérivation par lequel s'écou-

lèrent en majeure partie les énergies vitales de Florrie pendant son adolescence et plus tard. Elle possédait un goût réel, sinon une grande aptitude pour la peinture et elle y travailla avec persévérance. Elle acquit ainsi une technique excellente et fut admise aux expositions. En voyageant en Italie et ailleurs, avec sa famille, elle consacra beaucoup de temps à l'étude intelligente de la peinture et de la sculpture. Elle aimait à faire des promenades pour dessiner. En même temps elle commença à s'intéresser aux questions sociales et, vers l'âge de seize ans, elle était devenue une adepte enthousiaste du droit de vote des femmes. Avec ce développement de ses nouveaux intérêts et cette fixation de ses activités, ses rêves diurnes et ses thèmes de fessée et urinaires furent repoussés dans l'arrière-fond de la conscience.

Pourtant, vers la fin de son adolescence, alors que Florrie avait juste vingt et un ans, il se produisit un incident qui réveilla son intérêt pour l'acte d'uriner, mais dans une direction nouvelle. Cet incident peut sembler quelconque ; mais dans la mémoire de Florrie il se présente comme un « acte d'une grande audace » et il a une si grande importance dans son développe-

ment psycho-sexuel que le mieux est de le raconter comme elle l'a fait elle-même.

« Nous vivions à ce moment dans le quartier chic d'une grande ville de l'Angleterre et je faisais des visites. Dans la dernière maison, je restai une demi-heure et j'éprouvai alors un fort besoin d'uriner ; je résolus donc de quitter le salon et de demander à la bonne où se trouvaient les cabinets. Tout ceci était bien arrangé dans ma tête, mais rien ne marcha comme je le voulais. Au moment même où je me levais, mon hôtesse me proposa de visiter sa serre ; nous y allâmes tous, accompagnés du fils de mon hôtesse. Il s'ensuivit nécessairement que je sortis directement du jardin dans la rue. A ce moment le besoin devenait douloureux et je sentis que je ne pourrais pas attendre plus longtemps. Il n'y avait pas de boutique à proximité, rien que des maisons, et je ne réussis pas à trouver un coin abrité. Je compris immédiatement qu'il me serait impossible de m'accroupir ainsi à la vue des passants et je me déterminai à essayer d'uriner debout, tout en me sentant très nerveuse et persuadée d'avance que je n'y réussirais pas.

« Il n'avait pas plu depuis longtemps et le

pavé était sec et blanc. Je n'osai pas me placer sur la rigole par crainte d'attirer l'attention, mais je me mis sur le bord extrême du trottoir et regardai la rue comme si j'attendais quelqu'un. Il n'y avait personne en vue et je résolus de faire aussi vite que possible, mais à ma grande mortification, rien ne vint. Je suppose que je m'étais trop retenue. A la fin, après avoir attendu un temps qui me parut effroyablement long (et qui probablement ne dura que quelques secondes), je sentis que cela allait venir. Par crainte d'être surprise, je n'avais pas écarté les jambes et le résultat fut qu'une grande partie de mon urine alla dans mes pantalons et les imbiba. Puis le jet passa et vint avec une force terrifiante sur le pavé et plus terribles encore furent mes impressions quand je vis un petit ruisseau sortir de dessous les jupes et faire des méandres sur le trottoir au lieu de descendre dans la rigole. Pour arranger les choses, je mis un pied sur la chaussée et fus couverte de confusion en voyant arriver trois personnes. Je me rappelle que je fermai les yeux, comme si je pensais qu'en ne les voyant pas, elles ne me verraient pas non plus. J'étais clouée au sol et j'étais certaine que si je bougeais, je m'évanouirais ; je suis sûre

aussi qu'en passant près de moi elles entendirent le ruissellement et virent le ruisseau. Dès qu'elles furent passées je me mis en marche dans l'autre sens et tournai au plus vite le coin de la rue. Je vis bientôt une maison à louer et comme la grille du jardin était ouverte, j'y entrai, étant certaine de n'avoir pas fini. Je me glissai derrière des arbustes comme pour regarder la maison. Maintenant j'étais sur de l'herbe et je me sentais en sûreté. J'étais debout et pour la première fois je compris que c'était une sensation exquise et une vraie jouissance d'uriner ainsi. Plusieurs personnes passèrent, mais sans me troubler ; au contraire, cela ajoutait au charme de la chose, car j'étais en sûreté. Une première expérience comme celle-ci ne s'oublie pas. Après quoi, ayant constaté que ce procédé était très commode, je fis d'autres expériences. »

Avant de discuter la signification psycho-sexuelle de la longue série d'incidents dont celui-ci fut le premier, si frais encore dans la mémoire et raconté d'une manière si vive quinze ans après, il peut être nécessaire de dire que ce n'était pas la première fois pourtant que Florrie urinait debout ou dans la rue. Ceci ressort d'une autre communication où Florrie décrit

les sentiments de pudeur et de honte qui sont chez elle associés à cette fonction.

« Je me rappelle qu'étant encore enfant, vers cinq ou six ans, je recevais une sorte de choc quand j'urinais debout. Cette manière de faire me semblait si audacieuse et si courageuse ! Cette idée était associée à une autre idée, à savoir que je faisais mal ; ce qui était en effet le cas puisque je ne détachais pas mes pantalons et par suite les mouillais. Mais il y avait de plus une idée de derrière la tête que l'attitude était mauvaise en soi, comme il était mal de s'amuser à quatre pattes, attitude qui plaît tant aux enfants. Les enfants confondent aisément le conventionnel et le mal ; d'ailleurs, les adultes en font autant. Même en grandissant, je ne pus me débarrasser de cette idée. Je me rappelle que vers l'âge de quinze ans j'eus l'occasion d'uriner debout dehors, dans l'obscurité. Je ne pouvais attendre plus longtemps et, ne voyant personne, je risquai l'aventure ; je me rappelais vaguement mes expériences enfantines de cet ordre, mais je pensais que les enfants sont différents. Personne ne m'avait parlé de femmes urinant debout et je ne l'avais jamais vu faire. Je me demandai comment cela marcherait et si même

je réussirais. Je me mis donc dans la rigole et j'attendis, en espérant que personne ne passerait. Je craignais qu'on comprît mon dessein, d'autant plus que je devais écarter un peu les jambes pour ne pas mouiller mes vêtements. Je pensais que l'urine ne sortirait pas et je fus profondément stupéfaite de la sentir passer. Je l'aurais arrêtée si je l'avais pu, mais une fois partie, je n'en fus plus maîtresse. Dans l'état nerveux où je me trouvais, j'exagérai l'importance du bruit et pensai qu'il attirerait l'attention des passants. Non seulement je craignais cela, mais je voyais dans la rigole couler un vrai ruisseau. J'éclaboussai mes bas dans ma hâte et me sauvai juste à temps en voyant arriver un homme ; je me sentais toute rouge et toute honteuse et j'aurais voulu trouver un coin pour me cacher.

« En analysant mes sensations, je pense que la plus importante était la honte d'être debout et la longueur du trajet que le jet devait faire entre moi et la terre. C'est cette distance qui faisait de cette affaire quelque chose d'important et de visible, même si les vêtements le cachaient. Dans l'attitude ordinaire, il y avait un élément d'intimité. Étant enfant, même

grande, le jet n'avait pas à faire un grand trajet ; mais à quinze ans j'étais d'une taille élevée et cela me causait de la honte de penser à la longueur du trajet. Je suis certaine que les dames dont j'ai parlé, qui se sauvèrent effrayées de l'urinoir moderne de Portsmouth, ont regardé comme très indécent pour une femme de se tenir debout les jambes écartées, de relever ses jupes et de faire un si long jet au-dessous d'elle.

« Il est certain que tout ce que les enfants connaissent de cette chose mystérieuse qu'on nomme pudeur sexuelle adhère à ces fonctions d'évacuation. En grandissant, cette association subsiste, intimement liée aux sensations strictement sexuelles et en constitue selon moi une partie indissoluble. »

On voit aisément que si ces expériences plus anciennes éclairent le développement psychique ultérieur, elles représentent pourtant un stade émotionnel différent. Elles correspondent aux sentiments, en partie naturels, en majeure partie conventionnels, que les femmes normales les plus inexpertes éprouvent quand elles sont subitement obligées d'adopter un procédé de cette sorte ; il ne procure que peu de plaisir, ou même pas du tout, en dehors du bien-être

physique et est oublié aussitôt, sans aucune sensation de honte. Mais à vingt et un ans, la personnalité adulte de Florrie était déjà constituée et, dans sa constitution psycho-sexuelle spéciale, cette expérience manifesta un caractère particulier. Les sentiments de pudeur, de honte et de réserve, qui ont des racines profondes en Florrie, et ses traditions, implantées dès l'enfance, en matière de conventions et de mal, excités jusqu'au point extrême par cet acte audacieux, furent transformés en un summum de plaisir et de triomphe associés à la satisfaction due à la délivrance de la vessie. L'acte d'uriner dans de telles circonstances devint l'équivalent et le simulacre de l'acte sexuel. En même temps il fut à quelque degré une manifestation d'auto-érotisme et une urolagnie non transformée. Je veux dire qu'il y eut lors de l'accomplissement de l'acte la conscience définie d'un plaisir qu'aujourd'hui elle reconnaît comme sexuel, puisqu'elle ajoute, en passant, cette remarque significative que « le sentiment quoique vague d'un spectateur (mâle) sympathique lui causerait de la jouissance et augmenterait la sensation ». Mais à ce moment il n'y avait pas encore d'émotion sexuelle consciente. L'acte d'uriner n'était encore,

comme je l'ai expliqué dans un volume antérieur de ces *Études*, qu'un symbole de l'acte sexuel, l'explosion nerveuse accompagnant l'évacuation vésicale étant comparable à la détumescence des organes sexuels et le plaisir éprouvé à quelque degré un succédané de l'orgasme.

En parlant de ce caractère urolagnique des expériences de Florrie, il a été fait allusion à l'excitation des sentiments sexuels de pudeur et de honte qui leur étaient associés. Comme on l'a vu, elle éprouve ces sentiments très fortement et à un haut degré en relation avec l'acte d'uriner. Il y a par suite dans ces épisodes de soulagement en public le plaisir d'une aventure risquée et la possibilité d'une honte délicate (expression d'Ouida) au cas où l'effort de rester cachée ne réussirait pas. « Ma nervosité est terrible, dit Florrie, surtout quand d'autres personnes approchent et j'éprouve une crainte horrible qu'elles puissent entendre et voir. Dans ces cas, il semble que le jet sorte avec une force double. C'est un sentiment violent *personnel* qui vous saisit ; quelqu'un pourrait avoir entendu ou vu, et aussitôt une honte effroyable vous saisit. Pour quelques femmes, c'est l'acte qu'elles consentiraient le moins à faire en public ou

devant quelqu'un d'antipathique. « Si ce sentiment de honte manquait, ajoute-t-elle, le sentiment érotique qui accompagne l'acte n'existerait pas non plus. » Sur ce point, voici un autre épisode de la vie de Florrie qui illustre fort bien cette notion.

« Le cas le plus épouvantable dont je me souviens est mon aventure au sommet d'une montagne. L'ascension avait été faite en compagnie de plusieurs personnes et je ne pouvais pas m'éloigner. J'essayai plusieurs fois de tourner un coin de rocher pour contempler la vue toute seule, mais jamais je n'y réussis. Enfin, arrivés au sommet, je n'y tins plus et comme tous contemplaient les glaciers qui s'étendaient de l'autre côté de la vallée, je laissai partir, épouvantée et tremblante, un ruisseau terrifiant. Il y avait deux hommes debout près de moi et je ne craignais d'abord que le bruit ; mais voici que de dessous mes vêtements s'écoula en avant de nous et le long de la pente rapide un vrai ruisseau et ceci à ma grande horreur, car j'avais cru que la terre l'absorberait. Remplie de désespoir, je leur montrai toutes sortes de choses en espérant dévier ainsi leur attention ; mais ce fut un moment horrible ; et même maintenant je

doute qu'ils n'aient rien vu. Je réussis à m'arrêter avant que la vessie ne fût entièrement vide ; mais pire encore fut le moment du départ, car le sol uniformément sec n'était humecté que là par ce fleuve artificiel. Je ne respirai librement que quand nous fûmes loin dans la descente et que le sommet fut devenu invisible.

« Dans les villes je me réfugie d'ordinaire sur le seuil d'une porte ou dans un corridor où il y a des chances que personne ne passe. Je le fis un jour que les boutiques avaient fermé de bonne heure et j'en avisai une qui était fermée ; mais les volets n'étaient pas encore mis et les marchandises encore sur les comptoirs et dans la vitrine ; je me mis à les regarder, mais mon attention était fixée sur tout autre chose. Il se passa quelque temps avant que je me décidasse à commencer et j'y allai avec prudence ; mais même ainsi je fus alarmée quand je vis le ruisseau couler rapidement le long du passage, par-dessus la marche, et à l'intérieur de la boutique. La pluie se mit à tomber, mais mon ruisseau ne parut pas vouloir s'y mélanger ; j'eus l'impression, probablement fautive, d'une coulée autonome, différente de tout le reste et qui allait inmanquablement me trahir ; et le bruit du

flot sur le plancher de la boutique résonnait violemment à mes oreilles. Tout à coup quelqu'un passa rapidement à côté de moi et me dit quelque chose ; je ne compris pas, mais fus persuadée que j'étais découverte. Mais non, c'était une excuse pour avoir passé afin de regarder quelque chose en bas ; et avant que je pusse décider ce que j'avais à faire, l'inconnu était venu et était parti ; je crois vraiment qu'on ne s'était aperçu de rien. A la campagne, il y a moins de risque et plus de plaisir ; mais dans les villes, j'éprouve une sorte de joie audacieuse qui vient de ce que d'autres personnes sont à proximité ; elles peuvent n'en rien savoir, mais on éprouve un plaisir aigu à se dire : « Si elles savaient ce que je fais, quelle ne serait pas leur stupéfaction ! » Mais le sentiment, même vague, qu'il pourrait y avoir un spectateur sympathique, donnerait de la jouissance et renforcerait les sensations. »

L'état psychique ici décrit peut être regardé comme une sorte d'exhibitionnisme déguisé. Il y a dans l'acte d'uriner un élément qui est fréquent chez les femmes, mais plus rare chez les hommes, et qui augmente sa ressemblance avec la détumescence sexuelle ; c'est l'impossibilité de contrôler la vessie quand l'acte a

commencé. Florrie savait bien qu'il en était ainsi, mais ignorait ce parallélisme avec l'orgasme sexuel et éprouva de grands plaisirs à diversifier ses expériences urinaires : « Je me rappelle, écrit-elle, que j'étais debout dans un pré à la campagne, faisant semblant de chercher des mûres et fus surprise par un passant. Je n'avais aucune chance d'échapper ; le jet partait avec force. Jamais je n'oublierai mes sensations. Le jet semblait sortir de moi sans mon consentement et *pourtant me causait plus de plaisir que si je l'avais fait partir de mon plein gré* (c'est Florrie qui souligne). Cette sensation curieuse, qu'il est tiré hors de vous par quelque pouvoir invisible qui a décidé que vous le feriez, est un plaisir exclusivement féminin et un charme subtil. Le contrôle réel semble disparu. On sent que cela *doit* être fait même si le monde entier en est témoin. Un seul mot pourrait l'arrêter ; un seul pas, l'ombre tombe, on se dit à soi-même : « Oh, arrête-toi, il y a quelqu'un qui vient. » Mais non, on ne le fait pas. La force inexorable le veut autrement, le jet continue à sortir sans obstacle et cette coercition légère est agréable. C'est une expérience curieuse et fascinante, qui acquiert une ampleur sans cesse croissante. Il y a un

moment où elle devient une jouissance véritable, bien qu'on puisse être couvert de honte de ce qu'on s'est autorisé soi-même à commencer. Il a fallu un effort pour commencer. Toute l'audace et toute la honte ont été concentrées dans ce moment vital (parfois simplement par nervosité), dans cette pause, comme si la Nature hésitait à faire ce premier pas irrévocable ; et puis vient la sensation. « Oh, ça vient ! »... et on cesse de respirer. Après cela, rien ne semble plus avoir aucune importance. On a cessé d'être responsable et on peut se livrer à la joie pure. On ne veut pas réellement s'arrêter, on se délecte à l'idée qu'on ne pourrait pas ; parfois cependant le plaisir et la honte s'enchevêtrent de telle sorte que la jouissance pure devient impossible. Mais même alors, il y a un charme aigu à sentir le torrent sortir de vous par une volonté plus puissante que vous-même. »

Les épisodes de ce type urolagnique n'ont pas été datés parce qu'ils se sont produits souvent après la première expérience, sans varier grandement quant à leur caractère, et Florrie acquit bientôt une véritable maîtrise à les conduire, bien que, dit-elle, « je n'aie pas toujours réussi à ne pas me mouiller, même avec des pantalons

ouverts ». Mais l'acte ne devint jamais psychologiquement coercitif, ni l'idée de l'acte une obsession. On peut admettre qu'il a été parfois exécuté sans besoin d'uriner réel, car Florrie n'est sujette ni à la polyurie, ni à l'irritabilité vésicale, conditions qui sont aptes à être associées à l'urolagnie. Mais il se peut que Florrie n'en ait pas eu conscience et n'ait regardé ces incidents que comme des conséquences d'un besoin d'uriner réel se produisant dans des lieux publics et qui, lors de sa satisfaction, évoquait les sentiments de honte et de plaisir. En tout cas, c'est tout récemment, seulement, qu'elle s'est rendue compte que ce plaisir avait un caractère sexuel.

A vingt et un ans, quand ces expériences commencèrent, Florrie avait atteint tout son développement physique et mental. Sa santé était excellente. Elle eut toujours une taille au-dessus de la moyenne, un poids correspondant, était robuste et active. Elle travaillait beaucoup à sa peinture et en même temps son esprit s'intéressait à toutes sortes de choses, notamment aux questions littéraires et sociales.

Elle n'avait pas encore de préoccupations sexuelles conscientes, était complètement ignorante en ce domaine. A vingt-deux ans, elle fut

légèrement troublée par ce qu'elle croit être des névralgies ovariennes. Une amie, qui désirait rendre service à un jeune docteur, la persuada d'aller le voir pour se faire « examiner ». Elle n'avait pas la moindre idée de ce que cela voulait dire, s'étendit sur un sofa et sentit quelque chose lui faire mal. Elle apprit ensuite que le docteur avait inséré son doigt et elle se demanda comment ceci avait pu être possible sans incision préalable. L'amie lui dit que c'était mieux de se faire « examiner » parce que cela rendait ensuite le mariage plus facile. Cette explication mystérieuse remplit Florrie de stupéfaction, mais elle était trop timide pour demander d'autres explications. Le docteur lui dit qu'elle avait une légère inflammation de la matrice. Ces symptômes disparurent rapidement et elle n'a jamais eu d'autres troubles sexuels d'ordre physique.

Vers cette même époque, étant en visite chez des amis, elle rencontra un homme d'environ trente-cinq ans, qui venait aussi chez ces mêmes personnes et lui montra de l'affection. Il avait l'habitude de la prendre sur ses genoux et de l'embrasser. Ceci ne lui donnait pas plus de plaisir que si ç'avait été une femme et ne suscita aucune sensation sexuelle. Une petite fille

de six ans, qui aimait beaucoup Florrie, commit quelque sottise et sa mère résolut de la fesser. A sa grande surprise, Florrie n'émit aucune protestation et ne fit aucune tentative pour sauver l'enfant. « Je vis bien, dit Florrie, qu'elle était profondément affectée d'être punie devant moi et je me rappelai ma propre enfance ; j'aurais dû lui épargner cela. Mais au contraire j'éprouvai un véritable plaisir quand je la vis étendue sur la table, que je vis ses robes relevées par-dessus sa tête et les coups de verge donnés avec force. Elle se débattait et hurlait, mais je me sentais vissée à ma place. Il me fut impossible d'intervenir. Ce spectacle avait pour moi une étrange fascination. » La signification de cet incident sera démontrée plus loin.

La plupart du temps Florrie était tellement absorbée par ses études, par l'art, par ses lectures qu'elle ne pensait nullement à l'amour. Elle eut, il est vrai, une affection d'un caractère spécifiquement sentimental, et qui dura deux ans, pour un professeur dont elle suivait les cours. Il lui écrivit des lettres touchantes et un jour l'embrassa. Elle fut contente de cette marque d'affection et elle croit que, s'il lui avait alors proposé de l'enlever, elle aurait accepté. Mais

ses sens étaient absolument froids. Même un jour que, dans un cab, il ouvrit son corsage, lui sortit un sein et en suçà le bout, elle n'éprouva aucun plaisir sexuel. Elle refusa d'aller chez lui dans sa chambre à coucher en robe de soirée ou en toilette de nuit alors qu'elle habitait sous le même toit que lui ; d'ailleurs elle dormait avec sa sœur et avait une vague idée que cette visite pourrait la rendre enceinte. Mais elle ne regretta nullement d'avoir manqué ce que le professeur lui décrivit comme « un embrassement d'amants ». Par hasard elle découvrit que cet homme était marié. L'épisode tout entier ne laissa dans sa mémoire aucune impression profonde. Nous arrivons maintenant à une époque très importante de la vie de Florrie.

Dès l'âge de seize ans, quand elle devint une suffragette convaincue, Florrie avait cru dans l'égalité des hommes et des femmes. En théorie, elle regardait comme digne de l'ambition d'une femme d'imiter les hommes et d'éliminer tout ce qu'il y a de féminin. En même temps elle éprouvait une horreur profonde de la domination de l'homme et une haine de sa « cruauté » à l'égard des femmes dans le passé. Rien ne la mettait autant en colère que de savoir qu'autre-

fois, et même parfois de nos jours, les hommes battaient leur femme. C'est un sujet dont elle ne pouvait même pas parler, tant ses émotions étaient fortes. Quant au mot « obéir », qui se trouve dans le texte du service de mariage, elle le regardait comme une insulte à son sexe tout entier, bien que par disposition naturelle elle eût elle-même bien plus tendance à obéir qu'à commander.

A vingt-cinq ans, Florrie écrivit un article qui fut accepté dans une revue importante ; il y était question de l'éthique de la force. D'une manière très bien raisonnée et intelligente, elle attaqua et critiqua les arguments en faveur du règne de la force, s'en prit au militarisme et à l'exaltation de la force physique qui s'oppose au progrès tout autant qu'aux instincts et aux intérêts des femmes qui ont dépassé le stade d'admiration de la brute. Ses opinions, comme elle me le dit, n'étaient qu'une croûte plaquée sur son propre moi. Nous arrivons ainsi au nouveau stade de développement de Florrie. A partir de son adolescence, elle n'avait vécu qu'à la surface de sa conscience, en répondant aux influences normales de son milieu et en réagissant en somme normalement. Mais elles

n'avaient pas atteint son être profond, ni touché les impulsions réprimées au-dessous de la surface de la conscience. A ce moment, ces impulsions cachées et inhibées commencèrent à se manifester, à tendre vers la surface et à chercher de leur mieux des voies détournées d'expression.

A vingt-huit ans, tout en chérissant encore sa haine abstraite de l'homme, elle tomba par hasard sur un article dû à un homme et intitulé *Pourquoi l'Homme gouverne la Femme*. Les vieux arguments conventionnels sur le devoir naturel de l'homme de gouverner la femme y étaient exposés crûment. « Dans le bon vieux temps, un homme prouvait sa supériorité sur la femme d'une manière simple et pratique. Si elle manifestait quelques symptômes de rébellion, il prenait un fouet et l'amenait à penser d'une manière plus raisonnable ; elle acceptait la leçon avec humilité et ne l'en aimait que davantage. Le paysan bon et honnête qui donnait à sa femme une bonne raclée n'était que rarement méprisé par ses compatriotes, car il était le symbole des droits et privilèges du mâle. C'est un triste fait, mais enfin un fait vrai, que plus un homme frappe une femme, plus elle l'admire. » Florrie lut cet article et la rage la prit. D'autres femmes

aussi l'avaient lu et il s'éleva un ouragan de protestations et de rage féminines. Mais la plupart de leurs protestations étaient si bêtes et si illettrées qu'une impulsion nouvelle et inattendue s'éleva en Florrie. Rien que pour ennuyer les protestataires féminins, et pour le simple plaisir de la contradiction (du moins elle le crut) elle s'enrôla parmi les « écrivains de lettres » contre les femmes qui refusaient aux hommes de les gouverner et soutint tout au contraire l'auteur de l'article, qui était l'avocat du châtiement corporel.

Sous différents pseudonymes, elle écrivit plusieurs lettres où elle employa toute son habileté littéraire à démontrer par des faits historiques et des expériences directes qu'un homme bien élevé a le droit de châtier une épouse perverse et que, loin de lui en vouloir, elle ne l'en aime et ne l'en respecte que davantage. Frappée modérément et par amour, non seulement c'était sans danger, mais cela rétablissait la paix du ménage. Alors d'autres femmes, suivant son exemple, écrivirent des lettres d'une orientation semblable. Il parut à Florrie qu'en écrivant ces lettres elle jouait un jeu littéraire superficiel. Mais si nous nous rappelons son enfance nous

comprenons, comme elle le comprit elle-même plus tard, qu'elle obéissait à un instinct profond qui émergeait alors dans sa conscience de la seule manière qui à ce moment lui fût possible.

Qu'il y ait eu là en jeu une impulsion profonde est démontré par la résurrection au même moment des rêves diurnes qui depuis plus de douze ans avaient complètement cessé de la travailler. Ces rêves furent d'un caractère plus adulte et ne se développèrent que du côté de la flagellation. Ils lui représentaient des femmes fouettées par leur mari. Au lieu d'éprouver du dégoût et de l'horreur pour les hommes qui tyrannisent les femmes, Florrie commença à aimer cette idée et constata qu'il lui serait agréable d'être soumise à un homme sage et bon qui la corrigerait de cette manière. L'humiliation comportait un grand charme et frapper les femmes ne lui parut plus un aussi grand crime ni les hommes brutaux de tels monstres.

Sans nullement soupçonner qu'elles eussent un caractère sexuel, Florrie inventa alors des histoires qui se terminaient par une flagellation, des histoires de femmes désobéissantes et avec un mauvais caractère, qui recevaient de magistrales raclées et en étaient radicalement trans-

formées. On voit que le mari avait pris la place du père ou de la maîtresse d'école de son enfance. « En imagination je voyais une femme en colère montant dans un cab pour se sauver et le mari furieux renvoyer le cocher, saisir sa femme, la traîner en haut des escaliers, l'enfermer dans une chambre. Puis il ouvrait un tiroir, y prenait une cravache longue et flexible et, malgré ses cris et ses supplications, il la couchait à plat ventre sur le lit, relevait ses jupes, arrachait les pantalons et puis, pan, pan, sur les fesses nues, les hanches, les cuisses jusqu'à ce qu'elle gémit de douleur et le suppliât de cesser. Mais lui ne cessait que quand elle avait été bien punie. Elle, alors, sanglotait et demandait pardon. Parfois je le voyais qui lui liait les poignets et les chevilles. Alors la fessée n'était pas trop grave. Mais l'idée que c'était quelque chose de tout à fait indécent me donnait une excitation aiguë et que cet homme aurait pu me causer aussi une douleur physique me paraissait délicieuse. »

Cette première explosion adulte d'intérêt pour la flagellation et la fessée dans les rêves diurnes fut grave tant qu'elle dura et pendant quelque temps elle ne put penser à rien d'autre, jour et nuit. Mais au bout de deux mois, ces rêves diurnes

disparurent et la série des lettres flagellatoires, qui quand elle les écrivait lui donnaient le même soulagement que ses rêves diurnes, cessa. Pendant cette période, fait intéressant à noter, elle eut l'idée de prendre des photos de ses propres fesses, non à ce qu'il semble par admiration pour son corps, mais pour mieux réaliser ses scènes imaginaires. Mais bien qu'il n'y eût pas d'influence sexuelle consciente, les opinions de Florrie sur les relations des hommes et des femmes et même ses idées sociales en furent modifiées.

Un an après, environ, Florrie se fiança. Il ne semble pas qu'une affection profonde ait joué ici un rôle. Elle ne pensait jamais aux questions sexuelles et elle ne rêva jamais que son fiancé la fouettait. Elle voulait simplement se marier pour ne pas rester vieille fille. Mais ces fiançailles furent rompues. Enfin à l'âge de trente ans elle épousa un médecin, qui avait le double de son âge, un homme d'un caractère élevé, très aimable, et très estimé dans la ville où il exerçait. Il n'y avait de passion ni d'un côté ni de l'autre, mais il l'a toujours traitée avec beaucoup de bonté et elle a pour lui l'affection la plus sincère.

Il n'y eut pas entre eux de relations conjugales, au moment où elle se maria. Elle avait fini

par comprendre, grâce à des remarques entendues par hasard et à des allusions mystérieuses, que le mariage comportait un acte physique. Mais quant à sa nature exacte, elle était toujours ignorante. Quelques personnes laissaient entendre que c'était très agréable ; d'autres le déclaraient « horrible » ; l'une d'elles dit : « Cela vous fait sentir plus bas que les bêtes dans les champs. » En présence de ces données contradictoires, Florrie consulta une de ses amies qui fut stupéfaite de son ignorance et ne voulut pas y croire ; elle répondit : « Chacun sait ça ; la Nature vous l'apprend. » Mais Florrie sentait bien que la Nature ne lui avait rien appris du tout.

« Je devinais qu'il y avait quelque chose de douloureux, puisque j'avais lu des passages de je ne sais quelle pièce sur les cris de la jeune épouse, la nuit de ses noces, que chacun comptait entendre et le lendemain ses frères et les autres lui disaient qu'elle ne 'pouvait plus marcher proprement et on lui disait d'essayer, pour s'en amuser. Je regardais cela comme parfaitement horrible et j'étais heureuse que ces temps fussent loin. Puis j'entendis parler de jeunes épouses qui s'étaient évanouies ; et de toute manière je ne pouvais me rendre compte comment il pourrait

intervenir du plaisir puisque de toute manière la jeune femme était sacrifiée. Je m'étonnai que des jeunes filles désirassent se marier et j'arrivai à conclure qu'on raconte des blagues sur l'acte sexuel comme on en raconte sur l'extraction d'une dent. Je dis même un jour à une amie que ce serait vraiment bien si on pouvait vivre avec son mari comme avec son frère. Elle parut étonnée et me répondit : « Mais alors ce ne serait plus un mariage. »

« La vérité est que mes instincts sexuels dormaient encore et que, bien que capable d'affection sentimentale pour des hommes, je ne pensais pas à eux comme à des êtres sexués. C'est pourquoi quand je me mariaï, je m'armaï d'une sorte d'héroïsme pour accepter tout ce qui arriverait. Je le craignais, mais j'y étais préparée. Je n'avais jamais supposé qu'une jeune épouse peut s'attendre à du plaisir. J'avais aussi été élevée à considérer comme de l'impudeur et de l'indécence toute avance faite par une femme à un homme. J'avais toujours considéré une épouse comme un instrument passif pour un homme, quelque chose dont il usait avec plaisir comme d'un baba ou d'un verre de champagne. Je n'avais aucune idée qu'elle pût avoir un autre

plaisir que celui qu'elle donnait à un homme. J'avais aussi une vague idée que son rêve était d'avoir un enfant et que seul l'homme pouvait le lui donner. Mais moi, je ne désirais nullement avoir un enfant. Je me consolai en pensant que j'aurais plus d'enthousiasme une fois initiée à ces mystères. Et je me demandais si d'autres étaient comme moi. Une dame me dit que sa mère lui avait dit peu avant son mariage : « Adieu, et rappelle-toi que n'importe ce qui t'arrive, la même chose est arrivée à ta mère avant toi. » C'est tout ce que cette dame voulut bien me dire. »

La nuit de noces, son mari causa un peu avec elle, se plaignit beaucoup de l'élasticité de leur lit, puis lui tourna le dos et s'endormit pour ne se réveiller qu'au matin. Florrie se sentit rassurée et s'endormit aussi. Les jours et les nuits passèrent et son mari ne fit jamais aucune allusion à la chose. Florrie suivit son exemple, en jugeant que ce n'était pas à elle à faire des avances. Pourtant elle réfléchit que tout ceci était étrange. Il n'y avait eu d'amour violent ni d'un côté ni de l'autre. Le temps passa, ils se plurent toujours davantage et un jour le mari fit un essai de coït. Mais il n'y parvint pas. Elle

était restée bien tranquille, comme il lui avait dit de faire ; mais quand il constata son échec, il lui dit des sottises et la blâma de son insensibilité. Elle en eut du chagrin, mais considéra qu'elle n'y pouvait rien. Tous les essais ultérieurs ratèrent de même, bien que le mari eût l'érection et l'éjaculation ; à la fin il y renonça. Il la caresse tendrement, maintenant, et apprécie beaucoup la manière dont elle accepte la situation sans jamais y faire allusion.

Sur une photographie qui avait été prise peu avant son mariage, Florrie paraît à trente ans une femme fraîche, attrayante, pleinement développée. Elle est forte, mais bien que les hanches soient prononcées, il n'y a pas de graisse superflue. Pendant les quatre années suivantes, elle continua à travailler et à s'intéresser aux mêmes sujets qu'avant son mariage. Peu à peu pourtant sa vie mentale commença à être envahie par une lassitude croissante et elle vit qu'elle perdait tout intérêt pour ses anciens sujets d'étude. Elle n'éprouvait plus cette impulsion à peindre et à travailler. Elle attribua en partie ce relâchement au climat, qui n'était plus celui où elle était accoutumée de vivre. Il peut y avoir un élément de vérité en ceci. Mais il est probable

que la cause était plus profonde et située dans le subconscient. En tout cas, six ans après la première attaque de ce que Florrie nomme « sa crise de fouet » il y eut une rechute, mais plus intense, plus grave et sous une forme plus prolongée.

Elle remarqua d'abord qu'elle se réveillait le matin troublée et irritable, quoiqu'elle fût calme en se couchant. Habituellement elle a un excellent caractère, mais à ce moment elle éprouvait un besoin impératif de se quereller avec quelqu'un et elle avait une crise violente de colère dont la victime était le plus souvent une domestique. Ces accès la troublaient énormément, elle ne les comprenait pas, bien que plus tard elle en ait aperçu l'origine sexuelle. Pour nous ils sont intelligibles parce que nous savons que la colère est parfois une explosion déviée de l'énergie sexuelle inemployée ; la colère est une sorte de remplaçant de la détumescence (1).

Subitement ses accès de colère furent remplacés entièrement par des rêves diurnes de flagellation. Mais, même à la surface, il subsista une connexion. Car les fessées des rêves

(1) Voir sur ce point un volume précédent de ces *Études*.

diurnes furent regardées comme une punition de ses colères, une sorte de force restrictive. Elles opérèrent en tout cas comme un calmant. Et parlant d'un stade plus avancé que celui que nous étudions maintenant, Florrie écrit : « J'ai tellement envie que quelqu'un me fouette quand je me mets en colère. » Elle dit aussi qu'un jour, comme elle était sur la limite d'une crise de colère, elle se fouetta elle-même plutôt que de faire souffrir quelqu'un d'autre. « Le fouet, dit-elle, agit comme une douche d'eau froide sur un enfant excité ». Quand les rêves diurnes étaient temporairement suspendus, elle redevenait irritable et méchante, bien qu'elle sût que son devoir était de maîtriser ces accès. Il est clair, en tout cas, que pendant toute cette phase Florrie n'avait pas conscience qu'elle cherchait une satisfaction. Quand enfin cette idée lui fut suggérée, elle en reconnut la vérité ; mais celle-ci lui parut neuve.

En substance, ces rêves diurnes furent identiques à ceux qui avaient précédé son mariage. Mais ils étaient plus variés, plus intenses, plus vivaces, plus absorbants. « Parfois, écrit-elle, je me suis représentée en fuite avec un domestique et j'éprouvais une véritable jouissance à

être maltraitée par cet homme cruel et grossier. Je me vois en ayant assez, voulant le quitter lui et son grossier milieu. Puis je me représente son exaspération croissante, son dégoût des « fins cheveux de la dame », de ses airs mondains, de sa grâce ; j'entends ses reproches et à la fin il me frappe à coups de fouet. Ma fureur et mon indignation ne connaissent plus de frein. Etre ainsi traitée par *lui* est intolérable et pourtant j'en éprouve un plaisir horriblement fascinant et un sentiment vil de joie d'être ainsi maltraitée par cet homme odieux. Je sais que dans la vie réelle ce serait intolérable ; car en fait je hais les hommes grossiers et communs et je sens que je hurlerais s'ils me touchaient. Mais dans cet horrible rêve diurne j'éprouve une jouissance haineuse à sentir le triomphe de la seule force physique de l'homme, quand il me tient baissée de force et me frappe sans pitié de son fouet sur ma chair nue. Le sentiment que je ne puis pas me sauver, que je hais et méprise cette flagellation que je subis augmente encore la sensation. »

Florrie était tombée par hasard sur un journal hebdomadaire de basse classe qui était rempli de lettres de correspondants où ils parlaient de flagellation. Il semble probable que cette lecture

a excité en partie la reviviscence et son intérêt pour cet acte. Elle l'amena, comme lors de la première occasion, à écrire aux journaux sur ce sujet. Mais cette fois elle écrivit à des journaux de meilleure classe et d'une manière plus osée, son talent littéraire lui ouvrant ces portes difficiles à forcer. Elle constata que cette occupation diminuait temporairement son obsession, bien que celle-ci ne fît qu'augmenter d'intensité. Elle écrivit des douzaines de lettres sur ce sujet qui furent imprimées dans des périodiques plus ou moins importants. Elle qui avait été un adversaire si convaincu de la force dans les affaires humaines et un avocat si vigoureux des droits de la femme devint l'un des adversaires les plus adroits du vote des femmes et elle affirma que les femmes doivent rester les esclaves des hommes.

Par exemple, elle se lança dans une discussion sur le texte qu'on lit à l'église lors du mariage dans l'Eglise Anglicane et écrivit ce qui suit, sous la signature de « Une Femme Contente » dans un journal religieux important : « Nous avons des preuves quotidiennes que la soumission aimante n'est nullement regardée comme un esclavage par une femme moyenne. Les maris

(au moins en Angleterre) ne sont pas des tyrans et nous sentons que leur pouvoir est limité par la suggestion que le mot « obéir » nous est désagréable. Nous avons l'instinct de l'obéissance et dans toutes les choses licites sommes heureuses de l'exercer. Comme femme mariée, moi et d'autres protestons contre l'absurde objection au mot « obéir. » Les maris feraient bien, selon mon opinion, d'affirmer davantage leurs droits, et un peu plus de discipline dans la maison pourrait restreindre la tendance moderne au désordre. » Dans d'autres lettres elle demande ouvertement quelques « doux châtiments » par le mari, parce que « les femmes respectent les punitions corporelles plus que n'importe quoi ». Naturellement, ces lettres en suscitèrent un flot d'autres de correspondants féminins indignés. C'était en pleine effervescence du mouvement des suffragettes et Florrie entra dans la discussion en tant qu'avocat enthousiaste du châtiment physique des suffragettes qui commettaient des outrages sur la voie publique.

« Nos principales vertus, écrivit-elle, sont le résultat de la discipline qu'on nous a imposée dans le passé et maintenant qu'elle est supprimée, les femmes commencent à se révolter. » Elle

éprouva alors une grande terreur : très sérieusement elle envoya à un journal important la description d'un rêve diurne qu'elle avait eu, dans lequel une suffragette ayant été surprise en train de violer la propriété d'autrui, fut saisie par d'autres femmes qui la fessèrent à cul nu jusqu'à ce qu'elle eût promis de ne plus recommencer. Cette lettre attira l'attention et fut reproduite par d'autres journaux ; des hommes de loi et des professeurs écrivirent pour soutenir la cause de la suffragette ; on proposa de lancer une souscription publique en faveur de la « victime » ; la police essaya d'éclaircir cette affaire ; à la fin le public conclut qu'on lui avait monté un bateau. « En fait, m'écrivit Florrie, rien n'était aussi loin de moi que l'idée de monter des bateaux ou de m'amuser. Mon seul désir était de me donner (je le reconnais maintenant) une sensation sexuelle agréable. C'est ainsi qu'on peut être emporté par cette impulsion terrifiante qui vous fait faire littéralement des choses contraires à votre volonté. Quand j'écrivis ces lettres, je les pensais vraiment, mais je ne pouvais en discerner les origines. J'avais une vague idée que ce n'était pas mon vrai moi qui s'exprimait ainsi, qui écrivait une masse d'insanités dia-

métralement opposées à tout ce que j'avais écrit et soutenu autrefois, alors que mon cerveau était lucide. Mais cette occupation me procurait une jouissance intense. »

Florrie avait terriblement honte de ces lettres ; elle ne pouvait supporter l'idée que quelqu'un apprendrait qu'elle en était l'auteur. L'impulsion à en écrire d'autres cessa immédiatement dès qu'elle se fut adressée à moi et dès que je lui eus indiqué un moyen plus sain de s'exprimer.

L'excitation de Florrie dans ses obsessions était arrivée au point qu'elle se rendit compte de la nécessité où elle était de réaliser pratiquement la sensation imaginaire de ses rêves diurnes. Tel fut le stade nouveau de son développement. Jusqu'ici le rêve diurne avait été un but en lui-même. Il faut remarquer que pendant plus de deux ans Florrie avait déjà montré une certaine aptitude à réaliser en acte des scènes imaginées. Sans doute, ses exploits urinaires ne lui paraissaient dus qu'à un besoin de la vessie. Mais le désir de sentir la brûlure réelle du fouet lui apparut comme un besoin tout aussi naturel. Elle en était arrivée à un point où elle ne pouvait plus penser qu'à la flagellation et devait tout le temps se coucher sur le ventre, au lit, sur un sofa ou par

terre, les fesses en haut en imaginant qu'on la fouettait. Elle se résolut alors à essayer d'obtenir satisfaction en exécutant les actes imaginés. Elle se servit successivement d'une brosse à cheveux, d'une pantoufle, d'une ceinture, d'un cuir à aiguiser les rasoirs, d'un petit bâton, d'une verge flexible ; mais aucun de ces instruments ne faisait l'affaire.

Enfin elle découvrit un instrument, à ce qu'il semble une cravache de dame, qui allait bien. Elle était en cuir de Russie, avec une monture en argent, longue de trente-six pouces et avec un nœud à l'extrémité. La douleur fut beaucoup plus vive qu'avec les autres instruments ; elle crut d'abord qu'elle ne pourrait pas la supporter ; pourtant le sang ne gicla pas. Elle s'appliquait la flagellation après le premier déjeuner, en ôtant d'abord ses pantalons. Ce fouet (bien que la première fois qu'elle s'en servit, elle se jugeât folle de faire une chose aussi absurde dont elle n'avait jamais entendu dire que d'autres l'eussent fait) devint son fétiche et sa seule vue suffit bientôt à lui causer du plaisir. Quand elle lut que c'était la coutume en Russie de donner un fouet à monture d'argent à la jeune épouse comme partie importante de son trousseau,

elle pensa que c'était la meilleure partie de la cérémonie.

Or ce fouet correspondait exactement à celui dont son père s'était servi pour la fesser quand elle était enfant. Eh bien, quelque étrange que cela puisse paraître à ceux qui ne sont pas habitués à l'analyse psychique, ce n'est que bien plus tard, quand elle commença à étudier sa propre histoire, que Florrie constata que le fouet dont elle avait eu peur jadis, qui pendant tant d'années s'était fixé dans son souvenir comme un objet créateur d'une terreur sacrée, était ressuscité maintenant sans qu'elle le reconnût, mais en qualité de fétiche adoré. Il peut sembler plus étrange encore que même quand, à la fin, elle eut reconnu dans ce fétiche le fouet de son enfance, elle n'ait compris que le jour où je lui en fis faire la remarque qu'il existait un lien direct émotionnel entre les expériences de son enfance et celles de son âge adulte.

La flagellation fut pour elle une satisfaction, mais ne lui procura jamais le summum cherché. Parfois elle se fouetta jusqu'à épuisement ; mais toujours sans obtenir la quiétude. Elle n'avait, il est vrai, aucune idée nette de la sorte de résultat qu'elle recherchait. Comme elle le

comprit plus tard, elle essayait, sans le savoir, de produire l'orgasme sexuel. Mais elle était d'une ignorance absolue. L'idée dominante était qu'elle obtiendrait une sorte quelconque de satisfaction si le sang venait ; détail où l'on aperçoit le germe du sadisme, de l'algolagnie, qui est souvent elle aussi innocente. Ses pensées étaient très éloignées de la sphère sexuelle et elle fut ensuite entraînée à désirer la flagellation sur d'autres parties de son corps, les bras, les jambes, la paume des mains, partout en somme, sauf sur le ventre et les seins.

Mais, bien que l'orgasme ne fût pas désiré consciemment, et qu'elle ne l'éprouvât jamais, l'intensité avec laquelle Florrie réalisait ces rêves diurnes et l'excitation émotionnelle qui accompagnaient ces fessées sont définies par le fait qu'elle découvrit alors pour la première fois que le résultat des rêves diurnes et de la flagellation était de mouiller la vulve de mucus. Elle n'avait jamais remarqué cela dans sa première période de rêves diurnes avant son mariage et ne commença qu'alors à supposer que le rêve diurne est relié à la sexualité. Ce fut une révélation, mais qui n'eut aucune influence, dans une direction ou une autre, sur le cours de la

phase psychique par laquelle elle passait en ce moment. Elle semble l'avoir seulement conduite à mettre la main sur sa vulve en se fouettant ; elle apprit alors pour la première fois ce qu'est la masturbation, en lisant l'ouvrage du D^r Nichol, *Esoteric Anthropology*, le seul ouvrage écrit en style courant qui traitait des questions sexuelles et qui parvint aux mains des femmes respectables. C'était le premier livre sur la sexualité qu'elle lût ; elle pensa alors seulement que la décharge muqueuse accompagne l'excitation sexuelle et apprit l'existence du clitoris. Mais ses manipulations ne furent que légères, ne lui procurant qu'un plaisir superficiel et en tout cas elle n'éprouva jamais l'orgasme.

Avec ces développements accessoires, les rêves diurnes devinrent de plus en plus puissants et elle ne les en cultiva que davantage. Ils la calmaient et la reposaient un peu, l'aidaient à vaincre ses crises de colère ; mais l'obsession devint interminable parce que jamais elle n'arriva au stade du repos complet, même avec l'aide du fouet. Ces rêves diurnes prirent des formes de plus en plus variées. Parfois Florrie imagina qu'elle revenait du théâtre en décolleté et qu'elle se querellait avec l'Homme, individu assez vague,

qui ne fut jamais quelqu'un en particulier, mais qui était un vague mari et en tout cas décidé à affirmer son autorité. La querelle naissait, non pas d'un désir de querelle, mais bien parce qu'elle l'excitait et le provoquait pour qu'il la frappât. Enfin, blanc de rage, exaspéré par son attitude, il lui sautait dessus et, lui prenant un bras nu, frappait sur l'autre avec fureur. Quand il en avait fini avec un bras, il frappait l'autre, puis son dos jusqu'à ce qu'il fût tout rouge et c'est alors seulement qu'elle éprouvait une « sensation de sexe ».

Dans ces rêves, elle se représentait l'attitude de l'Homme semblable à celle qu'il aurait pu avoir vis-à-vis d'un enfant qu'on frappe, corrige et caresse avec un sentiment de propriété. Elle éprouvait un sentiment délicieux quand elle pensait qu'il la regardait ainsi comme lui appartenant, qu'il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait, lui dire ce qu'il pensait. La sensation d'être ainsi possédée, le fait que l'Homme *osait* la fouetter était l'attraction suprême. Ceci était intensifié si le rêve diurne continuait, par exemple s'il la traînait le long de l'escalier malgré ses sanglots et ses protestations, ses coups et ses morsures, puis, arrivé dans la chambre

à coucher, fermait la porte à clef. La colère et la terreur se mêlaient alors à l'étrange jouissance d'un rapprochement aussi intime et aussi audacieux. Les coups de fouet, même graves, et avec une tendance à devenir de plus en plus forts, n'étaient jamais représentés comme cruels, bien que parfois la douleur fût terrible. Quand c'était fini, Florrie se voyait abîmée dans les sanglots et le remords et n'en aimait que davantage le Héros, qui alors lui donnait des ordres et lui faisait faire des choses qu'elle n'aimait pas faire. On voit qu'ici l'imagination de Florrie touchait au masochisme. Dans tous ces rêves diurnes, le héros était le maître et elle-même l'esclave ; il était sur un trône et elle-même se traînait à ses pieds. « Si, écrit-elle, vous ajoutez à ce tableau un fouet à la place du sceptre dans la main du roi, vous aurez une idée assez claire de ma conception érotique des relations sexuelles. » Elle ne comprit jamais qu'un homme pouvait aimer à être flagellé par une femme : « Ceci semble contraire à la Nature et horrible. »

Un rêve diurne comportant la vision d'un harem oriental l'excitait encore plus sexuellement. Son luxe et sa magnificence ne lui faisaient aucune impression. L'idée qui la

fascinait était que les femmes y sont prisonnières, toutes esclaves d'un seul homme, qui est libre ; et cette idée dominait tout. A ce moment Florrie se mit à lire des descriptions de voyages en Orient, surtout dans les harems, et elle fut frappée de l'impossibilité pour ces voyageurs de comprendre le point de vue oriental.

On doit rappeler que Florrie n'avait nullement le désir d'être traitée avec cruauté ; dans ses rêves diurnes, le héros n'apparut jamais comme cruel. Toute infraction à cette limite n'aurait pas été tolérée. Toujours il l'aimait et s'il semble être cruel, c'est pour son bien à elle. Ce fut ainsi dans tous les rêves de Florrie où intervint la flagellation. Ils n'étaient pas une forme de cruauté ; elle l'a en horreur, même quand il s'agit d'animaux, pas plus qu'ils n'étaient une forme de jouissance voluptueuse. Ils étaient uniquement associés à l'idée de punition. Ces rêves diurnes restèrent donc associés intimement, sans qu'elle s'en rendît compte elle-même, aux expériences enfantines qui étaient symbolisées par les fouettées données jadis par son père.

Le héros des rêves n'avait aucun sens de respect ; et ce mot était haï de Florrie dans ses moments plus sexuels. Elle sentait alors qu'être

traitée sans respect, ce à quoi elle tenait tant dans la vie ordinaire, lui procurerait une sensation délicieuse, même dans sa sauvagerie. Mais il y avait des limites. Par exemple elle ne pouvait pas s'imaginer éprouvant du plaisir si un homme vulgaire l'avait poussée ou lui avait donné un coup de poing. Mais parfois elle imagina une sorte de satyre, sauvage et grossier et incivil, qui possédait même une plus grande fascination que son chevalier ordinaire. « On voit de ces satyres bizarres dans les dessins du début de la Renaissance ; ils poursuivent des nymphes et les gens disent : « Quelle horreur ! ». Mais ils symbolisent les forces primitives de la Nature, la force physique brutale avec une nuance de cruauté. Hideux et barbares, ils représentent pourtant quelque chose qui manque dans la vie. Je suis certaine que les nymphes aimaient les faunes et que cela leur donnait une agréable sensation sexuelle quand un satyre entraînait une nymphe contre son gré. Mais ce n'est que dans mes rêves diurnes qu'existent des satyres. Dans la vie réelle, cette incarnation de la force physique sans cerveau ne rappelle nullement le parfum des bois et des torrents ; elle pue davantage l'oignon, la bière et la sueur. »

En règle générale, pourtant, l'attitude de l'Homme à l'égard de Florrie a été plutôt celle d'un père à l'égard de son enfant. Elle désirait être traitée comme une enfant méchante. Même quand, bien des années auparavant, elle avait écrit en faveur des droits de la femme et contre l'homme abstrait, elle avait conscience de ce sentiment, à quelque degré contradictoire. Mais elle était incapable de se l'expliquer et cela l'ennuyait beaucoup.

Quand Florrie adopta l'usage du fouet pour l'aider dans ses rêves diurnes, elle obtint un degré de satisfaction bien supérieur à tout ce qu'elle avait expérimenté auparavant. Elle réalisa ainsi ses rêves diurnes en imagination d'une façon plus précise. Mais la satisfaction restait tout de même incomplète. Le processus n'exprimait pas exactement ses rêves, car dans ceux-ci l'auto-flagellation ne jouait aucun rôle. Ces rêves étaient normaux en ce sens qu'un héros attrayant y jouait le rôle principal. De sorte que son système de satisfaction lui laissait toujours le désir de sentir la punition appliquée vraiment par un homme. Il est naturel qu'elle pensa alors à son mari. Il ignorait totalement qu'elle fût en proie à de telles obsessions et jamais elle ne lui avoua

quoi que ce fût de ses idées et de ses sentiments dans ce domaine. Mais elle fit quelques tentatives timides pour l'amener à jouer un rôle qui correspondît plus ou moins à celui du héros de ses rêves. Ces essais ratèrent complètement. Il l'aimait et la respectait trop pour pouvoir même admettre l'idée de lui faire du mal, fût-ce légèrement et en jouant ; c'est tout au plus s'il lui donna quelques tapes légères et, ignorant que c'était là un sujet qui absorbait toute sa force vitale, il ne le traita que comme un jeu. Elle découvrit en outre que les manipulations sexuelles de son mari ne lui causaient aucun plaisir.

Ses pensées se tournèrent alors dans une autre direction. Il arriva que lors de son échange de correspondances dans les journaux elle avait eu affaire par lettre à un homme de classe sociale inférieure à la sienne qui était certainement la victime d'une manie de flagellation active. Leurs intérêts étaient tellement voisins qu'ils échangèrent une correspondance considérable sur ce sujet. Cet homme, que je nommerai N..., avait écrit des vers sur la flagellation qu'il avait envoyés à Florrie pour connaître son opinion. Dans l'une de ses lettres il dit qu'il éprouvait l'érection quand il lisait

quelque chose où on parlait de fouetter et il désirait savoir si ses lettres sur ce sujet lui faisaient éprouver le désir de se « chatouiller » aussi. D'abord Florrie ne comprit pas de quoi il s'agissait ; puis peu à peu elle le comprit ; et elle comprit aussi que le désir de N... de fouetter et son propre désir d'être fouettée étaient tous deux sexuels. Cette correspondance ne fit qu'augmenter encore son obsession. Quand elle était assez fatiguée de se fouetter tous les matins après déjeuner, elle se couchait à plat ventre sur son lit et pensait à un homme qui pourrait le faire. Parfois elle se jetait sur un sofa ou par terre, toujours sur le ventre, et son désir augmentait sans cesse, sa vulve devenait de plus en plus humide. Elle essaya souvent de se remonter en s'occupant d'une chose ou d'une autre, mais sans aucun succès. Elle se mettait à écrire des articles sur l'art ou sur d'autres sujets, comme jadis, mais l'imagerie de ses rêves dominait tout, ses pensées vagabondaient, elle ne pouvait plus fixer son attention et était obligée de se coucher à plat ventre et de se laisser dominer par l'obsession.

Son mari sortait des journées entières ; elle était livrée à elle-même ; elle ne voyait aucune

échappatoire. Elle se mettait alors à écrire à N... et il lui répondait en décrivant des scènes de flagellation en majeure partie imaginaires, mais qui lui procuraient, à elle, ce qu'elle nomme « un plaisir dégoûtant ». Elle commença à fuir le monde, bien que quand elle était en visite chez des amis l'obsession fût moins forte ; mais même alors elle revenait le soir et s'il y avait une bibliothèque dans la maison où elle était en visite, elle cherchait des livres où il fût question du sujet qui l'intéressait. La lecture de Boccace ne lui fit rien ; mais quand elle arriva au neuvième jour où il y a l'histoire de Giosefo qui bat sa femme, elle s'excita et sa vulve s'humecta. Les magasins où étaient exposés des fouets l'attiraient plus que les bijouteries ou les modistes ; elle se plantait debout devant ces vitrines en imaginant leur usage et en éprouvant ce qu'elle finit par reconnaître comme étant une sensation sexuelle. Un jour elle marcha deux milles pour voir un magasin de ce genre. La condition mentale où elle était tombée lui causa de vives alarmes. Elle se disait parfois : « Mais tu es vraiment folle ; je suis sûre que tu finiras dans un asile de fous. » Puis elle regrettait le temps où dans ces asiles on fouettait les fous et l'époque où

les hommes battaient les femmes sans qu'on y trouvât à redire. Mais il subsiste encore des hommes de ce genre, même aujourd'hui ; sinon son mari, qui regardait cela comme un jeu, du moins N... qui ne pensait qu'à cela.

C'est ainsi que Florrie accepta de rencontrer N... Cette rencontre fut arrangée dans une ville où ils étaient tous deux inconnus et située à moitié chemin entre celles où ils vivaient tous deux. N... prit une chambre dans un hôtel, pour la nuit. Florrie constata que c'était un homme bien bâti et bien de sa personne, intelligent et spirituel, mais pas très affiné ni très bien élevé, qui ne donnait en rien une impression de cruauté et qui avait à peu près le même âge qu'elle. Il n'éprouva aucune attraction personnelle pour elle, bien qu'elle-même le regardât comme un « barbare fascinant » et il ne lui inspira aucun sentiment de confiance.

Quand ils furent entrés dans la chambre, il ferma la porte à clef, elle se sentit alarmée et mit sa main sur la serrure, mais il l'empoigna en lui disant qu'il n'admettrait pas de bêtises et, comme elle n'était pas venue là pour être « respectée », elle se prépara au pire. N... fut très excité dès le début ; il se mit à transpirer

et à trembler. Il voulait la lier, mais elle s'y refusa ; il la coucha alors sur le lit, à plat ventre, releva ses jupes, défit ses pantalons, l'examina avec soin et commença à chatouiller la vulve. Elle n'éprouva aucun plaisir à être manipulée par les mains rugueuses de cet homme et lui dit que ceci n'était pas convenu ; mais il lui répondit un gros mot et continua à la peloter puis à lui malaxer les fesses. Il ne manifesta aucune intention de coït. Enfin il prit une verge avec laquelle il la frappa sans pitié en choisissant les endroits sensibles entre les cuisses. Puis il prit une petite cravache très mince (semblable à son fétiche à elle) qui lui fit horriblement mal et il parut prendre du plaisir à la voir gigoter. Il s'arrêtait après chaque coup pour étudier sa terreur dans l'attente du suivant ; elle n'osa pas crier, ce qui parut désappointer N... Elle rit nerveusement tout le temps, bien que la douleur fût aiguë. Il la prit ensuite entre ses jambes, la coucha par-dessus son genou gauche en la tenant comme dans une serre de fer et la frappa de la verge de toutes ses forces. Il ne vint pas de sang, ce qui le désappointa aussi ; il expliqua que la vue du sang lui procurait un plaisir spécial.

Florrie pourtant était toute marbrée de raies noires qui durèrent pendant une quinzaine après la séance : « J'en avais follement envie ; j'en étais malade de désir ; je l'ai eu. » Et elle ajoute : « Ce fut aussi une délivrance terrifiante. J'en eus un plaisir divin. » Cette délivrance fut en effet telle que pendant plusieurs mois elle put se retenir de se frapper elle-même et jamais plus l'obsession ne fut aussi violente, bien qu'elle revînt continûment à certains moments. Elle se « sentit horriblement honteuse » de l'aventure. Elle, qui était une femme bien élevée et instruite ; qui de plus avait travaillé activement à relever le niveau social de son propre sexe et qui dans la vie courante était, comme elle dit, « correcte et calme et si raide avec les hommes qu'ils n'auraient jamais rêvé de prendre avec elle la moindre liberté », devenait rouge de honte en pensant à cette « horrible cérémonie ». « J'avais réellement conscience que je devais être folle pour accepter une chose pareille, mais j'étais asservie par un désir d'une intensité telle qu'il absorbait tous les autres sentiments. »

On remarquera qu'il y avait une fascination dans cette humiliation même. « Si, écrit Florrie, une femme est saisie de la véritable obsession

flagellatoire, elle en arrive graduellement à éprouver du plaisir en pensant à sa dégradation morale et à sa douleur physique. C'est difficile à analyser parce que c'est très complexe. D'abord, quand l'homme ferme la porte à clef et s'approche d'elle avec le fouet, elle ne sent aucun plaisir mais se replie sur elle-même, tremble et le regarde en l'implorant comme un chien qu'on menace du fouet ; elle est prise d'un tremblement et regrette son désir. Ceci naturellement excite les sentiments de l'homme. Puis commence la mise à nu des fesses qui est redoutée, désirée et pourtant répugne à une femme bien élevée. La honte, la confusion, l'agitation mentale sont pires que la douleur physique. Puis il la couche et la douleur commence. Beaucoup de femmes, dont je suis, peuvent supporter de grandes douleurs physiques sans flancher ; mais il semble que l'homme n'éprouve aucune satisfaction tant que le fouet ne produit pas de troubles émotionnels, même si la peau est zébrée de marques. Ce ne furent que les six derniers coups qui dépassèrent la limite de ce que je pouvais supporter ; ils furent appliqués avec force aux endroits qui étaient déjà ultra-sensibles pour avoir été touchés plusieurs fois. Je protestai en vain. Il n'en frappa

que plus fort. Chose étrange mais vraie, le plaisir le plus aigu (si l'on peut ainsi parler) arrive quand les coups sont donnés contre votre volonté et ont dépassé la limite de l'endurance. L'homme aussi s'excite davantage à ces coups cruels et, sans s'occuper des cris, cherche les endroits les plus tendres des cuisses. Il *commence* à hésiter, il ne *voudrait* pas faire du mal, il a des scrupules. Mais plus il fouette, plus il a envie de continuer ; les marques ne lui suffisent plus, il veut du sang. Il sait qu'il fait du mal, mais il doit continuer.

« Quand ce fut fini, mon homme me dit qu'il voudrait me ficeler et essayer du « chat ». Il était complètement épuisé par son exercice, bien qu'il eût ôté sa veste avant de commencer. Vous comprenez ainsi le développement continu à partir des doux rêves diurnes jusqu'à l'exaltation finale de la puissance physique de l'homme sur la femme. »

Ce fut à cette étape, environ douze mois après l'aventure avec N., que j'entrai en relations avec Florrie. Pendant ces douze mois et quelques mois après elle resta dans les conditions qui avaient suivi l'incident. Je veux dire qu'elle était délivrée de la forme aiguë de son obsession mais en était toujours hantée, ne trouvait pas

de repos, désirait violemment une satisfaction, mais en était en même temps mécontente, et aussi mécontente d'elle-même et de ce qu'elle sentait décliner sa personnalité ancienne. Elle n'espérait aucune amélioration, mais croyait pourtant possible de se guérir. Ce n'est d'ailleurs pas avec cette idée qu'elle m'écrivit, mais plutôt, après avoir lu mon essai sur *l'Amour et la Douleur*, avec l'idée que son cas pourrait m'intéresser.

« Le monde extérieur me voit, écrit-elle à ce moment, sous la forme d'une femme ordinaire, normale, qui aime sa famille et son mari, vit d'une manière très morale, est plutôt calme et tranquille. Si j'ai dû me soumettre aux circonstances en arrangeant ma vie, personne n'en sait rien, ni n'en a cure. Le fait que j'ai perdu mon temps terriblement et me suis abîmée ne leur apparaît pas. Sans doute, parfois je me dégoûte de moi-même ; en ce moment j'essaie de me délivrer de mes erreurs. Je pense toujours et je sais qu'aimer un homme n'est pour moi qu'être son esclave. J'éprouverais du plaisir sexuel, des sursauts de jouissance s'il me donnait des ordres et me punissait. L'égalité n'a pour moi aucun charme sexuel. Etre traitée en enfant, sentir

que celui qu'on aime possède votre corps, pour le frapper selon son bon plaisir, éprouver sa force supérieure quand il vous empoigne... oh tout ceci serait délicieux. Sans doute il y aurait des inconvénients ; on pourrait s'en lasser ; mais combien une femme ne souffre-t-elle pas quand elle ne peut pas se livrer à sa propre perversité. Mon cerveau est sans force ; et ma force physique diminue. Je voudrais guérir. Peut-être cela passera-t-il. Je l'espère fermement, car ma vie n'est qu'amertume. Mes amis sont tous ce qu'on nomme des intellectuels et je n'ai jamais parlé de la chose qu'à N..., parce que je connaissais d'avance ses tendances. »

A partir de cette période, le progrès fut lent. Florrie ne me parla jamais plus avec autant de pessimisme d'elle-même. Ce fut pour elle un soulagement immense et immédiat de pouvoir examiner en face sa condition, de pouvoir en parler, d'apprendre que son cas n'était ni unique, ni désespéré. « Je me sens mieux, m'écrivit-elle bientôt après, depuis que je sais que d'autres ont souffert exactement comme moi et ne me sens plus aussi folle que quand je me croyais seule au monde de mon espèce... » C'est parce que personne ne semble s'occuper de ces choses

qu'elles réagissent si fortement sur la vie et affectent la santé et le tempérament général. Plus on les accumule, plus elles veulent faire explosion.

Elle obtint ainsi une atténuation considérable de ses obsessions ; la tension, sans être supprimée, se relâcha. Elle essaya de distraire son attention de son désir de flagellation en le dirigeant dans des voies différentes bien que voisines. Puis vint une période d'expérimentation. Elle réussit à diffuser ses impulsions et arriva ainsi à les ramener plus ou moins dans des voies normales. L'obsession revint très forte par intervalles, surtout pendant les règles, et elle était alors obligée de se rouler par terre et de trembler de désir. Elle trouva un soulagement dans des rêves diurnes simples au lit, non suivis, en règle générale, de flagellation ; elle se mettait à plat ventre et imaginait des visions de femmes couchées de force face contre terre, pendant que des hommes et des garçons exécutaient le coït après les avoir flagellées. L'introduction du coït normal dans le scénario des rêves diurnes était nouvelle et spontanée ; il produisait de l'excitation locale mais pas d'orgasme, sensation qu'elle n'avait encore jamais éprouvée dans le cours de sa vie.

Il y avait dans ces rêves diurnes une tendance visible à l'idéal normal et même le commencement de sensations agréables au centre sexuel, obtenues par des manipulations, mais sans masturbation ; elle essaya de ce procédé plus tard, soit doucement, soit brutalement sans le moindre résultat. En même temps la vue de la cravache-fétiche perdit de son attraction.

A ce point se manifesta un stade remarquable dans le développement sexuel de Florrie. Jusqu'ici elle n'avait jamais éprouvé l'orgasme. Les essais incomplets de son mari, les rêveries exotiques, la flagellation réelle, les essais de masturbation, rien de tout cela n'avait déclenché l'orgasme proprement dit, bien qu'elle eût éprouvé parfois un haut degré d'excitation sexuelle avec une décharge abondante de mucus. Elle en avait conclu qu'elle était de ces femmes, dont elle avait entendu parler, qui sont incapables d'obtenir cette sensation. Mais à ce moment, un matin de bonne heure, juste après la fin de la période menstruelle, comme elle éprouvait de vagues désirs sexuels, sa pensée revint au fouet dont elle ne s'était pas servie depuis longtemps ; elle se donna quelques coups, elle se fit très mal et ne ressentit que la douleur. Elle se coucha

done sur le ventre et réfléchit à tout ce qu'elle éprouvait. Pourquoi, se demanda-t-elle, la flagellation présente-t-elle tant d'attraits. Et pourquoi cette partie du corps a-t-elle tant de plaisir à être frappée ? Elle évalua tous les arguments et peu à peu (« les choses sont si lentes, remarquait-elle, et il y a des siècles de demi-teinte quand il s'agit du sexe, du moins en ce qui me concerne ») elle eut l'idée que si elle était si sensible aux coups du dehors, peut-être, même sans flagellation, elle pourrait obtenir une sensation quelconque en pénétrant plus loin, bien que tout contact avec le rectum, dont elle était sûre qu'il n'était pour rien dans ses désirs, ne lui plût pas. Elle mit cependant sa main entre les fesses en touchant l'anus et en étendant les doigts jusqu'au vagin, les remuant un peu, et en supposant que c'était la main d'un homme. « Tout à coup mes cuisses et mes jambes commencèrent à se contracter et à s'agiter d'une manière involontaire, mon cœur à battre plus fort, et des vagues de chaleur passèrent par mon corps tout entier. La vulve parut se détendre d'une manière terrifiante et s'agiter, comme mue par un ressort, de sorte que mon corps fut jeté en haut et en bas comme s'il était lui aussi sur des ressorts. Puis

se produisit une curieuse sensation d'absorption par succeion, des contractions qui semblaient attirer quelque chose en dedans. J'avais ôté ma main ; mais les sensations n'en continuèrent pas moins. Enfin (après quelques secondes, je pense), tout cessa, me laissant toute mouillée et je fus envahie d'une terreur folle, comme un enfant, qui a cassé quelque chose de précieux. » Mais elle répéta l'expérience trois fois de suite, avec le même résultat chaque fois, puis se leva, toute pâle et tremblante. Elle comprit alors que, pour la première fois de sa vie, d'une manière absolument inattendue et qui lui parut si horrible qu'elle se promit de ne pas recommencer, elle avait éprouvé ce qu'on nomme la « jouissance de l'amour ».

Cette manifestation sexuelle est d'une grande importance. On voit que l'obsession glutéale de Florrie avait une base physique naturelle qui était associée à une orientation sexuelle particulière, naturelle ou acquise, probablement les deux, dirigée vers l'anus. Nous comprenons ainsi combien profondément enracinés dans l'organisme sont ces complexes qui n'apparaissent à l'observateur superficiel que psychiques, et n'être que des conséquences déviées, arbitraires, capricieuses de circonstances extérieures accidentelles.

En même temps il faut comprendre que ces manifestations de l'orgasme, bien que se présentant dans des conditions anormales, furent le début d'un processus vers la normale. Dans maintes circonstances antérieures, elle s'était fouettée jusqu'à en être épuisée sans jamais produire l'orgasme. Mais après cet incident, un jour, comme l'obsession flagellatoire diminuait et qu'elle ne s'était pas fouettée depuis plusieurs mois, il y eut une recrudescence de l'ancien désir et un beau matin elle se fouetta de nouveau. Pour la première fois, elle éprouva des sensations sexuelles définies, qui furent suivies d'un orgasme plus faible que celui qu'elle avait éprouvé lors de sa première expérience. Il faut ajouter que, bien que Florrie n'ait jamais éprouvé l'orgasme en relation avec l'anus ou tout autre région avant l'expérience décrite ci-dessus, elle avait auparavant éprouvé une légère sensation sexuelle lors de l'insertion d'une canule et avait ensuite réussi à produire une sensation sexuelle précise en la faisant aller et venir, sensation qu'elle n'avait jamais pu obtenir par l'introduction d'une canule à injections vaginales. Un autre incident doit être signalé à ce propos qui prouve l'accroissement lent de la sensibilité de la région

vulvaire qui préparait l'arrivée de Florrie à l'état normal : parfois, surtout le matin, comme l'obsession flagellatoire devenait plus rare, elle éprouvait un violent désir de se frotter contre quelque chose. Ceci la troublait, bien qu'elle reconnût que c'était un substitut du désir de se fouetter ; mais comme il persistait, elle essaya de s'en débarrasser, d'abord en chevauchant un oreiller, un coussin ou tout autre objet. Puis, à force d'y penser, elle jugea qu'une balle de caoutchouc ferait mieux l'affaire. Elle en acquit une, plus grande qu'un œuf, mais ronde et l'enfonça dans le vagin ; elle constata qu'il se produisait aussitôt des contractions, de l'humidité et un soulagement réel.

« Je me sentais pacifiée comme un bébé à qui on a donné quelque chose à sucer. Cela tenait tout seul et, en montant les escaliers, produisait une sensation calmante ; mais je ne l'y laissais que dix minutes parce que le liquide produit arrivait en telle abondance, et que d'ailleurs je me demandais si ce que je faisais était bien ou mal. Je n'ai pas l'habitude de me faire ces choses à moi-même ; mais du moins cela me débarrassait de l'obsession. »

Environ deux mois après sa première expé-

rience de l'orgasme, Florrie eut son premier rêve érotique réel, avec orgasme pendant le sommeil. Je rappelle à ce propos ce que j'ai dit dans un volume précédent de ces *Etudes*, que l'orgasme ne se produit chez les femmes que quand elles l'ont déjà éprouvé à l'état de veille, affirmation qui a été ensuite critiquée par divers auteurs, mais sur des bases insuffisantes. « Cela me vint juste comme j'allais me rendormir, après m'être réveillée, et je ne fus d'abord pas certaine si j'étais éveillée ou endormie. Je me vis couchée sur le ventre dans l'herbe et un serpent s'enroula plusieurs fois autour de mon corps nu ; plus il me serrait, plus la sensation devenait délicate. Je savais que c'était un serpent amical et qu'il voulait être gentil avec moi et par suite je l'aimais. Je ne me souviens plus exactement s'il y avait deux serpents, mais certainement j'en vis un dans la main d'un homme. Il me le mit entre les jambes et il se glissa sur moi ; je n'éprouvai aucune surprise de le sentir pénétrer dans mon corps. Au lieu d'horreur, je sentis un certain plaisir, et je serrai entre mes cuisses la partie du serpent qui était encore en dehors. Il semblait occuper beaucoup de place dans moi, mais je redoutais le moment

où il ressortirait et je me demandais comment tout cela finirait quand je me réveillai subitement. J'essayai de conserver l'illusion que le serpent était là ; mais je me réveillai complètement et je constatai que l'un de mes bras était pris entre mes cuisses et fortement serré entre elles. La vulve se contractait spasmodiquement. Je n'avais aucune sensation d'horreur, mais l'idée de l'animal rampant et se tortillant pour monter en moi me donnait une sensation délicate. Il me fallut du temps pour m'en débarrasser. Même en écrivant ceci, et en vous parlant de serpents, je n'éprouve aucun dégoût. Mais j'espère que je n'en verrai pas dans un musée ou ailleurs, car cela m'exciterait. C'est le rêve le plus nettement érotique que j'aie eu et il était tout simplement délicieux. »

Florrie avoue qu'elle ne se souvient pas d'avoir rêvé de serpents auparavant, mais que la veille elle avait lu quelque chose sur des serpents. Elle avait vu des serpents dans les bois en France et avait été fascinée par leur glissement et leur flexibilité. Elle relie cette observation sur la flexibilité des serpents à celle de la cravache. « Un serpent, ajoute-t-elle, est comme un fouet (1) » ;

(1) Le serpent est en effet un symbole du fouet ; du héros

peindre un serpent excite en elle un appel sexuel. Il n'est guère besoin de rappeler que le serpent est le symbole du pénis, mais qu'il ressemble en effet davantage à un fouet ; aussi est-il naturel que dans l'esprit de Florrie, son image se soit rattachée à son propre symbole érotique.

Pendant cette période transitionnelle d'essais et d'expérimentations, un intérêt nouveau s'éveilla qui acquit une certaine stabilité et devint à quelque degré un substitut de la flagellation. Ce fut un intérêt d'ordre urinaire. Il n'était pas nouveau pour Florrie, comme on a pu voir ci-dessus, mais au contraire ancien et avait à peu près disparu ; il revint à la surface maintenant que l'intérêt pour la flagellation diminuait. On peut le regarder comme une forme atténuée de l'urolagnie et il importe de comprendre qu'il ne devint jamais, comme l'avait été la flagellation, une obsession à peu près incontrôlable, et par suite ne conduisit jamais Florrie à éprouver ces impulsions torturantes qui étaient caractéristiques de sa période d'auto-flagellation. Comme Florrie elle-même le reconnut, tout en étant plus intime et plus personnel, cet intérêt

serbe Marko Kralievitch il est dit que quand il montait son étalon, un serpent lui servait de bride et un autre de fouet.

urolagnique était aussi plus normal que l'obsession flagellatoire ; il lui procura un certain soulagement et fut un progrès réel.

Avant de décrire cette nouvelle phase, pourtant, je dois raconter un incident qui détermina la fin absolue de l'ancienne obsession. La flagellation n'avait pas encore perdu toute sa fascination, mais avait cessé de la soustraire à tout contrôle, ce qui aurait fini par devenir dangereux non seulement pour l'état mental de Florrie, mais aussi pour sa position sociale. Elle put m'écrire alors : « Le paroxysme flagellatoire semble évaporé pour le moment, après m'avoir torturée quatre ans et je pense que je dois en être heureuse ; mais je ne suis pas certaine de l'être vraiment. Cela me manque, en quelque sorte. Cela m'a laissée aussi sexuelle qu'avant, mais d'une manière vague et plus générale. » C'est alors que la réalité de ce progrès fut mise à l'épreuve. Juste quand elle croyait que l'obsession était vaincue à jamais, elle reçut une lettre inattendue de N... toujours plein d'enthousiasme pour la flagellation, dont il était victime de plus en plus, et affirmant qu'il n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi apte à partager ce même enthousiasme. Aussitôt l'ancienne flamme reprit avec

violence. Elle eut honte d'elle et essaya d'échapper à l'ardeur ressuscitée, mais en vain. Elle avait besoin d'une autre rencontre. Elle n'aimait pas cet homme, elle haïssait même l'idée qu'il pût l'approcher ou qu'il pût la toucher avec un fouet. Mais sur le moment, l'impulsion fut toute-puissante ; elle lui écrivit pour accepter une nouvelle rencontre, qui, cette fois, aurait lieu chez elle.

A peine avait-elle mis la lettre à la poste qu'elle le regretta. Elle se rappela tout le progrès qu'elle avait fait peu à peu, les connaissances nouvelles et les moyens de contrôle qu'elle avait acquis, la conscience qu'elle avait qu'elle n'était ici que le jouet de la forme abstraite, primitive et animale du besoin sexuel, et fut dégoûtée aussi de livrer à quelqu'un qu'elle n'aimait ni ne respectait ce qu'il y avait en elle de plus intime et de plus délicat. Elle écrivit aussitôt à N... une deuxième lettre, lui disant qu'elle ne pouvait accepter le rendez-vous et que d'ailleurs elle ne désirait plus la chose ; qu'en ce qui la concernait, tout était fini. Dès que cette deuxième lettre fut partie à son tour, l'obsession ressuscitée mourut aussi vite qu'elle était revenue. Ce fut pour Florrie un soulagement formidable. Elle se sentait

vraiment heureuse et joyeuse. C'était, pensait-elle, la fin de son histoire avec N...

Certes, c'en était la fin pour elle et son obsession. Mais cela ne faisait pas l'affaire de N... Au jour et à l'heure indiqués par la première lettre, N... se présenta chez Florrie qui en fut consternée. Elle lui dit qu'elle lui avait écrit de ne pas venir. Il nia avoir reçu la seconde lettre (ce qui était faux, car il en cita ensuite un passage par inadvertance) et agita davantage Florrie en élevant la voix et en exigeant qu'au moins il lui fixât une autre entrevue. A ce moment quelqu'un qui venait faire une visite à Florrie sonna à la porte de la maison et il fallut faire disparaître N... du salon au plus vite. Il refusa de quitter la maison. En cet instant critique, le sang-froid de Florrie lui revint. Elle se rappela une chambre isolée et inoccupée située tout en haut de la maison, à laquelle on accédait par un autre escalier ; et à son grand soulagement, N... consentit à l'y suivre. Elle l'y enferma pendant qu'il la suppliait anxieusement de lui dire s'il était en sécurité. Quand le visiteur partit, Florrie monta d'un trait jusqu'à la chambre fermée et y trouva N... plutôt terrifié, elle ne savait pas pourquoi ; et après quelque difficulté,

en refusant toujours de lui accorder un autre rendez-vous (bien qu'elle ne se sentit pas très brave), elle réussit à le faire descendre et partir de la maison par une porte dérobée du jardin. Elle n'en entendit jamais plus parler ; sa fascination était entièrement perdue ; il avait réussi à se rendre à la fois méprisable et ridicule.

L'intérêt urolagnique, comme l'intérêt flagellatoire était, nous le savons, enraciné dans l'expérience infantine de Florrie et les deux étaient primitivement plus ou moins combinés. Le réservoir émotionnel, si clairement associé au domaine sexuel, que les fessées reçues pendant l'enfance stimulaient, était celui de la peur et la vessie jouait le rôle principal dans la réaction de peur au point de déterminer, au moins une fois, le déclenchement de l'urine immédiatement, comme son père commençait à la frapper. Mais cette racine ancienne commune ne suffit pas à expliquer l'élément urolagnique qui se développa à ce moment de son âge adulte pour remplacer le facteur flagellatoire qui tendait à disparaître. Etudions ce point mieux à fond. Nous trouverons alors qu'il existait des voies de connexion indépendantes de l'association infantine.

Florrie elle-même, qui devint une analyste si

aiguë de ses propres expériences, a fait remarquer ce fait important que chez les femmes existe invariablement une association mentale, qui est absente chez l'homme, entre les fesses et l'acte d'uriner. Les pantalons de la petite fille doivent être déboutonnés par derrière pour permettre d'accomplir l'acte et la femme adulte doit relever ses jupes par derrière : même si elle adopte, comme c'est souvent le cas, la position debout, elle soulève ses robes par derrière, alors qu'il serait plus pratique de les soulever par devant, puisque le jet part en avant. Ainsi, pendant tout le cours de leur vie, il existe dans l'esprit des femmes une association entre l'acte d'uriner et les fesses nues proéminentes. La coutume, Florrie y insiste, oblige une femme à dénuder et à tendre les fesses et à s'asseoir quand elle veut uriner ; et s'il n'y a rien pour s'asseoir, à s'accroupir, bien que « si on ne considère que la pudeur, il serait plus raisonnable de montrer son derrière aux gens qui passent et à soulever les jupes en avant du côté du buisson protecteur ; mais ceci serait contraire à la coutume et même au goût des hommes. » Même si une femme adopte comme Florrie l'habitude d'uriner en plein air sans soulever les jupes, la proéminence des fesses

se marquera tout de même parce que, et c'est là aussi un résultat des expériences de Florrie, pour bien uriner, une femme doit se pencher un peu en avant. Elle a remarqué ceci chez les femmes sur le continent et se rappelle notamment une paysanne qu'elle rencontra un jour, qui avait relevé ses jupes par-dessus sa tête, n'avait pas de pantalons et se penchait en avant. « Elle se tenait sur un bas-côté de la route et semblait, d'après son attitude, cueillir des fleurs, sauf que ses robes étaient remontées et que le jet parfaitement visible descendait avec force et éclaboussait de tous côtés, puis faisait un petit ruisseau dans l'herbe pour de là venir sur la route. »

Florrie dit qu'elle a vu une scène identique sur une estampe française du début du XVIII^e siècle. Mais cette attitude n'est pas seulement avantageuse au point de vue pratique ; Florrie a constaté qu'elle est en outre agréable, évidemment parce qu'elle fait ressortir les fesses. « Je me rappelle qu'il y a bien des années j'en fis l'essai, dit-elle. Nous étions partis en bande pour faire un pique-nique et j'étais trop timide pour oser m'éloigner ; il me vint alors à l'idée d'essayer d'uriner en faisant semblant de cueillir

des fleurs. J'y réussis fort bien, mais j'éclaboussai ma robe devant ; malheureusement cela se voyait, et je dus inventer que j'étais tombée dans l'eau d'un fossé et fus terriblement embarrassée. Mais je me rappelle que j'éprouvai un vrai plaisir d'uriner penchée en avant, bien plus que de le faire debout, une sensation plus sexuelle. Je ne sais comment expliquer ceci, sinon que l'acte doit être à quelque degré associé aux fesses. J'ignore l'effet que cela peut faire aux autres femmes. »

Il y eut cependant une autre influence favorable qui détermina ce changement des intérêts de Florrie. Les rêves diurnes urolagniques (bien que l'intérêt urinaire et l'intérêt flagellatoire parussent séparés dans son esprit depuis tant d'années) succédèrent directement, pour autant qu'elle s'en souvienne, aux rêves diurnes de caractère flagellatoire dès qu'elle se fut rendue compte que ceux-ci étaient sexuels. Mais ceux-ci subsistèrent, non seulement à cause de leurs éléments de peur, de colère, d'amour de la force et de désir de la douleur, mais aussi à cause de leur appel au toucher. En urinant, cet appel au toucher manquait.

Il est probable, du moins elle le croit, que

l'intérêt urolagnique n'aurait pas remplacé l'intérêt flagellatoire si elle n'avait pas découvert par hasard un moyen d'augmenter considérablement son plaisir en y ajoutant cet élément du toucher.

Elle n'avait jamais pris l'habitude de se toucher, sinon avec un fouet, et tous les essais qu'elle avait faits du côté d'une friction du clitoris avaient échoué presque entièrement. Elle fut par suite considérablement surprise quand un jour, en laissant le jet arriver droit sur sa main, elle éprouva une sensation chaude et agréable et de plus une sensation sexuelle qui augmenta encore quand, tout en urinant, elle se toucha la vulve ou l'urètre, alors qu'à tout autre moment cet attouchement était sans effet. Ceci peut lui expliquer pourquoi depuis longtemps elle avait vaguement senti combien il serait agréable que quelqu'un la touchât à cet endroit quand elle commençait à uriner, surtout « quand la vessie est bien pleine et a un besoin cuisant d'émettre un jet ».

Cette expérience fut compliquée par l'idée que quelqu'un urinait sur elle, idée qu'elle n'eut de cesse de voir réalisée, tout comme elle n'avait eu envie que d'être fouettée par un homme.

En constatant le succès de ses actes, elle inventa ainsi une impulsion nouvelle et puissante qui développa ses rêves diurnes urolagniques. Ils progressèrent rapidement dans cette direction. Au début, elle le remarque elle-même, la seule idée d'uriner devant quelqu'un du sexe opposé semble terrible, surtout celle d'être surprise accroupie dans un bois. Mais la fascination de la situation devient de plus en plus vive, l'imagination invente des attitudes de plus en plus audacieuses, qui donnent lieu à des élaborations de plus en plus compliquées au fur et à mesure que les sensations deviennent plus agréables. Dans ce conflit entre la pudeur restrictive et la réserve traditionnelle d'une part, et ces images audacieuses de l'autre, l'impulsion urolagnique détermina le même processus de fascination de l'horrible que celui qui accompagnait les rêves diurnes flagellatoires.

Il y a un autre point encore que je dois mentionner à propos de cette transformation des fantaisies imaginaires de Florrie, point qui met en lumière le fait qu'il s'agissait bien d'un progrès vers l'état normal. C'est que toutes ces images étaient nettement hétérosexuelles et intimement

personnelles. Florrie s'en aperçut elle-même et y discerna une attraction nouvelle. Dans les images urolagniques, elle se trouva capable d'inventer un rapprochement plus intime avec le héros du rêve diurne que lors de ses rêves flagellatoires. « Je sentis instinctivement que bien plus de choses dépendaient de l'homme lui-même. On peut être plus indifférente à l'égard d'un homme qui vous fouette qu'à l'égard d'un homme qui urine sur vous. »

Florrie ajoute quelques remarques sur ce qu'elle croit être la connexion naturelle entre l'acte d'uriner et l'acte sexuel, connexion dont on ne tient, en effet, pas assez compte. « Même les rêves diurnes, dit-elle, me font toujours désirer d'uriner autant que d'être en compagnie de quelqu'un que j'aime de l'autre sexe, bien que je puisse n'en avoir pas eu la moindre envie auparavant. Bien sûr, je ne sais pas ce qu'éprouvent les autres, car personne ne m'en a jamais parlé, mais je crois que bien des individus sentent vaguement qu'ils désirent plus qu'ils n'osent dire. Quand, comme il arrive souvent, une fille imagine dans son ignorance que l'acte sexuel consiste en ce qu'un homme urine en elle et que cette idée fantaisiste subsiste plus tard, lorsqu'elle

sait mieux à quoi s'en tenir, elle conserve un symbole qu'elle aime et qui pourtant est plus qu'un symbole. C'est évidemment une forme de symbolisme érotique, qui peut disparaître avec l'expérience du coït normal, tout comme le désir d'être fouettée, parce que la recherche des « substituts » est renforcée dans ceux qui sont privés de relations naturelles. Quant à moi, je crois que c'est un désir naturel, intimement lié aux sentiments sexuels ; et ce n'est qu'un préjugé qui fait que les gens pensent autrement. »

Passons à la description du héros des rêves diurnes de Florrie. On remarque d'abord que ce n'était pas l'image d'un individu réel, mais un être vague et inventé. Tel fut d'ailleurs toujours le cas dans ses premiers rêves, même le plus souvent dans ceux de la dernière période. Il y eut là une progression naturelle. Les enfants ne tissent pas normalement leurs images autour de personnes réelles ; ils les inventent, ils les créent. Les rêves diurnes de Florrie pendant son enfance et son adolescence furent la continuation de ses imaginations du premier âge et [par suite] manifestèrent la même absence de personnes réelles. Mais dans sa vie adulte, quand les rêves

diurnes émergèrent de nouveau, l'anonymat du héros fut davantage volontaire. Bien que le charme des rêves diurnes tînt en majeure partie au soulagement émotionnel fourni par l'audace supposée, la pudeur et la réserve l'empêchaient pourtant d'en arriver à prendre la liberté d'y introduire une personne réelle pour en faire son héros.

« Je ne puis jamais me débarrasser du sentiment, dit-elle, qu'il me semblerait prendre des libertés impardonnables à l'égard d'une personne réelle si je lui faisais jouer un pareil rôle. Mes rêves diurnes sont une chose tellement *réelle* pour moi que cela me paraîtrait un sacrilège plus grand que si cela arrivait vraiment dans la vie réelle. Un embarras moral probablement plus grand que dans la vie véritable s'empare de moi et je n'ose pas faire un autre acte comme je le voudrais. C'est peut-être parce que j'ai tant vécu avec des pensées et des idées (ou peut-être ma « psychoneurose ») que je leur attribue une réalité supérieure. J'ai beau me raisonner pour me prouver que cela ne peut faire aucun mal à la *Personne*, qu'elle n'en saura jamais rien et que même cela lui serait égal si elle le savait, et qu'en somme ce n'est qu'une

création de mon cerveau. Et pourtant, le fait est que je me refuse à moi-même des rêves diurnes qui seraient délicieux parce que j'éprouve cet étrange scrupule moral d'y introduire quelqu'un d'autre. Une ou deux fois, je l'avoue avec honte, j'ai utilisé une personne réelle dans un rêve diurne rare, mais j'en ai été punie par des remords affreux. Pourtant, le soulagement est bien plus grand que quand on manœuvre avec de l'abstraction et le résultat est délicieux. Dans mon cas, je n'aurais jamais pu y introduire un étranger absolu, une personne que j'aurais vue par hasard, par exemple dans un train ; ceci non seulement me paraît de l'impudence, mais aussi ne me fait aucun effet. Il faut que ce soit quelqu'un que je connais, que j'aime, que je respecte et que j'adore en secret. »

Quelle est la personne que Florrie choisit comme acteur dans ces rêves diurnes, elle ne me l'a jamais dit et je ne le lui ai pas demandé. Je dois ajouter pourtant que ses scrupules en cette matière, quelque déraisonnables qu'ils puissent paraître, étaient parfaitement normaux. A mesure que les rêves diurnes de la première enfance prennent une forme de plus en plus adulte,

ils coïncident plus ou moins avec la vie réelle. Ils sont alors une approximation du normal. Mais il est également normal que c'est précisément parce que les rêves diurnes se rapprochent de la vie réelle, que les scrupules qui gouvernent celle-ci réagissent sur la vie imaginaire. Ceci est parfaitement senti par des femmes saines et bien portantes (les hommes sont le plus souvent moins scrupuleux) qui, si elles sont entraînées dans un rêve diurne érotique concernant une certaine personne, en éprouvent une honte profonde.

En ceci, et sur d'autres points assez nombreux, Florrie était plus morale que Zenia X, par exemple (1) ; chez toutes deux les rêves diurnes commencèrent vers l'âge de neuf ans et furent identiques. Mais alors que Florrie ne vit jamais aucune objection à trouver du plaisir à uriner dans un bois, mais éprouvait des scrupules à introduire des personnes réelles dans ses rêves diurnes, Zenia regardait l'acte d'uriner dans un bois comme une forte tentation sexuelle à laquelle il fallait résister, mais introduisait dans ses rêveries toutes les personnes qu'elle aimait.

(1) Dont l'histoire est racontée incidemment dans la *Psychoanalytic Review* d'octobre 1914.

En d'autres termes, la censure morale portait dans le cas de Florrie sur le monde imaginaire et non sur le monde réel ; alors que chez Zenia c'était le contraire, ce qui prouve un degré plus profond d'anormalité, attendu que les énergies ainsi extraites du monde réel assuraient au monde imaginaire une puissance malfaisante.

Nous passons maintenant aux rêves de Florrie pendant la nuit. On dira peut-être que cette étude aurait dû être faite auparavant. Mais Florrie n'est pas une grande rêveuse ; elle remarque elle-même que toutes ses forces de rêverie sont occupées par ses rêves diurnes. A l'exception du rêve décrit ci-dessus, elle n'a jamais eu de rêves nocturnes sexuels et elle n'a jamais rêvé de flagellation pendant la nuit. Les sujets qui absorbent le plus son intérêt pendant son activité diurne ne pénètrent jamais dans ses rêves, ce qui est le cas de beaucoup de gens. Ils sont tissés le plus souvent avec toutes sortes de petits détails du jour précédent et se mêlent à des souvenirs de personnes et d'incidents qui appartiennent à la vie scolaire et à la période antérieure au mariage. Il semble probable qu'elle rêve plus souvent qu'elle ne le croit ; mais ces rêves sont pâles

et s'évanouissent au réveil si aucun effort n'est fait pour les retenir. Ils se produisent d'habitude vers la période de la menstruation.

Je lui demandai d'y faire attention et de les noter avec soin en se réveillant. Nous découvrîmes ainsi le fait significatif que, bien qu'elle n'eût pas de rêves de flagellation, ses rêves les plus vifs, bien que non urolagniques, employaient les symboles de la mixtion et tel était le cas même quand elle ne s'en apercevait pas, bien qu'elle eût déjà découvert l'influence de la vessie pleine sur les rêves. Je donnerai ici quelques exemples, bien qu'on ne puisse pas dire que ces rêves jettent une lumière spéciale sur son histoire sinon qu'ils confirment ce qui était déjà clair, et qu'ils appartiennent à des types aisément reconnaissables.

« Juste avant la dernière période menstruelle, et comme ma vessie semblait plus pleine que d'habitude (j'urine davantage à ce moment) j'eus le rêve suivant. J'étais dans une église. J'avais déjà eu un rêve semblable ; mais cette fois j'étais dans une église anglaise, et il y avait des rangées de chaises bien remplies. Je voulais sortir et me vis enfin marchant dans la nef ; chacun me regardait avec reproche, mais je

continuai et passai par une porte située au sud pour me trouver dans un cloître. Un guide étranger vint à moi et m'assura d'une manière très confidentielle qu'il pouvait me montrer le chemin (je ne savais pas très bien où je voulais aller, mais je savais que je devais me dépêcher). Il me montra que je pouvais passer par les salles des tableaux et sortir à l'autre bout. « Personne ne vous arrêtera et vous pourrez passer sans qu'on vous voie. » Je courus à travers les salles vides aux parquets cirés et aux murs couverts de vieux maîtres. Mais je ne m'arrêtai pas pour les regarder ; je courais en toute hâte vers la sortie.

« Puis j'arrivai à une porte et en la poussant je vis avec horreur que c'était une bibliothèque où deux hommes étaient assis à écrire au milieu de livres. Leur visage m'était tout à fait inconnu ; je fis des excuses et voulus me retirer en toute hâte, mais on m'appela. Ils dirent qu'ils voulaient connaître mon opinion sur un livre nouveau. Je fus prise d'une panique affreuse parce que je voulais arriver à la sortie et qu'ils me retenaient. Hâtivement et brusquement je poussai une porte qui était en face de moi et me retrouvai dans des corridors et des galeries.

Puis tout à coup, je ne sais pas comment, je me trouvai dans une petite boutique où un homme m'offrait des gilets en satin noir pour messieurs. « Ah, pas noirs ! » lui criai-je avec horreur ; et je courus dehors. Finalement je me trouvai, calme et maîtresse de moi, sur les marches d'une maison à louer ou à vendre. Elle était vide et avait un aspect misérable et abandonné. C'était à ce qu'il semble dans un square de Londres. J'ouvris la porte avec une clef et entrai dans un hall sombre, puis je montai un escalier tout noir. Le jour commençait à baisser et je me mis à trembler, en partie de peur. La sensation de monter sans arrêt sans oser regarder autour de moi fut très vive. Je passai sans but à travers des chambres vides, en ressentant de la dépression et de l'anxiété. Tout était silencieux jusqu'au moment où je vis une sonnette et tirai sur la corde pour voir si elle sonnerait. Je fus alors alarmée par le son formidable qui résonna dans les chambres et jusque dans le sous-sol. Je restais immobile, terrifiée par la témérité d'avoir troublé ce silence, et plus terrifiée encore en entendant des pas réguliers résonner dans la maison vide. J'étais vissée au sol de terreur, à mesure que les *tramp, tramp*

des pas se rapprochaient de plus en plus. Je fus sûre que c'était un revenant qui venait me voir, troublé par le son de la sonnette ; et je trouvai enfin le courage de passer par une porte tout près de moi. J'arrivai ainsi sur un palier d'où quelques marches me firent entrer dans une cuisine.

« Elle était presque sombre et les volets étaient fermés ; mais peu à peu j'y vis plus clair et je vis une fenêtre de la forme qui est typique des sous-sols de ville, et près d'elle une table. C'était comme la cuisine d'une maison ancienne, celle où j'avais reçu mes fessées, mais dans mon rêve la maison me parut étrangère. Quand la lumière parut, je vis des traces de cuisson et je me demandai comment elles étaient venues là. Je ne savais trop que faire quand une servante sortit de l'office ; mais je n'éprouvai ni surprise ni crainte. Mes pensées étaient concentrées sur le sol ; c'était de la pierre ; mais il était mouillé et visiblement d'eau courante. Étonnée, je demandai à la servante ce que c'était et elle me parut embarrassée, puis elle se mit à rire et dit : « C'est la cuisinière qui a fait ça ». Je pensai d'abord que la cuisinière avait renversé de l'eau, puis je compris et j'exprimai mon dégoût de

la conduite de la cuisinière. Car il était évident que la cuisinière avait uriné sur le sol de la cuisine. Après cela, je ne me rappelle pas bien ce qui arriva. En me levant, ma vessie était pleine. J'eus ce rêve de bon matin. La sonnette a pu être celle qui appelle au premier déjeuner ; la crainte que j'eus me rappelle celle que me causait mon père quand il venait me fesser ; la galerie de tableaux s'explique par ceci que j'avais étudié la veille la *Madone de San Sisto*. »

Ce rêve est tout entier fabriqué avec des symboles du désir urinaire et rien n'est plus commun dans cette sorte de rêves que le désir d'un changement de personnalité.

Le rêve qu'elle me décrivit ensuite évolue comme ceci : « J'étais dans une cathédrale, très grande. Les nefs étaient immenses, les arches très fines et les fenêtres munies de vitraux. D'abord, j'eus l'impression d'être à Westminster, mais cette idée disparut et je reconnus que j'étais dans une église étrangère. En face de moi il y avait un autel rutilant, qui me rappela un peu Saint-Roch, bien que le reste du monument me rappelât aussi la cathédrale d'Anvers. Il y avait beaucoup de rouge cramoisi sur le maître-autel et beaucoup de cierges allumés. Mais ce qui me

fit la plus grande impression, ce fut la multitude qui y était assemblée. Je me trouvai près du fond, du côté ouest, pressée contre d'autres personnes assises sur des chaises cannées. L'intérieur tout entier de la vaste cathédrale semblait bourré de monde. Je parlai à quelqu'un qui était derrière moi, car je voulais absolument sortir, je ne savais pas pourquoi. Puis je me trouvai dans un grand bâtiment occupé seulement par quelques écoliers qui étaient tous assis sur les bancs du fond. Je fus de nouveau mécontente. Je demandai quand la « représentation » commencerait ; et, constatant que je ne pouvais pas rester assise tranquillement, je dis : « Je vais aller chercher un billet. » Une dame répondit : « Oh le bureau est fermé ; il n'ouvrira pas maintenant. » Pourtant je me précipitai au dehors chercher mon billet. Puis une diversion fut causée par l'entrée d'un joli chien collie. Les enfants jouèrent avec lui ; mais il me préférait à tous ; je le caressai et il me suivit partout. Toujours impatiente, je dis : « Je crois que je voudrais voir la chambre où je dormirai à l'hôtel. » Alors je sortis et demandai à un homme de me conduire. Le reste du bâtiment où je me trouvais parut être l'hôtel ; il me dit : « tournez à gauche, puis

de nouveau à gauche et puis à droite. » Il semble que je courus, toujours le collie sur mes talons, le long de couloirs en marbre blanc, avec de grandes portes blanches de chaque côté. Elles étaient toutes fermées avec soin, le silence régnait et il n'y avait pas signe de vie. On m'avait dit que ma chambre à coucher serait la salle de billard et je voulus demander des renseignements, car j'avais perdu mon chemin. Un homme passa, mais je ne l'arrêtai pas pour le questionner, car je me disais : « Comment ma chambre à coucher pourrait-elle être la salle de billard ? En tout cas ce n'est pas réjouissant ; je vais revenir sur mes pas et abandonner cette recherche. Je ne tiens pas du tout à cette sorte de *campo santo* froid et désert. » J'avais envie d'être de nouveau à l'air libre et de quitter ces corridors murés. Je me retrouvai alors sur une route dans la campagne.

« Cette route était toute blanche et poussiéreuse et sur les côtés il y avait des talus verts. La journée était chaude et c'était le plein été. Je m'assis sur un de ces talus verts et mon mari s'assit à côté de moi. Je ne parus pas surprise de le voir. Je regardai le long de cette longue route blanche et j'eus conscience que

quelque chose venait vers moi rapidement. « Oh, c'est le collie », dis-je avec joie. Mais en approchant, il se changea peu à peu en un petit poney, brun et très joli. « Ceci doit être le poney des enfants, pensai-je, sans aucun doute ils l'aiment beaucoup. » Je cherchai alors à relier ainsi les enfants à la maison que je venais de quitter. Il vint droit sur nous et essaya visiblement d'attirer notre attention. J'en fus charmée et je le caressai sur l'échine ; il semblait très apprivoisé. Puis ses jambes parurent se ratatiner et ce qui en restait fut replié sous son corps, de sorte qu'il s'accroupit à côté de nous sur le talus. Il passa la tête sous mon bras, se tortilla un peu et je lui caressai sa crinière soyeuse, en disant à mon mari d'en faire autant. « Oh, faites-le, je vous en prie, caressez ses flancs gras, il le désire tant. Regardez comme il vous implore ! » Je cachai ma figure sur sa croupe grasse et j'eus plaisir à ses démonstrations d'affection. Mais mon mari se recula d'un demi-mètre sur le talus et refusa de le caresser : « Je n'aime pas à caresser des animaux que je ne connais pas, dit-il, ils peuvent mordre, je vous laisse le faire seule. » Puis la route, les talus, mon mari et le poney disparurent.

« Je me retrouvai dans l'église, toujours pleine de monde, de sorte que je ne pouvais trouver de chaise dans la nef. Mais il y avait quelques vieilles chaises dans l'aile nord, sur la même ligne que le maître-autel. Je m'assis sur l'une d'elles, mais comme je faisais ainsi face à l'assemblée, je me sentis intimidée. Je m'aperçus alors que la chaise était abîmée et je pensai en moi-même : « Ces chaises ont évidemment été cassées et on les a mises dans ce coin pour que personne ne s'en serve. » A ma droite une porte donnait sur un cloître et juste sur le pas de cette porte il y avait un prêtre qui semblait diriger l'office. Alors arrivèrent plusieurs femmes et un enfant qui, en se poussant, s'installèrent derrière moi. Leurs chaises étaient plus petites que la mienne, mais une femme dit que cela irait. Je me demandai avec étonnement comment une femme pourrait s'insérer dans une chaise d'enfant avec des bras. La femme à côté de moi était une Anglaise. Elle me repoussa, car elle était du type de femmes grossier qu'on voit aux bains de mer en été. Elle avait du rouge à son chapeau et les bras de la chaise étaient peints en rouge. Un enfant, un petit garçon, se poussa vers moi et s'inséra entre mes genoux. Il regardait

un livre avec des images. La présence de cet enfant me troubla profondément, bien qu'il me parût gentil et semblât s'être pris d'affection pour moi. Je désirais qu'il s'en allât, car je me sentais mal à l'aise. Je parlai alors à la femme qui avait un chapeau avec du rouge des chaises sur lesquelles nous étions et elle admit qu'elles n'étaient pas solides, mais elle dit qu'elle courrait le risque. J'eus alors une sensation curieuse. Le fond de la chaise sembla se dissoudre peu à peu ; le bâti tint bon, mais peu à peu le fond canné s'enfonça et cassa sur les bords, de sorte que je passai peu à peu à travers, tout en étant soutenue par le bois ; ainsi personne ne voyait le désastre. Je craignais que la chaise ne cédât et je pensai que tous les assistants me verraient et riraient. Je ne priai pas et n'eus pas de sentiment religieux. Toutes mes pensées étaient concentrées sur la chaise et sur l'enfant, qui était resté là. Puis, bien que je ne me souvienne pas distinctement d'avoir quitté la chaise, je me trouvai dans une autre partie du monument. Un employé nous montrait d'anciennes stalles sculptées.

« Des noyaux de cerises étaient rangés sur l'une des stalles et le bonhomme disait l'ave-

nir à ma mère. Je me rappelle qu'il dit des quantités de choses et finalement que ma mère partirait en Amérique et qu'elle y arriverait à une position élevée et qu'elle porterait un chapeau officiel rouge et or. Elle se mit à rire et lui dit que sans doute il décrivait son propre avenir puisqu'il portait un tricorne rouge et or et que les dames ne portaient pas de chapeau de ce genre. Il affirma qu'en Amérique les dames sont admises à tous les honneurs qui leur sont refusés en Angleterre et qu'il serait possible à ma mère d'arriver à une haute position. Il se tourna vers moi et me demanda s'il me plairait de voir la course de natation des dames. Il nous montra une sorte de canal artificiel étroit, avec un fond peint. Je protestai à haute voix que ce n'était pas l'affaire des femmes de nager. Nous commençâmes une discussion enflammée sur tout ce que les femmes doivent ou ne doivent pas faire.

« Puis je me trouvai toute seule, me promenant derrière le maître-autel. Il n'y avait absolument personne. Tout à coup j'eus l'impression qu'un homme s'approchait. Il avait une allure vraiment bizarre ; ses vêtements jadis noirs avaient maintenant un reflet vert ; ils étaient poussiéreux

et fripés ; ses cheveux noirs étaient en désordre et il avait une sorte de melon poussiéreux et misérable sur la tête. Son visage était maigre, avec un teint tirant sur le verdâtre. Ses yeux noirs étaient tristes, sans expression de vie. C'était N. Un N. très changé, mais pourtant reconnaissable ; je n'osai pas faire allusion à ce changement, mais il lut ma question dans mes yeux et me dit : « Je suis dans la misère. » Je commençai à lui faire des reproches et lui rappelai qu'il venait de me dire qu'il avait reçu un peu d'argent. « Je l'ai tout dépensé, dit-il, il m'en faut encore ! » Je me sentis malade. Je me mis à trembler et je me demandai comment je lui avais permis de me toucher. « Je devais être folle, me dis-je, quelle brute odieuse ! » Il continua à me demander de l'argent. Je lui dis, plutôt violemment, que je n'éprouvais plus mon vieux désir, que je n'avais pas besoin de lui et qu'il n'avait qu'à s'en aller. Alors il devint furieux, me mit la main sur l'épaule et me secoua avec violence. J'éprouvai une curieuse sensation de me dissoudre et de disparaître ; et je m'éveillai.

« Il était six heures du matin et j'urinai en grande quantité. C'est l'un des rêves les plus complets que j'aie eus. Mais je ne puis en dis-

cerner l'origine comme avec le rêve précédent. Je ne sais pourquoi j'ai pensé à des églises. Mais la veille un collie était entré dans notre jardin sans pouvoir en ressortir ; je m'étais beaucoup amusée à voir ses efforts pour s'échapper. Le poney reste inexplicable. Les enfants furent certainement amenés parce que la nuit précédente j'avais lu quelque chose sur le plaisir érotique qu'éprouvent certaines femmes à faire téter. Une dame que je rencontrai un jour me dit que c'était la sensation la plus douce qu'elle eût éprouvée dans la vie et j'y avais réfléchi. Bien que les femmes ne m'aient jamais excitée sexuellement, je me rappelle que deux fois, une fois étant enfant et une fois déjà adulte, j'avais été profondément émue par la vue d'une femme allaitant son enfant. Le détail des chaises cannées provient de ce que depuis quelque temps je désirais acheter des chaises de cette forme ; la sensation de passer à travers est due à mon poids dans le lit. »

Ce rêve, dont Florrie me dit en me l'envoyant qu'elle ne savait pas s'il contenait des indications qui en faisaient un rêve vésical, est précisément typique de cette catégorie de rêves. Sans doute, il n'y a aucune indication précise du désir d'uri-

ner ; mais le symbolisme tend tout du long à se rapporter à cette fonction et à évoquer le désir qui en précède l'accomplissement ; le contenu « latent » est urinaire. Je remarquerai à ce propos que ce n'est pas seulement l'impulsion sexuelle, mais n'importe quelle autre impulsion primaire réprimée qui peut constituer le contenu latent d'un rêve au-dessous du « contenu manifeste » d'une contexture tout à fait différente.

Le rêve suivant est l'un de ceux dont Florrie se souvient avec le plus de vivacité.

« Je rêvai que j'étais assise devant un feu en train de rêvasser. La chambre était évidemment une sorte de salon avec de grandes portes-fenêtres à gauche. Il semble que j'étais la seule personne dans la pièce et j'étais profondément absorbée par ma rêverie quand je tournai la tête vers la gauche et vis le rideau se mouvoir. Il fut repoussé et je vis ma mère assise derrière, près de la fenêtre. Je me sentis troublée, comme si elle avait pénétré dans mon intimité. Elle me parla et tout fut de nouveau silencieux. Soudain j'eus conscience que la pluie tombait à torrents, un véritable déluge ; je l'entendis ; et en regardant dehors je constatai qu'il faisait très sombre.

Mon père était dehors (il était mort déjà depuis plusieurs années) et parlait à ma mère, en lui disant qu'il faisait trop mouillé pour qu'elle sortît. Les rues étaient devenues des torrents. La vue de nos fenêtres était semblable à celles que nous avions eues jadis d'un appartement que nous avions occupé à Ostende. Puis ma mère se leva et s'approcha de moi. Elle était tout en noir, en grand deuil (le noir apparaît souvent dans mes rêves) et s'avavançait comme en glissant. A mesure qu'elle s'approchait, elle était de plus en plus différente de ma mère ; elle devint tout autre, terrifiante. Elle était grande et mince avec une longue traîne noire qui ondulait derrière elle (j'ai vu la même personne dans un rêve à Florence), avait des cheveux ébouriffés, blonds, et une expression de sorcière fatiguée sur tout son visage. Elle vint derrière moi et mit sa main (une petite main blanche) sur mon épaule. Je frissonnai d'horreur ; elle me fit des reproches et parut affectée vivement de mon aversion. J'étais à moitié habillée ; sur le haut du corps je n'avais qu'un corsage et sa main nue appuyait sur ma chair nue. Elle m'expliqua qu'elle était ma mère et que je n'avais pas à la repousser, mais je continuai à me reculer.

Elle essaya d'abaisser mon corsage, mais je protestai et l'en empêchai ; elle vit ma répugnance et son visage exprima une haine farouche. Cette expression était terrifiante. Je lui dis d'ôter ses mains de dessus moi. Elle me mit alors la main gauche sur la nuque et me dit de regarder. Je regardai avec une horreur fascinée et quand elle ôta sa main, le petit doigt resta adhérent à ma peau et une flamme bleu pâle parut sur le lit situé en face, car la pièce semblait être devenue une chambre à coucher. Une expression de triomphe et de ruse joyeuse apparut à ma grande terreur sur son visage. J'imaginai qu'elle était une sorcière et je tombai dans un abîme d'horreur. Alors je m'éveillai.

« Je crois que ce rêve a été suggéré par le souvenir d'une doctoresse de ma connaissance. Je ne puis expliquer la flamme bleu-clair. L'incident du corsage est suggéré par le fait que le jour d'avant j'en avais essayé plusieurs. La pluie ne s'explique guère, car la nuit était belle, comme le jour avait été beau. Quand je m'éveillai, vers deux heures du matin, je sautai du lit pour uriner et je constatai qu'en effet ma vessie était très pleine. »

En tant que la partie centrale de ce rêve est

liée à un bruit de pluie, il est visiblement du type urinaire et symbolique du besoin vésical. Une lumière claire comme celle qui apparaît à la fin du rêve est souvent due à une lumière réelle perçue au travers des paupières ; et l'épisode d'horreur est dû à un examen médical subi par Florrie avec dégoût. Cette suggestion génitale est un résultat secondaire, qui est très fréquent dans les rêves vésicaux.

Je tenais, comme on voit, à étudier le champ des rêves nocturnes de Florrie ; mais il ne semble pas que ce domaine soit assez riche pour mériter qu'on s'y attarde beaucoup. Chez Florrie, les rêves diurnes ont absorbé la plupart des activités psychiques subconscientes, qui chez beaucoup d'individus prennent leur revanche pendant la nuit. A tort ou à raison, je n'ai pas jugé nécessaire d'employer ici des méthodes compliquées d'interprétation. Rien ne fut modifié lors de la dernière phase, de caractère urolagnique.

Bien que les rêves diurnes urolagniques eussent leur origine dans l'enfance, et bien que, comme nous l'avons vu, les actes de fouetter et d'uriner eussent été associés dans l'esprit de Florrie, puisque les rêves diurnes flagellatoires entraînaient un désir d'uriner, les deux classes de rêves

diurnes avaient tendance à rester séparées et c'est maintenant le groupe urolagnique qui envahit le champ tout entier et acquit ainsi des développements nouveaux et audacieux, où le summum devenait la représentation de l'acte d'uriner accompli sur son corps. Tous ces rêves ont présenté une marque commune qui les distinguait des rêves flagellatoires, non seulement parce que, comme il a été dit, ils étaient plus intimes et plus personnels, mais parce que, au lieu d'être localisés dans une maison, ils l'étaient au dehors et se trouvaient ainsi associés à des paysages et à la Nature. Il faut voir là une tentative instinctive, non seulement pour poétiser ce qui semblait n'être qu'un caractère physiologique, mais aussi pour diffuser leur intensité dans un intérêt général pour tout ce qui dans la Nature est de l'eau. Florrie fut ainsi portée vers cette tendance psycho-sexuelle que j'ai proposé d'appeler *Ondinisme*.

L'association avec les rêves diurnes de flagellation conserva une base sensorielle qui était principalement celle du toucher, sens qui joue le plus souvent un grand rôle dans les émotions érotiques des femmes. N'observer que l'acte d'uriner était regardé par Florrie comme un

plaisir secondaire, « bien que non dénué d'un charme délicieux ». C'est au sens du toucher (« quand on presse de l'eau chaude avec une éponge sur sa chair on éprouve un frisson agréable ») que l'imagination fit appel. Etre entraînée dans un champ ou un bois en été, dépouillée de ses vêtements à l'ombre des arbres, puis recevoir sur soi un jet chaud devint d'autant plus délicieux que l'acte était intimement lié à ses pensées, à ses sensations et à ses sentiments les plus secrets. Le héros, bien que le plus souvent assez nébuleux, fut toujours un homme, jamais une femme.

Voici l'un de ces rêves typiques : « Je me vois d'ordinaire dans un bois ou un vallon, avec des espaces libres de-ci, de-là, et très souvent un ruisseau ou de l'eau courante tout près. Naturellement, c'est l'été. Je suis le plus souvent couchée à plat ventre sur l'herbe moelleuse (plus moelleuse dans mon rêve qu'elle ne le serait en réalité) quand l'Etranger arrive. Je ne puis l'identifier, car mes rêves diurnes ont toujours été vagues pour ce détail, au lieu que dans mes rêves nocturnes les personnes sont toujours nettes et précises. Bien que cela puisse paraître étrange, je sens qu'il est gentil de sa personne. Je dis « je

sens », parce que c'est précisément cela. Je ne le vois pas nettement, mais je sens qu'il désire me plaire. Il s'assied à côté de moi et me parle, mais cela passe par-dessus ma tête, car je sens qu'il me procure une vague sensation sexuelle et je ne puis y résister. Il semble comprendre exactement ce que je ressens et il a de la sympathie pour moi. La coutume et les traditions font qu'une femme redoute de désirer quelque chose d'un homme, mais comme c'est un rêve diurne et strictement privé, j'admets franchement que je désire de cet homme qu'il urine sur moi. Il le devine et exprime un désir violent de le faire ; mais je dois ôter mes vêtements pour que cela tombe sur ma chair nue et afin de ne pas les tacher. Ceci m'est désagréable ; mais il m'aide et l'atouchement de ses mains m'excite. A mesure que chaque vêtement est ôté, je me sens de plus en plus sans défense, mais aussi de plus en plus sexuelle. Enfin je suis nue et j'essaie de me cacher dans l'herbe ; je me sens à mon désavantage et très mal à l'aise. Lui-même reste habillé et ceci semble augmenter sa supériorité masculine, alors que ma nudité accentue mon infériorité féminine. En même temps cela augmente mes sensations sexuelles, qui sont en majeure

partie fondées sur une exagération des différenciations des sexes. (Quelques tableaux, par exemple le *Concert* du Giorgione qui est au Louvre, [et d'autres tableaux de l'école impressionniste] représentent des hommes vêtus et des femmes nues ; mais je ne connais pas un seul exemple du contraire). Il ne paraît pas être pressé de commencer et quand il place sa main entre mes cuisses, j'éprouve des vagues de jouissance. Puis, cachée dans les herbes, j'ai conscience qu'il va commencer.

« Mais c'est un fait que ce moment critique n'est jamais devenu clair et précis dans mes rêves, même dans un rêve que je me raconte à moi-même. Je n'ai jamais osé le dépeindre. Je sens vaguement, sans doute à tort, qu'il peut m'en vouloir de l'observer et mon incapacité à lire les pensées d'autrui m'empêche de rendre le tableau imaginaire précis ; mais je peux fort bien comprendre que les facteurs primitifs du culte phallique peuvent s'être développés ainsi. »

« Je me le représente dans toutes sortes d'attitudes, debout, à genoux, à moitié couché, en tout cas de manière que je puisse éprouver sur ma peau la sensation du jet chaud et calmant. Il me tourne de façon que je le sente partout ;

c'est délicieux, surtout sur les seins, les bras et les cuisses. Parfois je me le représente nu et il me marche alors dessus avec ses pieds nus, ou se tient debout, les jambes écartées, sur mes cuisses. Parfois c'est moi qui suis debout et c'est lui qui est à genoux ; ou bien il est debout aussi et augmente le plaisir en me mettant la main entre les cuisses. Mais la sensation la plus délicieuse est celle que j'éprouve quand je suis couchée à plat ventre, qu'il écarte fortement mes jambes, s'agenouille entre elles et urine droit contre la vulve. Parfois il fait cela face contre face et c'est toujours un triomphe de sensations : je sens que j'en veux et en veux encore. En soi déjà, la sensation est délicieuse ; mais il faut y ajouter qu'il donne quelque chose de lui-même et ceci est précieux. Très souvent ces rêves diurnes sont tellement forts que je puis reconnaître distinctement l'odeur de l'urine, bien que je sache que ce n'est là qu'une illusion de mes sens. Dans mes rêves diurnes, j'éprouve aussi du plaisir à le voir fait par d'autres, bien que la vue ne soit qu'un faible remplacement de la sensation produite par le liquide chaud sur la chair nue. Je crois que je ne verrais aucun inconvénient à recevoir ce jet sur ma figure et même dans ma bouche.

« Les rêves diurnes de ce type sont d'un caractère si horriblement personnel et privé qu'il semble que c'est une sorte de trahison vis-à-vis de soi-même de les décrire en plein jour. Je me sens honteuse, comme si je n'avais jamais dû m'y résoudre. On le fait si secrètement que quand on le rédige avec des mots, on se sent étonné et stupéfait. Ce qui d'ailleurs ne les rend pas moins réels ; pourtant cela me coûte de les décrire. »

Telle est la vérité principale, sinon unique, des rêves diurnes urolagniques de Florrie. Elle ne les a jamais réalisés dans la vie réelle ; c'était une chose trop secrète et trop privée pour elle. Mais elle en avait envie et se couchait à plat ventre sur le lit ou le canapé, comme aux temps de son obsession flagellatoire ; parfois même elle releva ses jupes et imagina que l'acte tant désiré était exécuté vraiment ; elle en vint même à s'asperger d'eau chaude pour simuler l'effusion. Il faut pourtant noter que ces manifestations psycho-sexuelles furent moins graves que celles qui étaient associées à la flagellation et avaient un pouvoir d'obsession moindre.

Elle fit aussi des expériences diverses pour rendre l'acte d'uriner plus agréable et plus

intéressant. Le procédé qu'elle finit par trouver le plus agréable consista à prendre une position à moitié couchée avec les jambes écartées. Après diverses expériences sur le parquet, dans le lit, etc., elle trouva enfin tout succès et satisfaction en mettant une chaise cannée dans une grande et longue baignoire, en se penchant en arrière contre le dossier et en mettant les jambes sur les parois de la baignoire, tout en tenant la vulve ouverte avec ses deux mains. « Il sort alors un jet en manière de fontaine qui descend en demi-cercle jusqu'à l'autre bout de la baignoire en montant légèrement au-dessus du niveau d'émission » ; elle s'amusa à varier la direction, la force, la hauteur du jet à chaque expérience : « Cela vous donne une sensation aimable, dit-elle, je ne sais pourquoi ».

On remarquera que Florrie à introduit instinctivement dans ses expériences l'analogie de la fontaine. Il faut insister sur le fait que ses fantaisies urolagniques, différentes en ceci de ses imaginations flagellatoires, tendaient à se passer en plein air et à se relier à l'image de l'eau en général. C'est là un caractère de ce que je nomme *Ondinisme*.

Pendant son enfance, les associations urinaires

de Florrie étaient nettement liées à un bain et aussi à la couleur jaune en général. Elle fit d'ailleurs spontanément la remarque que l'association de l'acte d'uriner et de la couleur jaune remontait en elle à son enfance. Dès ses jeunes années, l'acte d'uriner s'était lié à de beaux paysages ; ce n'est pourtant que lors de sa dernière phase urolagnique que ces associations se situèrent au premier plan dans son esprit. Elle décrit le charme des fontaines qui envoient leur jet dans un bassin d'eau calme et suggère que les enfants essaient inconsciemment d'imiter cet effet dans leur bain et davantage encore en plein air, surtout dans les bois, en quelque lieu caché, où coule une petite source.

« L'idée de l'eau se mêlant à l'eau est vraiment fascinante ; mais il faut que ce soit une eau calme, un lac plutôt que la mer. Il est intéressant aussi de le faire depuis une légère élévation. De le voir faire à une personne ainsi surélevée suggère aussi un charme nouveau. De là peut-être ces tableaux que j'ai vus à Paris, de filles tenues en l'air au moment d'uriner. Sans doute, il est difficile de dire si cette propension est commune ou non ; car ce sont les individus les plus impressionnables qui sont le plus secrets.

Et je dois dire qu'en règle générale, ils ne sont pas très encouragés à être francs. La nature érotique de cette attraction est peut-être prouvée par le fait que cet acte ne m'intéresserait guère s'il était exécuté par quelqu'un de mon propre sexe. »

Quant aux bois, voici ce qu'elle écrit : « Il y a quelque chose de fascinant dans le bruit du jet arrivant sur des feuilles mortes, le gargouillement, l'humidité qui humecte ces objets secs, comme si la nature devait être reconnaissante d'être ainsi arrosée. Dans un bois on se sent plus près du cœur de la Nature. L'élément artificiel qui accompagne l'acte dans une chambre close a disparu ; cet acte prend un caractère nouveau et apparaît dans une lumière neuve. Ceci s'applique d'ailleurs à tous les actes naturels et explique la création des faunes et des nymphes. Tous les actes sexuels semblent meilleurs au dehors, dans les bois. Etant jeune fille, la crainte de l'accouchement était associée surtout à une chambre de malade, dont j'avais une terreur imaginée, puisque je n'ai jamais été sérieusement malade. Ce que j'aurais voulu, c'est de faire mes enfants comme les femmes sauvages, qui semblent en souffrir moins, dans les bois ou

dans les cavernes. Etant enfant, je fus fortement impressionnée par ce passage de Jérémie Taylor qui semble avoir eu la même idée à propos de la mort ; elle n'est « que la chose sans importance qui arriva hier au pauvre berger ». Je me représentai le pauvre berger là-bas tout seul, au loin, près du ruisseau babillard et des arbres ondulants, identifié à la Nature ».

On voit ici Florrie se livrer sans mesure aux digressions. Ce qui prouve que la tension émotionnelle de son imagination décroît peu à peu. Ce mouvement de relaxation a certainement existé à travers tous les changements de ses intérêts sexuels, pendant toute la période que nous avons étudiée. Mais au point où nous en sommes arrivés, la relaxation est complète. Ses visites cessèrent. Ses lettres devinrent de plus en plus courtes. Elle me remercia du secours que je lui avais apporté, mais ne semblait plus en avoir besoin.

« En ce qui concerne Florrie, m'écrivit-elle enfin dans une courte note, il n'y a plus rien à en dire ». Puis je reçus, en réponse à une demande de renseignements, l'avertissement suivant : « J'avais l'intention de vous écrire depuis quelque temps pour vous dire, comme

vous l'avez sans doute deviné, que *Florrie est morte.* »

* * *

Ainsi donc, nous voici à la fin de l'histoire de Florrie. Je n'en entendis plus parler pendant plusieurs années. D'ailleurs on verra plus loin ce qui advint d'elle. Il serait exagéré de prétendre que pendant ces années, son odyssée sexuelle s'est entièrement terminée. Visiblement une femme dans la pleine vigueur vitale qui n'a pas réussi à obtenir la jouissance sexuelle normale, tout en réussissant à force d'ingéniosité à en fabriquer une approximation suffisante, peut s'attendre à d'autres troubles émotionnels. Mais quels que puissent être ces troubles, on peut être assuré qu'ils ne pourront pas reprendre le caractère coercitif et alarmant d'autrefois. Car maintenant Florrie se connaît et elle comprend le mécanisme de l'impulsion sexuelle. Elle marche en pleine lumière au lieu de se heurter à des spectres redoutables, errant dans l'obscurité. Pendant des années, un personnage terrible, mystérieusement voilé, l'avait saisie par derrière dans sa poigne de fer, dont elle ne

pouvait se délivrer, la menaçant de folie et des pires éventualités. Maintenant elle lui fait face ; elle l'examine d'un œil critique et elle lui répond avec son ironie native, de sorte que la griffe de fer se détend, que le monstre s'évanouit comme un brouillard, lequel paraît charmant, mais n'est plus dangereux.

Nous connaissons tous de tels résultats cliniques. Peut-être semblera-t-il à certains lecteurs que toute l'histoire de Florrie aurait pu être résumée en quelques lignes. Certes. Mais, comme Freud plus que quiconque nous l'a démontré, l'étude minutieuse et prolongée d'un cas individuel est d'un profit certain pour la science. Si, dans le cas présent, les lignes générales sont familières aux psychiatres, par contre les détails ont un sens et une portée qui dépassent de beaucoup ce cas individuel. Aristote a dit que toute œuvre d'art humaine doit apporter quelque chose de nouveau. C'est précisément ainsi que l'histoire de Florrie est instructive. Je l'ai décrite en détail, tout en supprimant bien des incidents qui étaient en dehors du problème, afin de dévoiler cette nouveauté et de chercher ce qu'elle nous enseigne.

Eh bien, son grand enseignement vient de ce

que Florrie n'est pas du tout un être anormal. Certes, on découvre de la folie dans une branche collatérale de la famille, mais le système nerveux général et la mentalité générale qu'elle a hérités de ses parents sont parfaitement sains et normaux ; le peu d'anormalité qu'elle a est absolument invisible pour son entourage. Son mari, sa famille, ses amis la regardent non seulement comme normale, mais comme stable et pondérée.

Comment, demanderai-je par conséquent, se fait-il que ces germes minuscules aient produit une telle floraison ? Pourquoi l'impulsion sexuelle a-t-elle passé chez Florrie par des stades qui semblent tellement anormaux ? Et comment ferons-nous pour expliquer les formes particulières de perversion par lesquelles s'est manifesté ce développement à première vue anormal ?

Il me semble que l'histoire de Florrie rend manifestes au moins trois groupes de facteurs qui ont tous participé à la déviation du mécanisme sexuel dans son cas personnel, mais qui se rencontrent aussi dans l'immense majorité des êtres humains.

Le premier groupe de facteurs est d'un ordre négatif. C'est l'absence des stimulus ordinaires de la sexualité. On sait communé-

ment que chez les femmes bien plus que les hommes, l'impulsion sexuelle doit être éveillée d'une manière définie, afin de suivre les sentiers normaux ; et que si ce stimulus défini et précis manque, ces femmes n'ont pas conscience des besoins sexuels normaux, bien que l'impulsion générale les travaille intérieurement, dans leur subconscient. Or Florrie avait été mise à l'abri d'une manière particulièrement stricte des stimulus sexuels, tant extérieurs qu'intérieurs. Elle avait été élevée avec le plus grand soin par des parents riches, qui l'avaient protégée contre toutes les influences étrangères douteuses. Sa pudeur, sa timidité extrêmes, sa réserve, sa dignité pour ainsi dire pétrifiée, l'avaient empêchée de prendre contact avec les réalités sexuelles et avaient aussi empêché les autres de lui parler ou de lui montrer quoi que ce soit de ces réalités.

Ces influences restrictives furent fortifiées par son éducation sociale, artiste, littéraire, puis par l'idéal supérieur qu'elle élaborait sur ces bases. Elles furent aussi renforcées par le rythme très lent de son développement mental, car si sa puissance intellectuelle était au-dessus de la moyenne, elle ne fut jamais précoce menta-

lement et ses activités nerveuses et cérébrales furent toujours du type à retardement.

Puis intervint encore l'influence décisive, à savoir le facteur négatif de son mariage. Sans doute, le cours de la déviation avait commencé avant ce mariage, mais si vaguement, même pour sa propre conscience, que si à vingt-huit ans elle avait été unie à un mâle vigoureux et sympathique, à peu près de son âge et capable de susciter ses émotions sexuelles, elle n'aurait jamais éprouvé de déviations de la normale, sauf avec de très faibles variations.

Admettre l'influence directe de ces conditions négatives sur le développement de Florrie, c'est affirmer implicitement que les impulsions auto-érotiques qui se sont élaborées en elle se sont appuyées sur une base organique fondamentale. Tel est bien le cas, selon moi. Nous savons de nos jours que situer l'impulsion sexuelle dans un milieu vide réagit sur la direction de sa croissance, mais n'empêche pas cette croissance même, dans une direction ou dans une autre. Nous savons en outre que pendant l'enfance, quand le vide du milieu est établi naturellement, avec absence pendant les premières années de la vie de tout mécanisme de réaction aux

stimulus sexuels externes, les impulsions auto-érotiques ou spontanément pseudo-sexuelles tendent à se produire, et que les activités qui plus tard deviendront avec nécessité spécifiquement sexuelles se manifestent sous forme de jeux, qui sont ignobles, imparfaits et souvent symboliques.

Les deux formes autoérotiques sous lesquelles l'impulsion sexuelle infantile de Florrie se manifesta furent, nous l'avons vu, la forme urolagnique et la forme flagellatoire. La première appartient au groupe des intérêts scatologiques enfantins, qu'on a reconnus comme extrêmement commun. Ils ont une base organique particulière, distincte du sexe, et pourtant on a des raisons précises d'admettre qu'elles sont fréquemment associées à des intérêts sexuels, ou bien les remplacent. Mais si on admet généralement l'existence pendant l'enfance de l'intérêt scatologique, il n'en va pas de même de l'intérêt flagellatoire.

Sans aucun doute, il manque souvent (d'ailleurs l'intérêt scatologique manque souvent, lui aussi) mais il est si souvent présent, et indépendamment même du fait que l'enfant a été ou non fouetté en réalité, personnellement, qu'il me semble que nous devons le regarder comme

une manifestation normale, sinon constante, de l'impulsion autoérotique pendant l'enfance. Je le rencontre plus souvent chez les filles que chez les garçons ; plus souvent chez les hommes invertis que chez les hommes normaux. Mes observations me l'ont fait découvrir si souvent que je puis le classer, comme on le fait, avec la tendance homosexuelle des enfants, bien que je ne veuille sous aucun prétexte diminuer l'importance de cette tendance homosexuelle, ni oublier le fait qu'elle se fonde sur une base constitutionnelle qui aura toujours tendance à réapparaître.

Rien n'est constant ni invariable dans la sphère sexuelle. Mais on finira par reconnaître à l'aide d'observations soigneuses, que l'intérêt flagellatoire pendant l'enfance est au moins aussi fréquent que l'intérêt homosexuel. Qu'on me permette ici une digression explicative.

Je regarde comme typiques les expériences enfantines suivantes d'une femme parfaitement normale, d'excellente hérédité, mariée, mère de famille, qui pendant ses années de puberté et d'adolescence, de treize à seize ans, éprouvait des rêves diurnes de flagellation, étant au lit. Ces images l'excitaient tellement qu'elle ne pouvait

s'endormir ; elle reconnaît aujourd'hui qu'elles étaient d'ordre sexuel. Jamais, étant enfant, on ne l'avait frappée avec un fouet ou une verge ; elle est absolument incapable de découvrir d'où lui sont venues ces images, ou d'expliquer pourquoi elles lui faisaient cet effet. Parfois l'impulsion flagellatoire peut n'émerger que dans les rêves nocturnes. C'est ainsi qu'une femme mariée âgée de trente ans, normale et bien portante, avec sensations sexuelles bien développées, n'avait jamais été fouettée et n'éprouvait pas le désir de l'être ; récemment, un ami mâle, qui s'intéressait à ce sujet, réussit à la persuader de lui laisser essayer les effets sur elle de la flagellation ; elle resta absolument froide et indifférente. Mais peu de temps après, elle rêva qu'elle était fouettée, éprouva une forte excitation et l'orgasme. Il y avait évidemment en elle une possibilité d'association entre l'impulsion sexuelle et l'idée de flagellation, mais qui n'existait que dans le subconscient. On constate donc, comme j'ai souvent essayé de le faire comprendre, qu'il existe dans chaque individu une tendance latente aux anomalies, tendance proprement organique ; il n'est donc nullement nécessaire de se lancer dans les fantaisies psycho-

génétiques et psychanalytiques pour en expliquer l'existence.

Mais revenons-en à Florrie. Nous n'avons pas besoin de recommencer la discussion des faits homosexuels auxquels nous avons consacré un volume précédent de ces *Etudes*. Il suffit de comprendre que le fouet est un substitut du pénis. L'un des procédés les plus fréquents pour se représenter l'idée de coït pendant l'enfance (et c'est là une notion qui est correcte au point de vue biologique) est une manifestation de force, une agression ; bref quelque chose qui est de la cruauté. Le fouet est l'image la plus nette que puisse concevoir un enfant pour se représenter la force brutale. D'autre part le pénis est le seul organe humain qui ressemble à quelque degré à un fouet ou à la verge dont on se servait jadis dans les écoles. Cette idée peut subsister chez les jeunes garçons, mais non pas chez les filles, à cause des sensations ressenties dans le pénis pendant la fouettée, de sorte qu'il se forme alors cette conception, comme l'a dit Sadger, de « l'équivalence du pénis et du fouet » (1).

(1) Sadger, dans *Jahrbuch für Psychoanalytische Forschungen*, t. V, p. 188 ; ailleurs, *ibid.*, p. 498, Sadger cite le cas d'un malade qui pendant son enfance pensait que pen-

Toutes ces formes infantiles de l'impulsion sexuelle, formes homosexuelles, scatologique, flagellatoire et autres, sont nommées pompeusement par nous autres adultes *perversions*. J'ai toujours préféré les appeler *symbolismes*, plus ou moins auto-érotiques quant à leur origine. Mais quel que soit le nom que nous leur donnions, nous devons reconnaître qu'elles sont naturelles. Ce sont des manifestations d'un instinct de jeu normal et nécessaire ; elles comportent tous ces effets bienfaisants que Groos a montrés associés à l'instinct de jeu qui domine la Nature entière. En se plaçant au point de vue de l'impulsion sexuelle pleinement développée, ils manifestent cette impulsion sous une forme dévoyée ou contournée tout comme (c'est une comparaison que j'ai faite déjà ailleurs) les feuilles de fougère commencent par être enroulées et tordues sur elles-mêmes. C'est le même phénomène que nous constatons dans la Nature vivante : l'être jeune se développe, littéralement, et se contourne sous la pression interne et externe pour n'être étendu et plat que lors de l'approche des activités fonctionnelles. Mais cette période

dant le coït son père fouettait sa mère sur les fesses avec son pénis.

serait impossible sans sa préparation fantastique (1).

Il faut donc nous garder de nommer anormales ces activités ; la vraie anormalité serait l'apparition de l'impulsion adulte et pleinement développée pendant la période de l'enfance. Dans le cas de Florrie, pourtant, il y eut vraiment une déviation, due à un arrêt de développement de l'impulsion sexuelle pendant le stade infantile, ou plutôt antérieur à la puberté. Normalement, lors de la puberté et de la première adolescence, le processus d'extension se fait plus ou moins harmonieusement et les impulsions antérieures sont transformées en l'impulsion d'attraction sexuelle, ou du moins lui sont subordonnées.

Chez Florrie, placée comme elle l'était dans un milieu sans stimulus sexuels, la transformation prit la place d'une sublimation prématurée ou plutôt d'une pseudo-sublimation sous forme d'activités artistiques et littéraires, transformation qui sembla être complète.

(1) Je ne prétends pas que les fonctions de jeu du sexe n'ont de valeur que pendant l'enfance ; elles sont spécifiquement humaines et sont liées aux caractères enfantins qui persistent dans l'adulte ; cf. mon livre, *Little Essays on Love and Virtue*, chap. VI, *The play-function of sex*.

Mais, comme on le sait, la sublimation ne peut pas être complète, même si c'est la forme développée de l'énergie sexuelle qui est sublimée. Le développement artistique de l'impulsion sexuelle pendant l'adolescence est normal quand il représente une manifestation idéalisée de l'impulsion sexuelle même. Or, tel ne fut pas le cas chez Florrie. Ce n'était pas une vraie sublimation. L'impulsion encore non développée resta au stade d'arrêt et se développa seulement dans le subconscient, sans action de stimulus extérieurs. Ce qui n'empêcha pas Florrie d'acquérir un degré supérieur à la moyenne de puissance mentale et de force physique. L'organisme arrivait à sa pleine adaptation à l'activité sexuelle, mais cette activité réprimée arriva à la surface vers vingt-huit ans dans les conditions imposées par l'expérience antérieure (1).

Cette manifestation active de l'impulsion sexuelle, qui n'est pas comprise d'abord comme sexuelle, a pris la forme d'un intérêt pour la flagellation des fesses par un homme à l'aide

(1) Dans un autre volume de ces *Études*, j'ai montré que c'est vers vingt-huit à trente ans que l'impulsion sexuelle tend à devenir plus forte chez les femmes et que le désir sexuel est éprouvé le plus consciemment.

d'un fouet ; et ce fouet est devenu un fétiche sexuel ; de sorte que l'absorption mentale sur ce sujet a déterminé l'auto-flagellation. Ceci nous amène à étudier le troisième facteur intéressant de la déviation sexuelle de Florrie. J'ai fait remarquer que l'intérêt émotionnel pour la flagellation est si commun vers l'âge de la puberté, surtout chez les filles, qu'on doit le situer au rang des variations normales (1). Mais ce qui n'est pas normal, c'est que cet intérêt, après avoir disparu naturellement aux débuts de l'adolescence, se soit réaffirmé spontanément, et avec une intensité sans cesse croissante, après un intervalle de quinze ans. Comment se fait-il que chez Florrie l'impulsion sexuelle adulte ait pris cette forme particulière ?

On supposait autrefois que les fétichismes et les symbolismes érotiques en général, et aussi

(1) Cet argument a d'abord été élaboré par Freud environ deux ans avant la publication du cas de Florrie (*Internationale Zeitschrift für Ärztliche Psychoanalyse*, 1916, reproduit dans ses *Collected Papers* t. II, p. 1924) dans un article remarquable, *Un enfant est frappé*, qu'on cite souvent. Mais je ne l'avais pas lu quand le mien fut publié et d'ailleurs Freud traite de la flagellation imaginaire au lieu que je présentais au lecteur un cas où la flagellation pendant l'enfance avait été réelle et avait été le point de départ des flagellations imaginaires.

l'homosexualité, s'expliquent aisément quand on découvre une association occasionnelle pendant l'enfance. C'est là une explication valable, mais assurément insuffisante. Des associations occasionnelles arrivent à chacun et le plus souvent sans produire aucun effet. Beaucoup d'enfants ont été frappés très violemment ; peu sont devenus, une fois adultes, des auto-flagellants. On va plus profondément quand on réussit à voir combien d'importance s'attache à la formation ancienne d'un réservoir d'émotion lié à ce qui est, ou est capable d'être, un motif sexuel. Pendant son enfance Florrie était sensible et timide (elle avoue elle-même le caractère sexuel de sa timidité) et les fessées furent utilisées pour la constitution d'un réservoir émotionnel de ce genre qui se trouva parfaitement adapté à des usages sexuels quand elle fut devenue adulte. Mais de telles considérations sont encore trop abstraites et trop générales.

Quand un symbolisme érotique aussi défini que celui de Florrie se constitue, nous devons supposer l'existence de particularités individuelles enracinées dans l'organisme et aptes à devenir le siège de ce symbolisme. Tel a bien été le cas pour Florrie. On a vu qu'elle avait un dévelop-

pement prononcé de la région glutéale et des cuisses. Florrie s'en aperçut dès son adolescence ; plus tard, alors que son corps n'était que modérément épais, ce développement est bien visible sur ses photographies et au moment où je pus l'observer, bien qu'elle eût une tendance générale à engraisser, cette graisse s'était déposée surtout aux fesses et aux cuisses, mais fort peu à la poitrine (1).

En association avec cette prépondérance anatomique de la région glutéale nous trouvons une déviation physiologique correspondante. Nous avons des indications nombreuses d'une insensibilité sexuelle de Florrie dans la région vénérienne ; mais cette condition diminua plus tard. Il lui fut impossible d'obtenir l'orgasme par la masturbation ordinaire ; mais, comme nous l'avons vu, une excitation sexuelle aiguë avec orgasme fut obtenue immédiatement en stimulant l'anūs (2). Il semble donc probable que chez

(1) Sadger cite aussi le cas d'un garçon se livrant à l'auto-flagellation qui avait de petites parties génitales mais de très grosses fesses ; *Jahrbuch*, etc., t. V, 1913, p. 500.

(2) La masturbation anale est bien connue et a été étudiée par Hammond, Schrenck-Notzing et d'autres ; voir aussi Bloch, *Beitraege zur Psychopathia Sexualis*, t. I, pp. 224-227. Mais je ne vois pas qu'on ait reconnu une connexion entre

quelques individus, dont Florrie est un exemple, existe une tendance des centres de l'excitation sexuelle à être repoussés en arrière, ces individus ayant des fesses plus développées que la moyenne et un anus à sensibilité sexuelle plus forte que celle des vrais organes sexuels. Cet état de choses ne doit être regardé que comme une prédisposition ; elle n'est pas nécessairement finale, ni en dehors des possibilités d'un entraînement. Mais il est évident qu'elle constitue une base favorable et naturelle à diverses déviations sexuelles.

Je ferai remarquer à ce propos que dans l'analyse mentale se manifeste souvent une tendance, à laquelle il faut prendre garde, de dédaigner la base constitutionnelle des déviations psychiques. Cette tendance a parfois été reprochée à Freud, ce qui n'est pas bien équitable, car, en principe tout au moins, Freud admet pleinement ces bases constitutionnelles et a nettement déclaré (1) que dans la production de l'effet observé, les facteurs constitutionnels et accidentels travaillent régulièrement en-

la masturbation anale et un développement prononcé des fesses.

(1) *Zentralblatt für Psychoanalyse*, t. II, p. 167.

semble et que la nécessité de tenir compte des seconds doit être fortement exigée, parce que trop souvent on n'en tient pas compte.

Il faut expliquer l'urolagnie de Florrie. Il est universellement reconnu qu'un intérêt urinaire est si naturel pendant l'enfance qu'on doit le situer dans la sphère normale. On a reconnu aussi que cet intérêt peut prendre à quelque degré la place qui revient plus tard à l'intérêt purement érotique auquel il se subordonne normalement lors de la puberté, si même il n'est pas à ce moment complètement annihilé. Mais pourquoi trouvons-nous chez Florrie ces deux intérêts côte à côte et même interchangeable et liés à une impulsion plus forte encore qui à première vue en paraît indépendante.

La réponse semble être qu'ici aussi nous devons admettre l'existence d'une connexion sous-jacente naturelle. Sadger, qui a jeté beaucoup de lumière sur ce champ obscur et encore peu exploré de la psychologie, fait remarquer que l'urolagnie ou « éroticisme urétral », comme il préfère la nommer, ou *Ondinisme* que je préfère à mon tour, est associée à la *Gessäserotik*, l'érotisme des fesses, comme nous le trouvons chez Florrie. « Dans un grand nombre de cas de flagellation passive,

dit-il, il y a en plus de l'érotisme des fesses, qui arrive en premier lieu, un érotisme urétral puissant ». Il ajoute, avec raison, qu'il existe un grand nombre d'érotiques urétraux qui n'éprouvent aucune tendance à la flagellation ; mais il semble regarder l'érotisme urétral aigu comme la base de la fréquente association du masochisme et de l'urolagnie. C'est dans le tissu des érotismes associés de la peau, de la membrane muqueuse et des muscles que se forment naturellement, selon Sadger, ces combinaisons définies. Il n'attribue que peu d'importance aux connexions nerveuses entre la sphère génito-urinaire et la sphère glutéale, bien qu'il me semble que ce facteur ne doive pas être autant éliminé.

Quoi qu'il en soit, et même si sur ce point spécial le mécanisme peut n'être pas tout-à-fait clair, nous devons reconnaître que nous sommes en présence d'une manifestation naturelle. Je tiens seulement à montrer que dans le cas de Florrie, comme dans beaucoup de cas semblables, nous avons affaire à une association contemporaine de deux expériences, flagellatoire et urinaire, comme on le voit dans la description de son enfance. De plus, il y a le fait significatif que, en dessous des expériences glutéales et

vésicales, existent les mêmes émotions de terreur et d'anxiété, de timidité et de pudeur blessée qui, nous le savons aussi, sont aptes à la transformation, sous des conditions spéciales, en émotions sexuelles. On voit une étape importante de cette transformation du côté vésical, mais non reconnue comme sexuelle, quand, bien des années après son expériences glutéale, Florrie découvrit une méthode spéciale pour uriner debout et en plein air. Elle a fort bien décrit comment, sous l'impulsion vésicale irrésistible, ses émotions aiguës d'anxiété, de crainte et de timidité furent subitement transformées en plaisir et en triomphe d'avoir découvert une méthode nouvelle de soulagement de la vessie.

Sans doute, étant enfant, elle avait éprouvé un intérêt et un plaisir infantiles à cette fonction ; mais c'est seulement à ce moment, vers l'âge de vingt ans, que sa transformation adulte en urolagnie atteignit sa première étape. Il y a visiblement deux éléments distincts dans l'état émotionnel décrit, tous deux capables de se transformer en émotions sexuelles, l'anxiété et la timidité. Quand, bien plus tard, Florrie en arriva à comprendre la signification de ses propres expériences, c'est à la timidité qu'elle attribue

le plus d'importance. « J'en suis arrivée graduellement à soupçonner, écrit-elle, d'après ma propre expérience, qu'il doit exister un élément sexuel toutes les fois que cette sensation de honte et de timidité, de réticence, de désir de cacher est ressentie, même dans la religion. Chacun éprouve un sentiment de honte, essaie de cacher, n'en parle pas, quand il s'agit des fonctions d'excrétion, exactement comme à propos des choses sexuelles. Si ce n'est pas sexuel, qu'est-ce que c'est ? Les individus moyens disent : « Eh, c'est tout autre chose ; c'est uniquement du dégoût ». Pourtant ces mêmes individus n'éprouvent pas de scrupules à montrer des choses plus dégoûtantes encore, des ulcères, des tumeurs ; et en ce qui concerne l'acte d'uriner, même les personnes les plus délicates n'en éprouvent aucun sentiment de dégoût. La honte ne peut donc provenir que d'un sentiment sexuel caché ».

En étudiant de cette manière le cours de la déviation de Florrie, nous constatons que tout du long elle était inévitable et nécessaire. C'était la conséquence d'une prédisposition héréditaire de sa constitution physique et psychique et des conditions spéciales auxquelles son enfance

a été soumise et sous lesquelles elle se développa devenue adulte. Ce cours a été anormal, certes. Mais dans son progrès et sa régression, il a été parfaitement naturel. Ce fut un cours affecté par des arrêts infantiles de développement ; et, comme il arrive quand ces arrêts subsistent dans la vie adulte, ils sont renforcés par toutes les autres aptitudes plus évoluées ; les traits infantiles deviennent alors exagérés et tendent à assumer ce caractère érotique adulte qui n'existe pas encore pendant l'enfance. Le cours du développement sexuel de Florrie fut affecté par des arrêts de ce genre ; elle en devint esclave. Mais lentement, en dessous, quoique imparfaitement, le développement normal se faisait. Pendant les années de mon observation, j'ai suivi pas à pas ces étapes, d'abord très anormales, puis de moins en moins anormales, suivant une spirale ascendante jusqu'au moment où les arrêts de développement ayant été éliminés, les conditions que nous nommons normales prirent le dessus.

Il me faut dire ici au moins quelques mots des conditions thérapeutiques qui permirent de terminer ainsi le cas de Florrie. J'hésite d'ailleurs à employer ici ce terme de « thérapéu-

tique ». Certes la méthode adoptée a joué un rôle important dans le résultat obtenu. Mais utiliser ici une expression aussi grave que celle de *traitement* pourrait suggérer des idées fausses ; je doute même qu'on puisse l'employer quand il s'agit de phénomènes uniquement psychiques.

Toute ma méthode a consisté à placer Florrie dans un milieu, dans une atmosphère spéciale ; cette atmosphère était tout simplement celle d'une compréhension sympathique. Elle put ainsi reprendre confiance en elle-même, appliquer son intelligence native à ses problèmes personnels et enfin, pour la première fois de sa vie, exprimer ses expériences en paroles à une autre personne. Ainsi se constitua un processus d'analyse mentale. Mais c'est Florrie elle-même qui fit cette analyse ; et c'est en cela qu'était sa vertu. Je n'essayai pas de lui montrer des relations qui étaient à peu près évidentes, mais qu'elle n'avait pas trouvées elle-même ; j'étais certain qu'elle les verrait et parfois c'est elle qui les avues la première. Je l'entourai d'une atmosphère favorable, mais sans jamais poser sur elle ma main pour la guider, tout au plus la touchant légèrement du doigt. De sorte que la marche de Florrie vers la normale, quoique zigzagante,

fut aussi inévitable et aussi naturelle que l'avait été sa marche vers l'anormalité.

Cette méthode aurait suscité le mépris, et même l'indignation, d'un médecin d'autrefois. Son impulsion eût été de réagir violemment contre ces « imaginations malsaines » et ces « habitudes vicieuses », comme il eût dit, et de pousser par la force Florrie, avec de sévères reproches, dans le chemin de la rectitude. La spirale verticale de sa marche réelle observée aurait paru à un de ces mauvais observateurs une série déconcertante d'éruptions anormales ; et le résultat final d'un tel « traitement », si même il avait été applicable (car une femme aussi sensible et aussi réservée que Florrie ne s'y serait probablement pas soumise) aurait été un échec, sinon même un désastre.

On doit aller plus loin et douter même de méthodes plus souples quand elles sont fondées sur la routine et sur la conviction subconsciente que chaque cas doit être conforme au modèle catalogué. Cette méthode est dangereuse et ne peut pas assurer le succès, même après une excellente analyse psychique. Tout être humain, de même que toute œuvre d'art, présente une légère nouveauté. Il existe toujours une tendance

au modèle, mais ce modèle n'est jamais absolument identique, et il serait puéril de vouloir qu'il en soit autrement. Chaque nouvel individu est une nouvelle révélation de la Nature ; il faut donc l'observer tranquillement et patiemment jusqu'à ce que son secret se manifeste. Nous ne pouvons gouverner la Nature, Bacon l'a dit depuis longtemps, qu'en lui obéissant. Et nous ne pouvons pas guider l'être humain en lutte dans sa course si nous ignorons ce qu'est cette course et si nous n'avons pas assez de foi et d'intelligence pour en comprendre même les déviations. Les questions qu'on pose sont parfois à elles seules un outrage ; plus blessantes encore sont les exigences instantes destinées à obliger le malade à admettre des impulsions conformes à une théorie ou à une autre. Le plus souvent il faut simplement laisser tomber une suggestion que le malade ramassera de lui-même et dont il fera usage ou non. Si on a vraiment deviné de quoi il s'agit, le résultat sera bon, même s'il n'est pas immédiat.

Dans la description de l'histoire de Florrie, j'ai laissé de côté un élément auquel Freud attribue une grande importance et qui est l'*Uebertragung*, ou « transfert » de l'émotion de

la personne à l'investigateur. Je l'ai laissé de côté parce que cet élément n'est jamais intervenu directement dans le cours de l'histoire. Mais on ne peut l'éliminer, car il contribua beaucoup à déterminer cette atmosphère de sympathie qui est favorable à la guérison. Dans le cas de Florrie, ce facteur n'a été ni gênant, ni démonstratif, ni insistant, de sorte qu'il n'y avait guère à s'en occuper. Il disparut graduellement, sans explications ni besoin d'explications, au fur et à mesure de la marche de Florrie vers la normale. Il fut d'ailleurs aisément discernable dès la première entrevue.

Florrie vint à moi avec une trépidation nerveuse considérable. Elle faillit s'en retourner, vers la fin du long voyage qu'elle avait fait pour me voir. Mais quand l'entrevue eut pris fin, Florrie repartit chez elle pleine de confiance et d'admiration (bien que rien n'eût été fait pour exciter ces sentiments), ce qui affecta vaguement, mais profondément, le cours subséquent de son développement. Cette influence peut être regardée comme double.

En premier lieu, il était essentiel de permettre à quelqu'un d'aussi réservé et timide que Florrie d'amener à la surface de sa conscience et d'exa-

miner ouvertement tout le processus d'analyse mentale. Sans doute, dans sa première lettre, elle s'était déjà révélée autant qu'elle pouvait le faire à ce moment. Mais ceci n'aurait pas suffi ; si la rencontre personnelle était devenue un facteur d'inhibition, tout progrès ultérieur par correspondance serait devenu impossible. Une influence rendant plus expansif son tempérament réservé était une condition essentielle du succès de l'analyse.

En deuxième lieu, l'émergence d'un intérêt personnel de cette sorte dans le cours de l'analyse permet de relâcher les émotions normales réprimées et arrêtées et de les faire ainsi émerger dans la conscience. De cette manière, on arrive à exercer une influence directrice favorable parce qu'elle tend à affaiblir, sinon à complètement remplacer, les fantasmes de l'obsession ou du fétiche par un objet plus normal d'attraction.

Ces deux facteurs semblent avoir agi favorablement sur Florrie, bien que peut-être leur action n'ait pas été perçue consciemment ou avec précision. Il est vrai que Freud regarde ce « transfert » comme un processus plus complexe, fondé sur la tendance qui se rencontre même

chez des personnes normales, mais qui est surtout prononcée chez les nerveux, que Bleuler nomme *ambivalence*, de sorte qu'il y a non seulement un transfert positif mais aussi un transfert négatif. Dans la première direction, il s'établit une confiance et une sympathie favorables à la guérison du malade ; dans la seconde, une attitude d'hostilité et de résistance qui est défavorable, sinon fatale, à tout traitement (1). Sans vouloir discuter ici à fond cette doctrine, je dois dire que ce transfert « négatif » semble n'être le plus souvent qu'un produit artificiel de l'analyse, non pas toujours, car de nombreux sujets sont inévitablement hostiles. Mais on peut se demander si un investigateur psychologique qui rencontre des « transferts négatifs » ne ferait pas mieux de se retirer quelque temps du monde et de pratiquer sur lui-même un peu de psychanalyse. Tout investigateur, instinctivement et inconsciemment, quelque bonnes que puissent être ses intentions, oublie souvent qu'il doit éduquer et développer ; il prend une attitude de combat ; sans le vouloir, il se place en face du malade comme en face d'un ennemi et suscite ainsi

(1) S. Freud, *Zur Dynamik der Uebertragung*, Zentralblatt für Psycho-Analyse, t. II, p. 187.

inévitablement une impulsion correspondante d'hostilité et de résistance. Il est facile, trop facile, de se laisser ainsi aller. Mais dans le domaine psychique vouloir employer la force, même subtilement moralisée, c'est se condamner d'avance à la défaite. Ce n'est pas en faisant beaucoup qu'on obtient beaucoup, surtout quand il s'agit de force. « La Sévérité et la Dureté sont les Compagnes de la Mort ; la Tendresse et la Souplesse sont les Compagnes de la Vie. » Le sage Sydenham, quand on lui demanda quels livres devait lire un médecin, répondit : « Don Quichotte ». Et le thérapeute de l'âme ferait bien de prendre comme livre de chevet le plus ancien des livres de sagesse, l'un des plus profonds aussi, le *Tao te king* de Lao Tseu.

L'histoire de Florrie est encore intéressante à bien d'autres points de vue, comme par exemple l'absence complète et bien certifiée de ce que Jung appellerait *L'Imago du Père*. Mais la discussion n'en finirait pas. Comme l'a dit un grand naturaliste, on pourrait passer toute sa vie à n'étudier que le peu de terre qu'on peut couvrir de sa main ; encore plus une vie entière s'écoulerait-elle à étudier la complexité d'une seule âme humaine. Mais s'il fallait écrire tout ce qui

peut être écrit sur un seul individu, nous n'aurions qu'à nous rappeler la parole de l'Évangéliste qui, dans un sursaut d'extravagance, affirme que « l'univers lui-même ne pourrait pas contenir les livres qui devraient être écrits ». Comme je n'ai à ma disposition ni l'Univers ni l'Éternité, je dois me contenter de cette petite exploration et du peu de bien qu'ainsi j'ai pu faire.

Mais l'histoire de Florrie a été analysée aussi par d'autres, après que je l'eus publiée la première fois, et je dois tenter de remettre ici les choses au point.

Comme je l'ai dit, peu après son retour à l'orientation normale, Florrie disparut de mon horizon et je n'en entendis plus parler. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi et je me mis à mettre en ordre mes notes et ses lettres afin de donner de son cas une description suivie. Je publiai ma relation, presque dans les mêmes termes qu'ici, en 1919 (1). Peu après, Florrie me donna de ses nouvelles, je la rencontrai de nouveau et depuis nous avons été en contact de temps en temps. Elle avait lu sa propre histoire dans la revue et regardait ma description comme

(1) Dans la *Psychoanalytic Review*, t. VI.

exacte à un degré extraordinaire ; il n'y avait rien qu'elle eût voulu voir modifier. Peu après la fin de son histoire, son mari était mort et un an plus tard elle s'était remariée. Son deuxième mari avait, comme le premier, une bonne position, était assez âgé, déjà veuf, mais sa vie avec lui fut heureuse et cette période ne lui causa que de la satisfaction. Elle ne dura guère, car ce deuxième mari mourut aussi. Quelques années après elle se maria encore ; mais ce troisième mariage n'a pas aussi bien tourné ; l'homme, tel qu'elle me le décrivit, avant de l'épouser, paraissait avoir un caractère élevé et des facultés intellectuelles supérieures ; mais aussitôt après le mariage, elle découvrit qu'il était excentrique, hypocondriaque et morbide ment introspectif. Il y eut d'abord des oppositions de sentiment entre eux, et quelques mois après une séparation dont chacun rejette la responsabilité sur l'autre.

Florrie s'est trouvée ainsi envahie d'anxiété, d'ennuis, de complications légales toujours en suspens, qui ont eu sur son esprit une influence perturbatrice. Mais il importe de signaler que depuis dix ans, date de la fin de son histoire, Florrie n'a jamais éprouvé le retour

de ces obsessions qui jadis la torturaient. Elle admet que l'idéal normal n'a pas de grands attrait pour elle et n'en aura sans doute jamais, qu'elle s'intéresse encore aux sujets anciens, mais très légèrement, mais qu'ils n'ont plus le pouvoir de l'absorber ni de la troubler. Elle est devenue vraiment la matrone forte et solide qu'elle paraissait être quand elle vint me voir pour la première fois.

Récemment, un médecin bien connu, le Dr Wilhelm Stekel, de Vienne, a republié avec mon consentement et longuement commenté l'histoire de Florrie (1). Comme le Dr Stekel est un psychanalyste de grande expérience, très intuitif et qui a de nombreux succès thérapeutiques à son actif, bien que désapprouvé souvent par les adeptes d'autres écoles, il me semble utile de voir ce qu'il a fait du cas de Florrie et de répondre à ses principales critiques. Je dois dire dès le début que son attitude à l'égard de mon exposé et de mon interprétation est favorable ; il m'approuve surtout dans ses conclusions, où il dit qu'aucun autre cas ne démontre aussi bien la relation entre le masochisme et l'infantilisme.

(1) Dans son livre *Sadismus und Masochismus*, 1925.

Mais quand on en vient aux détails, il me semble que d'une part Stekel incline à exagérer les points que j'ai mis en lumière, mais auxquels j'attache moins d'importance que lui ; et, d'autre part, va chercher dans l'histoire de Florrie des éléments qui n'y sont pas et que, de mon point de vue, il n'y avait aucune raison d'y chercher.

Parmi les premiers détails, je cite celui du « sadisme » du père de Florrie. Il est certes impossible de surestimer l'importance des punitions sévères infligées à l'enfant ; elles ont été l'élément décisif de toute sa vie sexuelle ; elles ont déterminé la prolongation en elle du stade infantile psychique et aussi en majeure partie le caractère et l'attitude de son idéal inconscient et conscient du mâle dans la vie adulte. Mais il n'est pas nécessaire de dire de son père que c'était un sadique ; peut-être avait-il une disposition sadique latente ; mais les punitions qu'il infligea à sa fille, quoique excessives, n'illustrent que l'ancienne conception, vraiment folle d'ailleurs, tirée de la Bible, qu'il ne faut pas épargner les verges dans l'éducation. C'est aussi l'opinion de Florrie elle-même et elle croit que son père se mettait artificiellement en colère par sentiment

de son devoir d'éducateur ; il n'était nullement sadique et aimait les animaux.

De même, le « complexe de castration », avec son « désir de pénis », a certes joué dans l'enfance de Florrie un certain rôle. Mais c'est exagérer que de prolonger cette influence au delà de l'enfance en supposant à Florrie le désir d'être un homme, ce qui l'aurait conduite à l'homosexualité ; et dans le cas de Florrie, il en discerne des preuves dans sa recherche à uriner debout (« il n'y a pas d'exemple plus parfait, dit Stekel, de la protestation « masculine » d'Adler »). Je sais fort bien que cette habitude se rencontre parfois chez des inverties qui veulent imiter le mâle ; Krafft-Ebing l'avait déjà signalée et, naturellement, j'en avais tenu compte. Mais cette manière d'uriner est parfaitement normale chez les femmes pour bien d'autres motifs, surtout en plein air, pour ne pas se faire voir, et d'ailleurs se rencontre dans les classes rurales de l'Europe tout entière. Beaucoup de femmes regardent cette position comme plus agréable, sans chercher plus loin. Dans le cas de Florrie, il n'y a aucune raison (et elle est elle-même très affirmative sur ce point) de relier cette manière d'uriner à quelque tendance homosexuelle que ce soit.

Il y a d'autres influences encore que Stekel discerne en Florrie, qui n'y sont absolument pas. Il dit par exemple que Florrie a dû en savoir bien plus long qu'elle ne l'avoue sur les choses sexuelles pendant son enfance. Ces connaissances, dit-il, ont été « supprimées ». Je regrette complètement cette supposition. Les petites filles de bonne famille en Angleterre sont soigneusement « gardées » ; elles restent entièrement ignorantes des questions sexuelles ; il en est souvent de même aussi en France et dans d'autres pays. Florrie fut spécialement « gardée » ; elle ne vivait qu'avec des bonnes et des gouvernantes et était séparée de ses propres frères. Stekel croit que Florrie a été élevée librement à la campagne et qu'elle a dû voir des animaux s'accoupler. Mais Florrie m'assure qu'elle n'a jamais vu pareille chose pendant ses années d'enfance. Elle vivait le plus souvent dans une grande ville et si par hasard elle a vu des animaux à la campagne, elle n'y a pas fait autant attention que les enfants qui sont complètement élevés dans une ferme.

Stekel affirme aussi que Florrie a dû s'amuser à des jeux sexuels avec ses frères. Cette hypothèse n'est nullement nécessaire, ni même probable ;

elle est nettement contredite par Florrie elle-même, qui dit qu'elle vivait à part de ses frères. Il croit encore que Florrie a eu des impulsions sadiques, qu'elle a été cruelle pour les animaux, car cette hypothèse lui est nécessaire pour démontrer que Florrie était atteinte de masochisme. Il est très vrai que ces deux impulsions tendent à être liées (d'ailleurs Stekel signale que j'ai été l'un des premiers à m'apercevoir de ce lien) mais il n'arrive pas absolument toujours qu'un sadique manifeste des impulsions masochistes déterminées, ni un masochiste du sadisme caractérisé ; la connexion des deux impulsions n'est suffisamment établie que quand chacun des deux partenaires sympathise avec les impulsions de l'autre.

Stekel croit qu'on aurait pu trouver davantage en étudiant la mère de Florrie ; conformément aux doctrines freudiennes, il pense que Florrie était amoureuse de son père et que cet amour entraînait *ipso facto* de la haine pour sa mère. Mais si cette conclusion se rencontre parfois, elle n'est pas généralement nécessaire. En fait, Florrie ne voyait que rarement son père et sa mère, qui étaient très mondains et ne s'occupaient guère de leurs enfants. Ils les aimaient à leur

manière, mais ne s'intéressaient pas du tout à eux et les laissaient aux mains des bonnes et des gouvernantes. Stekel se trompe quand il dit de l'affirmation de Florrie qu'elle « n'aurait pas accepté de se laisser fouetter par sa mère » que cela signifiait qu'elle la haïssait ; cela veut dire que les fessées, étant inconsciemment ressenties comme une manifestation sexuelle, ne pouvaient être exercées que par une personne de l'autre sexe. Lorsque Florrie vint me voir, elle vivait tout près de sa mère et la voyait tous les jours ; il en avait été ainsi depuis qu'elle avait atteint vingt ans (lors de la mort de son père) ; elles étaient devenues de bonnes amies, « de bons copains », dit Florrie, plutôt que mère et fille.

Stekel suppose aussi que Florrie subit de nombreux lavements rectaux quand elle était petite et que ceci explique la sensibilité chez elle de la région de l'anüs. Cette explication ne me paraît pas nécessaire, même si j'ignorais les faits. Les propriétés érogènes de l'anüs ne furent découvertes accidentellement par Florrie qu'à l'âge de quarante ans ; il serait absurde de supposer que le stimulus dû à des lavements trente ans plus tôt est nécessaire pour expliquer cette découverte. L'anüs est une des nombreuses

régions du corps qui sont aptes à développer des propriétés érogènes si elles sont stimulées à certains stades de l'excitation sexuelle. Pendant l'enfance, les lavements peuvent être administrés sans que l'anus devienne un centre érogène. D'ailleurs il n'a jamais été donné de lavements à Florrie. On n'a nullement le droit de supposer que cette excitabilité ne puisse exister que s'il y a eu des excitations spéciales pendant la première ou la deuxième enfance. Il semble au moins aussi probable que la zone érogène de Florrie dans l'anus, accompagnée de son fort développement glutéal, ait contribué en tant que facteur congénital à la forme spéciale de déviation sexuelle qu'elle manifesta.

L'opinion de Stekel sur ce point est due à sa croyance générale et constante, qu'ont bien d'autres psychanalystes, que les facteurs psychogénétiques dus à l'influence du milieu sont tout-puissants, que la prédisposition peut être laissée de côté et qu'enfin l'hérédité n'existe pratiquement pas. C'est une attitude que de nos jours on ne peut plus conserver. L'influence du milieu est certes puissante ; mais tous les biologistes sont d'accord pour admettre que l'influence de l'hérédité est plus puissante encore.

Séparément, chacune ne peut pas expliquer la vie psychique tout entière ; elle doit être aidée de l'autre. C'est la coïncidence de ces deux forces qui est décisive.

Un défaut dans l'analyse de l'histoire de Florrie serait, selon Stekel, que ses rêves n'ont pas été interprétés comme il faut. Le Dr Stekel est un grand spécialiste de l'analyse des rêves. Je suis obligé de renvoyer à ses commentaires extrêmement contournés et alambiqués. Je me sens incapable en effet de les réfuter ; en tout cas, Florrie elle-même les a trouvés « fantastiques ». Je remarquerai seulement que ce sont des spéculations de cabinet de travail et qui n'ont aucun avantage communicatif ; ils sont au moins contraires à ma propre explication de l'aventure de Florrie et sont fondés sur des doctrines psychanalytiques conventionnelles qui ne correspondent pas à la psychologie réelle de Florrie. Ceci ne veut pas dire que je nie l'adresse des psychanalystes à déchiffrer les rêves. Ceux qui se moquent de leurs interprétations doivent se souvenir qu'il y a aussi des gens qui déchiffrent l'écriture cryptographique des œuvres de Bacon et de Shakespeare afin d'identifier ces deux hommes.

D'un point de vue général, et sans allusion spéciale aux rêves, je voudrais dire seulement qu'il est très risqué pour un psychanalyste, quelque adroit et expérimenté qu'il puisse être, de publier des spéculations sur une personne qu'il n'a jamais vue et de remplacer par les siennes les conclusions de l'observateur direct qui, même s'il est inférieur en adresse et expérience, a du moins eu la possibilité d'enquêter sur les détails les plus infimes. Le D^r Stekel regrette que Florrie n'ait jamais été à proprement parler psychanalysée. Il est vrai que je n'ai pas employé la psychanalyse au sens technique du terme ; mais il est évident aussi que j'ai fait de mon sujet une analyse psychologique aussi lente et aussi approfondie que possible, en notant avec soin tous les éléments du processus au fur et à mesure de leur émergence dans la conscience.

« La fin justifie les moyens » : je suis fort heureux que Stekel, après m'avoir librement critiqué, finisse par être en général de mon avis et me félicite du résultat obtenu : « Remarquable, dit-il (p. 233), est le brillant résultat thérapeutique qui a été obtenu d'une manière atypique et en déviant de l'analyse stricte. Ceci confirme mon opinion que dans l'analyse, il n'y a pas réellement

de règles. Dans le cas donné, la méthode adoptée a sans doute été la seule méthode possible ».

J'ajouterai à ce *satisfecit* que j'espère avoir bien fait comprendre que ce « brillant résultat thérapeutique » ne doit pas être regardé comme étant le rétablissement de la « normalité » ordinaire. La disposition sexuelle de Florrie était déterminée par son organisme psycho-physique congénital ; elle se développa normalement sur cette base et même si les conditions de milieu avaient été plus favorables qu'elles ne le furent, sa constitution aurait toujours coloré son tempérament de la manière que la vie le rendit effectivement.

Florrie n'a jamais et ne sera jamais complètement ce que nous avons pour habitude d'appeler « normale ». Elle s'est réconciliée avec les relations sexuelles du type dit « normal » ; mais elles ne lui procurent aucun plaisir intense. Sa disposition psycho-physique et les différentes formes d'idéal basées sur elle restent essentiellement ce qu'elles ont toujours été. *Mais maintenant elle comprend*. Elle n'est plus obsédée ni torturée. Elle est contente et pacifiée. Le résultat thérapeutique, ici et comme toujours dans ce domaine, ne s'obtient pas en forçant la personnalité à adop-

ter un mode de vie rigide et étranger (car c'est cela qui ne serait pas « normal » pour elle, quoique conforme à la moyenne), mais en permettant au sujet de voir par lui-même ce qui se passe en lui, de se comprendre. Il ne faut pas le modifier artificiellement, mais l'harmoniser conformément à sa nature.

LE NARCISSISME

Le personnage de Narcisse s'est transmis à nous depuis l'époque classique par la légende et la littérature et a passé dans le langage populaire bien avant d'être employé dans la terminologie de la psychologie sexuelle. Je n'ai pas à décrire ici ces transformations, car elles n'expliquent pas la réincarnation scientifique de Narcisse. Mais du moins je voudrais décrire quelques jalons du chemin parcouru.

L'histoire de Narcisse dans la période classique a été étudiée il y a déjà longtemps par Wieseler. Il regardait Narcisse comme étant d'origine thrace et associé à certaines localités où ils avaient habité ; ceci expliquerait les relations de Narcisse et de Séléné et d'Endymion, qui étaient spécialement honorés par les Thraces. Il pensait que le mythe était dérivé du symbole et que son sens interne était l'histoire de la fleur. Ainsi Narcisse avait pour père une divinité des eaux parce que les narcisses poussent près de l'eau ; sa mère était Liriope parce que le Narcisse est une liliacée. L'histoire même de Narcisse représenterait les effets sur la fleur de

la gelée, c'est-à-dire la terreur, la syncope, la mort, ces conséquences étant dues pour le héros à l'action sur lui de la plante en laquelle il fut métamorphosé. Les commentateurs anciens louaient en Narcisse non seulement son admiration pour lui-même, mais aussi son abstinence sexuelle; les philosophes postérieurs de l'école platonicienne finirent par trouver dans ce héros un sens profond, une véritable morale de vie (1). Mais le vulgaire continua à ne voir qu'en lui un très jeune homme tout nu, assis près d'une source, s'aimant dans sa propre image. On ne saurait dire dans quelle mesure la notion psychologique moderne du narcissisme était incluse dans la légende grecque.

On a pourtant supposé récemment qu'il existait vraiment dans l'esprit des Grecs une idée qui correspondrait à ce que nous nommons aujourd'hui auto-érotisme. Dans un fragment d'une comédie de Kratinos, il y a une phrase obscure que Meineke traduit par « l'olisbos de Narcisse » (2). C'était primitivement un instru-

(1) F. Wieseler, *Narkissos*, 1856.

(2) Cité par Athénée, livre XV, 676; sur cet instrument, voir le t. I de ces *Études*; cf. aussi Herodas, édit. Headlam et Knox, 1922, p. 288, et F. S. Krauss, *Das Geschlechtsleben der Japaner*, 2^e éd., chap. XIV.

ment pour le plaisir sexuel des femmes. On a de bonnes raisons d'admettre qu'à l'époque grecque, cet instrument était parfois utilisé pour l'obtention chez les hommes d'un plaisir *per anum*, comme le prouve une histoire qu'on racontait de Dionysos (1). Kratinos se serait donc moqué de quelqu'un atteint de narcissisme et des manifestations physiques de cette disposition. Le personnage de Narcisse était visiblement prédestiné à être l'emblème des jeunes garçons et des jeunes filles qui s'aiment en n'ayant pas encore atteint l'âge d'aimer quelqu'un du sexe opposé. On l'a utilisé aisément grâce à la charmante description d'Ovide, qui dès la Renaissance est devenu l'un des poètes préférés de l'Occident (2). Dans le poème d'Ovide, on voit Narcisse, le beau jeune homme qui a dédaigné l'amour d'Echo (3) (qui est elle-même, selon la

(1) Voir Hans Licht, *Olisbos und Narzissismus*, *Zeitschrift für Sexualwissenschaft*, décembre 1925; il regarde comme probable la traduction de Meineke.

(2) *Métamorphoses*, livre III, 3339 et suiv.

(3) Il vaut la peine de noter que c'est Echo qui nous fournit l'explication grecque de la masturbation. Pan aimait Écho mais ne pouvait jamais la saisir et son père Hermès, pris de pitié pour son désir incessant mais insatisfait, lui enseigna le secret de la masturbation qui jusque-là était inconnue; mais en Égypte elle était déjà connue, car des textes nous

remarque de Rank, « la personnification du reflet de soi acoustique ») condamné à tomber amoureux d'un autre jeune homme qu'il vit dans l'eau, sans reconnaître sa propre image. C'est par Ovide que Narcisse est entré dans la tradition poétique européenne.

On peut dire que c'est Calderon qui, au milieu du xvii^e siècle, inventa la transition entre la conception classique et la conception moderne. C'était un sujet qui plaisait à son penchant pour les visions et les demi-rêves. Dans *Eco y Narciso*, il décrit en trois « journées » la vie de Narcisse selon la légende antique, l'amour sans espoir d'Echo, ses rencontres avec sa mère, son amour de lui-même dont sa mère lui explique la nature. Le tout est raconté en vers admirablement musicaux ; c'est une sorte de drame pastoral qui correspond en Angleterre à la *Bergère fidèle* de Fletcher ; mais on ne voit pas chez Calderon d'interprétation médicale.

Un pas de plus fut fait par Milton qui, dans le *Paradis perdu*, représenta Narcisse sous la forme féminine qui a prévalu depuis et symbolisa ainsi la Mère des Hommes dans l'attitude de

parlent de « dieux masturbateurs » ; cf. W. Max-Muller, *Die Liebespoesie der alten Aegypter*, 1899, p. 7.

l'adolescence avant qu'elle n'eût rencontré Adam. Eve lui raconte en effet qu'ayant regardé dans un lac clair et calme, elle y vit une image adorable, pour laquelle elle éprouva un désir vain ; mais une voix l'avertit que c'était sa propre image (1).

Il convient de remarquer ici que le poète, en identifiant l'eau à un miroir qui révèle la présence d'un être indépendant, reste conforme aux conceptions primitives. C'est ainsi qu'Ehrenreich lors de son expédition chez des tribus du Brésil non encore modifiées par la civilisation, constata que les Bakairi ne furent pas étonnés par un miroir ; ils l'appelèrent « eau » (2). L'eau est en effet le miroir primitif, le seul moyen que possède l'homme sauvage de s'objectiver et de découvrir son âme. Holmberg explique ainsi, en parlant surtout des Lapons, la croyance en des esprits qui vivent dans les eaux et rappelle que quand les Lapons disent que les âmes vivent dans l'eau, ils veulent dire que l'homme y voit sa propre image (3). Une relation semblable

(1) Milton, *Le Paradis Perdu*, livre IV, 456-469. Bien plus tard, Doughty décrivit son héroïne *Adoma* dans la même position.

(2) Ehrenreich, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1890, p. 97.

(3) Uno Holmberg, *Die Wassergottheiten der Finnisch-Ugrischen Völker*, 1913, p. 45.

se constate de nos jours dans les rêves des jeunes gens. Dans l'autobiographie de Forrest Reid, intitulée *Apostate*, qui donne beaucoup de renseignements sur les rêves pendant la première enfance, il en est un où le jeune homme se vit regardant sa propre image dans une source, mais qui était très différente de son moi réel, ce qui ne lui causa point de surprise, et qui ressemblait beaucoup à ce qu'il aurait voulu être. Ce rêve fut si vif qu'en se réveillant il dut se lever et se regarder dans une glace afin d'être certain qu'aucun miracle ne s'était produit (1). On nommerait maintenant ce rêve « narcissiste ».

On ne saurait être surpris que Rousseau, qui fut un si grand précurseur dans l'exploration de l'âme moderne, ait invoqué lui aussi Narcisse. C'est en tout cas un fait remarquable que pendant son adolescence son attention fut attirée de ce côté. *Narcisse ou l'amant de lui-même*, comédie, ne fut joué qu'en 1752, mais Rousseau dit qu'il l'écrivit à l'âge de dix-huit ans. Dans les rares lettres de Rousseau jeune, je ne trouve pas d'allusions à son *Narcisse*. Il venait de faire

(1) Forrest Reid, *Apostate*, 1926, p. 102.

connaissance de M^{me} de Warens ; mais on a l'impression que sa vie était très décousue. A dix-neuf ans (en 1731) il s'occupait de plans d'idylles et commençait à croire que la musique et la composition musicale seraient sa carrière dans la vie (1). C'est sans doute à ce moment qu'on doit placer l'origine de *Narcisse* ; mais on doit admettre aussi que lors de la représentation vingt ans plus tard, il l'avait fortement retouché. *Narcisse* fut présenté sans nom d'auteur à la Comédie-Française ; mais Rousseau en avoua la paternité aussitôt après ; il s'en désintéressa d'ailleurs complètement (2). La comédie fut imprimée l'année suivante (1753) ; la longue préface ne nous parle guère de son objet. L'histoire est celle d'un jeune homme qui est fiancé, qui s'occupe beaucoup de son apparence extérieure et s'intéresse à des détails de toilette avec un souci féminin. Sa sœur, pour lui faire honte, le fait peindre en habit de femme et met ce portrait dans sa chambre. Il ne se reconnaît pas, tombe amoureux de cette jeune femme et n'a de cesse qu'il n'ait trouvé l'original, en reportant à plus tard son mariage. Tout pourtant

(1) *Correspondance générale*, t. I, p. 14.

(2) *Correspondance*, t. II, pp. 33 et suiv.

finit bien ; la sœur lui découvre la supercherie et il se marie.

Il faut ensuite sauter un siècle pour trouver un roman de Juan Valera, *Genio y Figura*, qui est l'un de ses meilleurs. Il y rappelle quelque souvenir de sa vie en Argentine comme ambassadeur d'Espagne. Ici ne nous intéresse qu'un passage du livre, celui où Rafaela la Generosa, courtisane espagnole de haute volée, parle dans ses *Confidencias* de l'admiration qu'elle a excitée dans sa servante argentine : « Mais je ne crois pas qu'elle me flatte quand je sors de mon bain et qu'elle me sèche avec un sursaut de plaisir et qu'elle dit : « Ah mon enfant, chaque jour tu deviens plus belle. Heureux l'homme qui peut te voir ainsi ! » Le fait est que moi aussi je me regarde avec complaisance dans mes grands miroirs et que je suis tout-à-fait d'accord avec Petronila. Je confesserai tout : quand Petronila m'a laissée seule, je fais une chose enfantine ; si elle est vicieuse ou innocente, je n'en sais rien ; je sais seulement que c'est un acte contemplatif, une admiration désintéressée de la beauté ; ce que je fais n'est pas de la sensualité grossière, mais du platonisme esthétique. J'imité Narcisse : sur la froide surface du miroir j'applique mes

lèvres et baise ma propre image. C'est l'amour de la beauté pour la beauté même ; c'est l'expression de mon affection par un baiser de ce que Dieu a rendu visible dans ce reflet désincorporé » (1). Combien vraie est cette notation du romancier, rien ne le prouve mieux que l'extrait suivant d'une confession reçue par Sadger (2). Il s'agit d'une jeune actrice de 21 ans : « J'aime à être nue le matin en me lavant ; j'ôte tout et à la fin je me lave ou je me fais laver par ma bonne comme le faisait ma mère. Pendant qu'elle me lave et me sèche, j'aime à me regarder dans la glace et cela me fait du bien comme si elle me massait. Quand je suis seule, j'aime à me coucher nue et à lire avec une main sur un sein. Etant petite, j'aimais à courir nue dans la maison et n'avais pas honte. Je n'ai pas honte non plus maintenant d'être nue devant n'importe qui. J'aime à me promener au clair de lune avec mon ami (un bel officier) tous deux nus, et à savoir comment il se conduira quand il me verra toute nue. J'ai été une fois modèle, pour un peintre, et j'espérais qu'il me deman-

(1) Juan Valera, *Genio y Figura*, 1897, p. 181.

(2) Sadger, *Die Lehre von den Geschlechtsverirrungen*, pp. 448 et suiv.

derait d'ôter tous mes vêtements. A la fin, il le fit. J'étais nue, et me regardais dans une glace et je m'admirais tant que j'oubliai la présence de l'homme... Quand la manucure m'a soigné les mains et qu'elles sont belles, je les baise. Je me baise aussi dans une glace. »

Maints romanciers ont non seulement décrit l'esprit du narcissisme dans leurs œuvres, mais l'ont même démontré par eux-mêmes, consciemment ou non. Ceci est probablement vrai d'Oscar Wilde, l'auteur de *Dorian Gray* ; Merejkowski suppose qu'il en était de même de Tolstoï : « on peut dire de lui qu'à partir du moment où, à l'âge de trois ans, il remarqua pour la première fois son corps et l'admira, il n'a jamais cessé de l'admirer (1). » Pourtant le narcissisme de Tolstoï n'est pas absolument évident : car on n'en trouve pas de preuves dans ses mémoires, qui sont généralement regardés comme sincères. Au commencement de la partie qui traite de sa jeunesse, il dit que vers l'âge de seize ans il passait beaucoup de temps à se regarder dans un miroir : « mais je me détournai toujours avec un vague sentiment de dépression,

(1) Merejkowski, *Tolstoy as Man and Artist*, p. 69.

presque de répulsion. Non seulement j'étais persuadé que j'étais laid, mais je ne pouvais pas me consoler comme font la plupart en ce cas. » Il lui semblait qu'il était ordinaire, en tout semblable à un moujik quelconque, avec de grandes mains et de grands pieds. « Tout cela me semblait vraiment honteux. » Nous avons ici, je crois, le vrai Tolstoï, avec son admiration affinée de la beauté, une constante préoccupation de lui-même et en même temps une impossibilité constante d'être satisfait de soi. Ce fut l'attitude de Tolstoï jusqu'à la fin ; ce n'est pas du vrai narcissisme, bien que du point de vue psychanalytique on puisse prétendre que c'est du narcissisme excessif.

Marie Bashkirtseff, qui ne fut pas une romancière, a eu plus de compréhension d'elle-même. Elle fut une artiste en psychologie et sut se décrire. Elle fut le type exquis d'un état mental qui n'avait pas encore reçu de nom, et c'est elle-même qui invoqua celui de narcissisme pour se dépeindre. Dans ses dernières lettres, elle fait allusion « à ce qu'il y a d'unique et de merveilleux en moi, qui m'enchanté et que j'adore comme Narcisse (1). » C'est un état d'esprit qui,

(1) *Lettres de Marie Bashkirtseff*, p. 277.

comme nous le verrons, est commun chez les femmes ; une autre Russe, M^{me} Merejkowsky (Zenaïde Hippus), femme de l'écrivain bien connu, se décrivit comme étant une personne charmante et un auteur excellent et dit : « je m'aime ; je suis mon Dieu ».

Tous ces écrivains, en décrivant en eux-mêmes ou dans les créations de leur imagination l'état mental de Narcisse, n'avaient pas l'intention de présenter un ensemble de faits psychiques destinés à être étudiés par les psychologues. Mais après le milieu du XIX^e siècle, quand la psychologie sexuelle commença à être reconnue comme une section de la science, on trouve sous un nom ou un autre, ou même sous aucun nom défini, des renseignements qui nous intéressent directement.

C'est ainsi qu'en 1897 Niceforo décrivit de nombreux cas de jeunes Italiens que nous regarderions aujourd'hui comme ayant un caractère extrême, et même morbide, de narcissisme. Un beau garçon de quinze ans, avec bonne hérédité, éprouvait du plaisir à voir son pénis en érection ; et rien que l'idée lui donnait des émotions voluptueuses ; il s'amusait à dessiner et à peindre l'organe et à regarder ce tableau

en se masturbant. Un autre jeune homme n'avait pas de plaisir à se masturber s'il ne voyait pas ses jambes. Un troisième, âgé de seize ans, d'excellente santé, éprouvait beaucoup de plaisir à se masturber devant une glace où il voyait ses organes sexuels ; et il dit que cette pratique était très commune dans son collège (1).

En Allemagne, vers la même époque, Moll décrivit des cas d'admiration de soi plus ou moins érotique, surtout en relation avec l'homosexualité. Il décrit en détail celui d'un homme de 48 ans, atteint d'un haut degré d'hyperesthésie sexuelle et sexuellement porté à la fois vers les hommes et vers les femmes, qui éprouvait beaucoup de plaisir à se regarder nu dans une glace et qui aimait à se comparer ainsi à d'autres hommes de sa connaissance (2). En France, Féré, vers le même temps, donna le nom d'auto-fétichisme au cas d'une jeune fille qui avait l'habitude de se baiser les mains en éprouvant de l'excitation sexuelle (3). Tous ces cas, s'ils

(1) Niceforo, *Le Psicopatie sessuali*, pp. 25, 27.

(2) A. Moll, *Untersuchungen über die Libido Sexualis*, 1898, p. 824.

(3) Féré, *L'Instinct sexuel*, 2^e éd., pp. 271, 275.

ne prouvent pas du narcissisme vrai, en suggèrent la possibilité. Nous arrivons ainsi au moment où cette notion commença à se préciser.

Comme bien d'autres, je connaissais évidemment la poétique légende de Narcisse. J'avais lu aussi avec admiration le roman de Juan Valera et avais été frappé de sa description de Rafaela. Il était par suite inévitable qu'en faisant la connaissance d'une femme réelle, qui présentait tous ces caractères à un degré accusé, je fusse amené à me rappeler l'image de Narcisse. Cette femme, très bien portante et que l'on ne pouvait regarder que comme normale et très adroite en affaires, fut décrite par moi en 1898 (un an après la publication de *Genio y Figura*) dans l'article où pour la première fois je nommai *autoérotisme* un type extrême de la tendance. Elle vit encore, toujours pas mariée, et a assez gagné pour acheter dans son pays natal une propriété où elle s'est retirée. Elle n'a jamais su, bien que peut-être cela l'eût amusée, quel rôle elle a joué dans la constitution de la psychologie sexuelle moderne.

Après avoir décrit son cas, j'ajoutais (1) :

(1) *Alienist and Neurologist*, Saint-Louis (États-Unis), t. XIX, avril 1898.

« Pour compléter ce résumé des principaux phénomènes de l'autoérotisme, je signalerai brièvement la tendance, qu'on rencontre parfois, surtout chez les femmes, des émotions sexuelles à être absorbées et parfois entièrement perdues dans l'admiration de soi-même. Cette tendance, qui ressemble à celle de Narcisse (*Narcissus-like tendency*) dont le germe normal chez les femmes est symbolisé par le miroir, se constate à un moindre degré chez des hommes en dehors de l'attraction sexuelle pour d'autres personnes, à laquelle elle est normalement subordonnée. Mais elle apparaît parfois comme un caractère à part chez les femmes, à l'exclusion de toute attraction pour d'autres personnes. » J'ai d'ailleurs développé ensuite mes opinions dans le volume de ces *Etudes* consacré à l'*Auto-Erotisme*.

C'est alors qu'apparaît Näcke. J'avais eu des relations amicales avec ce savant éminent pendant des années, alors qu'il était Surintendant de l'Asile de Hubertsburg près Leipzig. Il m'envoyait ses publications dès leur parution et je lui envoyais les miennes ; il en rendait compte dans les périodiques allemands, et moi des siennes dans le *Journal of Mental Science* anglais. C'était un esprit vigoureux et

actif, qui fit d'excellents travaux dans plusieurs directions, bien que rarement originaux ; mais il était apte à saisir rapidement et à élaborer, souvent d'une manière scientifiquement critique, les idées émises par d'autres travailleurs. Il était né dans la ville qui en ce temps se nommait Saint-Petersbourg, d'un père allemand et d'une mère française, et était tout à fait international comme tendances ; aussi aimait-il à se tenir en contact avec ses émules en d'autres pays. Nous ne nous sommes jamais rencontrés, bien que de temps en temps il m'ait invité à venir le voir et à passer quelque temps chez lui. Il eut cette chance de mourir peu avant la Grande Guerre, qui n'aurait pu être pour lui qu'une cause de chagrin profond.

Donc mon premier article lui parvint dès que j'en eus des tirages à part, et peu après parut son compte-rendu. Je me souviens vaguement qu'il en fit deux, l'un d'abord assez court, et un autre plus développé qui tomba dans les mains des psychanalystes allemands, lesquels ne connurent mon article original que par lui ; cette notice de Näcke parut dans le périodique hollandais *Psychiatrische en Neurologische Bladen*, 1899, N° 2, et dans l'*Archiv*

für Psychiatrie allemand de 1899 (t. XXXII), sous le titre de *Kritisches zum Kapitel der normalen und pathologischen Sexualität*. Cet article traite en détail de celui que j'avais donné à l'*Alienist and Neurologist*. Näcke y dit : « Bien plus rare que le rêve diurne est le *Narcissismus*, l'amour de soi. Mais il faut tracer ici la limite vis-à-vis de la vanité ordinaire ; car c'est seulement quand la vision de soi-même ou de ses parties est accompagnée de marques visibles d'orgasme qu'on peut parler à bon droit de *Narcissismus* (je n'avais pas dit cela et je ne puis accepter cette limitation). On aurait donc là un cas classique d'auto-érotisme au sens d'Ellis. Selon lui, le *Narcissismus* se rencontre surtout chez les femmes et son germe normal serait symbolisé par le miroir. Ici aussi il reste beaucoup à chercher. » On remarquera que Näcke ne propose pas le terme de « *Narcissismus* » comme une nouveauté ou une invention originale de sa part, mais comme une traduction de mon expression « *Narcissus-like tendency* ».

Il semble donc que je sois responsable de la première description généralisée de cette attitude psychique et de l'invention du Narcissisme ; l'« *isme* » fut adjoint par Näcke. Il est correct

de m'attribuer la description de cette condition normale à exagérations morbides, mais le terme ne peut m'être attribué qu'en association avec Näcke, bien que Näcke me l'ait à peu près emprunté. Ce sont là de bien petits détails ; mais j'ai cru bon de les donner parce qu'on m'a souvent demandé dans quelles conditions ce terme, qui a depuis fait tant de chemin, a pris naissance.

Le pas suivant fut fait par Freud et les psychanalystes ; il représente le moment décisif dans l'évolution du narcissisme. Dans la première édition du petit livre de Freud, qui fit époque, les *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, paru en 1905, il n'est pas question de narcissisme ; Freud était certainement à cette date au courant de cette notion sous sa forme première, puisqu'il avait adopté le terme d'autoérotisme auquel il était associé dans mes articles. Mais dans la seconde édition de ces trois mémoires, on trouve une allusion au narcissisme, qui n'est encore regardé que comme un stade dans le développement de l'inversion sexuelle masculine, le sujet étant supposé s'identifier à une femme (ordinairement sa mère) et acquérant ainsi l'amour de soi-même. Vers la même époque,

Sadger, de son côté, définit le narcissisme à peu près de la même manière. Et c'est alors que cette notion commença à se développer entre les mains des psychanalystes.

C'est Otto Rank qui, en 1911, inaugura l'étude du narcissisme selon les concepts strictement freudiens (1). Il commence par dire que divers investigateurs se sont occupés de cette « condition pathologique », comme il la nomme, depuis que j'ai attiré sur elle l'attention du monde savant ; « mais en dehors d'une ou deux indications littéraires intéressantes, dues spécialement à Ellis, rien n'a été fait pour discerner l'origine et la signification profonde de ce phénomène singulier. » Il décrit alors en détail les rêves manifestement narcissistes d'une jeune femme en qui cette tendance était également très marquée dans la vie de veille. Rank prétend qu'il s'agit là d'une homosexualité latente dont le sujet lui-même n'était pas conscient. Elle fut attirée par un homme et passa alors au delà du stade de narcissisme normal. Mais elle dit : « je ne puis l'aimer que s'il m'aime, sinon je ne

(1) O. Rank, *Ein Beitrag zum Narzissismus*, Jahrbuch für Psycho-analytische Forschungen., t. III, 1911, pp. 401-426.

le pourrai pas ». Rank regarde cette remarque comme significative, comme indiquant qu'elle ne peut éprouver de l'amour pour un homme que si cet amour a d'abord fait un circuit par elle. La confession signale qu'elle a parfois éprouvé une excitation sexuelle assise devant un miroir en se peignant et Rank fait allusion en passant à la relation « apparemment très intime entre le narcissisme et la masturbation ». L'étude de Rank, pleine d'intérêt et de suggestions, était remarquable, comme toutes ses œuvres, par sa vaste érudition et sa connaissance parfaite de la littérature du sujet traité.

La première étude de Freud, et la plus importante, du narcissisme date de 1914 (1). Il attribue à Rank le mérite d'avoir donné au Narcissisme « une place dans le développement régulier des êtres humains » et de l'avoir extrait de la catégorie des perversions. Mais ici je ferai remarquer que si j'ai placé le narcissisme dans mon premier article parmi les manifestations de l'auto-érotisme, je n'ai jamais regardé l'auto-érotisme comme une perversion.

(1) Freud, *Ueber Narzissismus*, Jahrbuch für Psychoanalytische Forschungen, t. VI. Cette étude fut réimprimée quelques années plus tard dans sa *Sammlung*, 4^e série.

Grâce à l'extension de sens donnée par Rank au terme, dit Freud, le phénomène devient le « complément libidineux à l'égoïsme de l'instinct de conservation de soi, attitude qu'on peut normalement attribuer à tout être vivant ». C'est surtout chez des individus dont la libido a souffert de troubles dans son développement que le propre moi est pris comme modèle. Ils se regardent eux-mêmes comme un objet d'amour et c'est le type de leur objet d'amour qui peut être dénommé narcissiste.

L'être humain, dit Freud, a deux objets sexuels primitifs : lui-même et la femme (ordinairement la mère) qui l'élève. « Nous pouvons donc postuler un narcissisme primaire dans chacun. » Il peut à la fin dominer parfois le choix de l'objet. Il y a donc deux types de choix d'objet : 1^o le type anaclitique (*Anlehungstypen*), ceux contre lesquels on s'appuie et dont la mère est l'incarnation primaire ; et 2^o le type narcissiste. L'amour complet du type anaclitique est caractéristique des hommes. Chez les femmes, il y a plutôt intensification du narcissisme originel. « Il se produit dans la femme une certaine tendance à se suffire à elle-même (surtout si sa beauté se développe) qui compense pour elle les limi-

tations sociales de son choix d'objet. Mais dans l'enfance, ceci est normal. Le charme d'un enfant tient surtout à son narcissisme, à sa suffisance et à son inaccessibilité, tout comme le charme de certains animaux. » Dans le choix d'objet narcissiste, il y a diverses alternatives selon qu'un individu aime : A) ce qu'il est lui-même ; B) ce qu'il était autrefois ; C) ce qu'il voulait être ; D) quelqu'un qui était autrefois une partie de lui-même. La « protestation masculine » d'Adler, ajoute Freud, contrairement à ce qu'Adler croit, est réellement narcissiste, bien que dérivée, selon Freud, du complexe de la castration.

Dans ses écrits ultérieurs Freud a fréquemment introduit des allusions épisodiques au narcissisme en étendant ou en modifiant la conception psychanalytique primitive. C'est ainsi qu'en 1916 il affirma que la *libido* de la phase primaire du narcissisme n'est pas *complètement* transférée aux objets : « un certain degré de narcissisme continue ». La libido peut couler en arrière et en avant entre l'objet et l'ego et remplir ainsi une fonction bienfaisante. La même année, en parlant du narcissisme du sommeil, il rend ce point plus clair : « le narcissisme et l'égoïsme

sont une seule et même chose ; le mot narcissisme est seulement employé pour exprimer que cet égoïsme prend une forme libidineuse ; on peut dire encore que le narcissisme est la forme érotique de l'égoïsme. » Vers la fin de ses *Conférences*, Freud explique le narcissisme des rêves : « chez le dormeur, l'état primaire de distribution de la libido est de nouveau reproduit, à savoir le narcissisme dans lequel la libido et les instincts de l'ego sont tranquilles côte à côte et ne peuvent être distingués dans le Moi qui se suffit à lui-même. »

Il était inévitable que pour Freud le narcissisme devînt une caractéristique de l'homme primitif et que par suite il y trouverait l'origine de la magie en tant qu'exercice de narcissisme excessif. Mais le narcissisme général humain a, selon Freud, reçu trois coups graves de la science : 1^o Copernic a détruit la croyance à la situation centrale de la terre et a donné ainsi un coup *cosmologique* à l'amour-propre humain ; 2^o l'évolution, grâce à Darwin, a enseigné que l'homme est un animal et ainsi le narcissisme a reçu un coup *biologique* ; 3^o enfin la psychanalyse a montré que l'homme n'est pas, comme il le croyait, le maître de sa propre maison, mais est soumis à des instincts et à des influences du

subconscient non entièrement sous son contrôle et ainsi le narcissisme a reçu un coup *psychologique*.

Dans la quatrième édition (1920) de ses *Drei Abhandlungen*, Freud représente l'ego-libido narcissiste comme le grand réservoir d'où sort l'amour d'objet et où il revient, la première de ces conditions étant réalisée pendant la première enfance et se maintenant en-dessous des croissances érotiques ultérieures qui la dissimulent.

On peut ajouter que les autres psychanalystes de l'école de Freud parlent généralement de ce sujet de la même manière. C'est ainsi que Sadger définit le narcissisme comme étant un « concept-frontière, dans lequel la séparation de l'impulsion sexuelle de l'ego-impulsion est réduite à une unité fondamentale (1). » Il le regarde comme normal par essence ; ce ne sont que ses fixations et ses extravagances qui sont pathologiques. Un certain degré de narcissisme est compatible avec le choix d'objet, car « chacun est à quelque degré amoureux de soi-même ; » ; mais il ajoute cette observation significative que tout ce

(1) (Je traduis comme je peux ces termes allemands, qui rappellent davantage le jargon métaphysique et scolastique que le clair langage de la science ; Havelock Ellis lui-même a dû fabriquer en anglais des composés hétéroclites. A. v. G.)

qui est de l'égoïsme normal ne doit pas être pris pour du narcissisme. Nous devons distinguer nettement entre l'égoïsme et le narcissisme libidineux, qui repose sur une surestimation de son propre corps. C'est une attitude caractéristique de l'enfant ; et l'attitude de ses aînés la favorise. Sadger cite une remarque de Friedjung, que pour dominer un enfant, par exemple en vue d'un examen clinique, on doit faire appel à son narcissisme. Chez les femmes, dit Sadger, l'amour reste ordinairement à ce stade. « C'est elle-même que la femme aime dans l'amour et elle n'aime l'homme que parce qu'il l'aime, mais non à cause de ses qualités masculines. Elle ne désire pas aimer, mais être aimée. C'est pourquoi elle est libre des surestimations sexuelles qui sont caractéristiques de l'homme qui aime ». Sadger pense aussi que l'amitié n'est pas tant, comme l'ont supposé quelques-uns, une homosexualité spiritualisée qu'un narcissisme étendu ; aussi parlons-nous de notre ami comme d'un « alter ego » (1).

Même les psychanalystes qui se sont écartés de l'orthodoxie strictement freudienne continuent

(1) Sadger, *Die Lehre von den Geschlechtsverirrungen*, pp. 21, 74-75.

généralement à attribuer une grande importance au narcissisme. Ainsi Stekel, dans ses derniers écrits, mais selon des conceptions personnelles. Il regarde la haine comme plus primitive, plus primaire que l'amour, qu'il regarde comme un « Kulturprodukt ». L'amour est originellement dirigé vers le moi. Chaque créature est originellement orientée dans une direction narcissiste. De sorte que le narcissisme devient la source des sentiments altruistes : je vous aime parce que vous me donnez du plaisir. De là l'amour du nourrisson pour sa mère ou sa nourrice. Dans une autre direction, Stekel regarde le narcissisme comme donnant l'explication de toutes les perversions sexuelles ; elles sont toutes des manifestations de l'amour-de-soi blessé. Le masochiste, le sadique, le fétichiste ne s'occupent réellement que d'eux-mêmes, bien qu'en apparence l'objet de leur désir soit en dehors d'eux. « Toutes les variations morbides de l'impulsion sexuelle ne sont que des images réfléchies [comme dans un miroir] de la nature morbide interne (1). »

(1) W. Stekel, *Sadismus und Masochismus*, 1925, pp. 15, 486. Dans son *Psychosexueller Infantilismus*, 1922, chap. XXII, Stekel discute longuement le narcissisme et le définit

La courte discussion du narcissisme par Sadger, tout en étant celle d'un psychanalyste freudien orthodoxe, l'oppose cependant à Freud lui-même dans la définition fondamentale du phénomène, parce que Freud lui-même l'a sans cesse modifiée dans ses écrits successifs. Mais ces variations ont été constatées par d'autres, non psychanalystes, ce qui a rendu les psychologues craintifs du narcissisme. Mc Dougall, dans son *Abnormal Psychology*, tout en étant sympathique aux conceptions générales de Freud, ne consacre que peu de place au narcissisme. Rohleder, qui lui donne le nom barbare d'*automonosexualisme*, le situe au nombre des trois impulsions sexuelles fondamentales : le narcissisme (amour de soi), l'homosexualité et l'hétérosexualité. Mais il le regarde comme rare, n'en a rencontré que quelques cas et le définit strictement. Il pense qu'il n'existe que là où il y a un sentiment sexuel défini. Autrement, il ne s'agit que de vanité exagérée. Il le rattache à d'autres anomalies, au travestissement et surtout au fétichisme. Ses cas, dont un très complet, sont tous masculins.

comme la condition d'amour de soi-même qui est normale chez l'enfant et qui se présente chez la plupart des adultes pendant une certaine période.

Il croit que leur cause peut être un défaut inné du centre sexuel du cerveau (1). Ce point de vue est, comme on voit, très éloigné de celui de Freud, pour qui le narcissisme est un stade normal de développement.

Hirschfeld est d'accord en principe avec Rohleder, bien qu'il ne regarde pas le phénomène comme aussi rare, et emploie son terme d'*auto-monosexualisme* pour englober le narcissisme avec d'autres formes de travestissement, de fétichisme, d'exhibitionnisme, etc., ce qu'on ne fait pas d'ordinaire. Hirschfeld rejette avec décision la doctrine freudienne du narcissisme comme un stade normal de tout le développement psychosexuel et n'admet pas que le narcissiste appartienne à une catégorie de jeunesse qui persiste d'une manière permanente. L'impossibilité de réagir contre les attractions sexuelles est, selon lui, un défaut spécifique qui doit avoir une cause exceptionnelle et grave que nous ignorons. C'est une perversion sexuelle bien définie, qui est en relations avec d'autres perversions, notamment avec la scatophilie. Hirschfeld suggère qu'il s'agit d'une sorte de dichotomie de la personnalité,

(1) Rohleder, *Vorlesungen über das gesamte Geschlechtsleben des Menschen*, 4^e éd., 1920, t. III, chap. LI.

une partie regardant l'autre, un « partenaire idéal », comme l'avait déjà supposé Petermann, ce qui explique la fascination du miroir (1). On peut observer cependant que ce « partenaire idéal », cet autre moi, est normal, se rencontre dans les rêves diurnes et même dans les rêves des enfants qui inventent volontiers un compagnon imaginaire avec lequel partager leurs sentiments et leurs expériences (2).

Freud, nous l'avons vu, ne pouvait pas être retenu par des considérations cliniques pratiques. Dans ses mains la notion de narcissisme a pris une signification et une importance considérables. Tout ce que Freud a touché (ceci est d'ailleurs la marque du génie) a pris après lui une signification nouvelle. Quant à moi, je regarde cette transformation comme une application légitime de l'observation originale d'où le narcissisme est parti. Pour moi le narcissisme était la forme extrême de l'autoérotisme, terme qui, je tiens à le rappeler, était destiné à englober toutes les manifestations spontanées de l'impulsion sexuelle en l'absence de tout objet défini,

(1) Hirschfeld, *Sexualpathologie*, partie I, chap. VI.

(2) Ce phénomène a été très souvent décrit, récemment par Forest Reid dans son autobiographie, *Apostate*, chap. X.

les rêves érotiques pendant le sommeil étant le type de l'activité autoérotique. L'autoérotisme n'était pas ainsi à proprement parler une perversion, mais pouvait le devenir s'il était poursuivi volontairement aux dépens des objets normaux de l'attraction sexuelle. Les psychanalystes, en adoptant le terme d'autoérotisme, lui ont donné un sens différent que je regrette, parce qu'il est à la fois illégitime et incommode. Pour les psychanalystes, l'autoérotisme désigne généralement l'activité sexuelle dirigée vers le moi comme objet (1). Ceci est illégitime, parce que la règle pour un mot composé avec *auto* (comme automobile ou autonome) signifie non pas *vers* quelque chose, mais *par soi-même*. Il est incommode, parce que si nous dévions le sens du mot de cette manière, il ne nous reste aucun autre mot pour désigner les manifestations sexuelles sans objet pour lesquelles j'avais forgé le terme.

Quoi qu'il en soit, après avoir limité et modifié la notion d'autoérotisme, Freud ne pouvait y contenir le narcissisme. Celui-ci devint un stade

(1) Mais le Dr Ernest Jones dit qu'il regarde l'autoérotisme comme sans objet, et le narcissisme comme différent de lui en ce qu'il a un objet, le moi.

ultérieur de ce qui dans l'enfant avait été de l'autoérotisme. Alors que j'avais regardé toutes ces manifestations comme naturelles quant à leur origine, mais non pas nécessairement présentes dans tous les individus, Freud essaya d'en faire des stades inévitables dans le développement de tous les adultes vers leur maturité sexuelle, et normalement indispensable (1). Ce fut là une conception impressionnante et féconde ; mais quand elle eut été généralisée, on ne put se défendre de la regarder comme fortement spéculative.

Telle a été l'attitude de la plupart des psychologues instruits et prudents non inféodés à l'école psychanalytique. C'est ainsi que Löwenfeld, dont l'opinion mérite toujours beaucoup d'attention, ayant remonté à propos du narcissisme à ma première observation et remarqué que le narcissisme ne devient une perversion que quand il détermine une véritable excitation sexuelle, déclara qu'il ne pouvait admettre avec les psychanalystes que le narcissisme est un stade normal de transition entre l'autoérotisme et l'amour d'objet, tout en reconnaissant qu'il tend à favo-

(1) Freud, *Jahrbuch für Psychoanalytische Forschungen*, t. III, pp. 53-54.

riser l'homosexualité (1). Cette dernière opinion a toujours été soutenue par l'école de Freud, surtout par Sadger : « Nous pouvons dire de l'homosexualité, observe-t-il, que c'est la perversion narcissiste par excellence » ; et il ajoute que la caractéristique principale des invertis est leur vanité [affirmation qui d'ailleurs n'est pas toujours exacte] et qu'ils ne pardonnent jamais une blessure faite à leur narcissisme (2).

Le Narcisse classique était un jeune homme, qu'on représente volontiers sous un aspect assez féminin. Ma première observation fut celle d'une femme, tout comme celle de Rank, qui remarqua que ce caractère constitue une partie importante de la disposition féminine tout entière, surtout dans l'élaboration de la vanité. On peut rappeler avec Roheim le dicton japonais que le sabre est l'âme de l'homme et le miroir l'âme de la femme. Comme c'est un homme qui parle, il y avait

(1) Löwenfeld, *Sexualleben und Nervenleiden*, 5^e éd., 1914.

(2) Sadger, *Die Lehre von den Geschlechtsverirrungen*, p. 148. Une association spéciale du narcissisme et de l'homosexualité est aussi admise par K. W. Gerster, élève de Stekel ; il croit que chez les homosexuels existe une tendance polarisée entre les éléments masculins et féminins de la personnalité et que le pont ne peut être fait que par le narcissisme ; cf. *Beziehungen des Narzissismus zur Homosexualität*, Fortschritte der Sexualwissenschaft, t. II, 1926.

intérêt à connaître l'opinion d'un psychologue féminin. La doctoresse Else Voigtländer, qui n'est pas psychanalyste, en étudiant le problème de la différenciation sexuelle, formule quelques remarques d'autant plus intéressantes qu'elle ne semble pas connaître l'existence du phénomène que nous discutons en ce moment. Après avoir montré que les activités masculines sont délibérément dirigées vers un objet, limitées à cet objet et ne le dépassant pas, puis cessent quand cet objet a été obtenu, elle ajoute : « l'activité féminine n'a pas une relation aussi claire avec un objet ; elle se dépense d'une tout autre manière en ce qu'elle trouve *en elle-même* sa satisfaction, s'épuise par son propre mouvement, par sa propre excitation, a son cours en dedans et ainsi la femme vit en elle-même, se meut, nage, pour ainsi dire, dans son propre élément (1). » Il semble évident d'après cette analyse qu'il existe entre les hommes et les femmes une différence psychique qui permet de dire que les femmes sont plus narcissistes que les hommes.

Une autre femme psychologue, mais psychanalyste avérée, la doctoresse Sabrina Spielrein,

(1) Else Voigtländer, *Zur Problematik der Geschlechtsunterschiede*, Zeitschrift für Sexualwissenschaft, juillet 1923

admet aussi que le narcissisme est une caractéristique féminine. Il en est ainsi, dit-elle subtilement, parce qu'il est lié au besoin féminin de se perdre dans l'objet de l'amour d'un homme, par suite d'une identification instinctive avec lui (1).

C'est à Abraham qu'on doit une extension intéressante, quoique parfois peu admissible, de la notion de narcissisme. Elle est importante parce qu'il l'emploie d'une manière très ingénieuse et plausible pour expliquer le défaut dit éjaculation précoce. Abraham dit que le narcissisme pendant l'enfance peut prendre la forme d'une surestimation du pénis qui conduit à un plaisir urétral exagéré, avec ce résultat que l'enfant aime à mouiller les personnes auxquelles il a affaire ; et il parle d'enfants qui choisissent certaines personnes pour les favoriser de cette manière. Quand cette disposition est conservée dans la vie ultérieure, dit Abraham, au lieu d'acquérir l'activité sexuelle normale de l'âge adulte, le pénis manœuvre avec le semen comme il avait fait pendant l'enfance avec l'urine ; la partenaire est alors simplement mouillée et

(1) *Jahrbuch für Psychoanalytische Forschungen*, t. IV, 1912, p. 483.

aucun coût ne se produit (1). Ce thème est développé par Abraham avec beaucoup de commentaires ingénieux. Il admet que le traitement basé sur cette théorie est difficile et considère que le but à atteindre est de délivrer le malade de son narcissisme et de le ramener à l'état normal. Mais la tendance est d'augmenter le narcissisme dans la vie normale ; et Abraham lui-même adopta plus tard ce point de vue en admettant que des blessures au narcissisme étaient la cause de certaines névroses de guerre. Il conduit « à un sentiment profond d'infériorité ». Le malade est obligé de réagir contre son narcissisme repoussé en adoptant une « suffisance saccadée » pour le remplacer (2).

De sorte que si un psychanalyste réussit à exorciser le narcissisme d'un malade sans aucun résultat bienfaisant, un autre psychanalyste saura bien le lui rendre. Ou réciproquement. D'ailleurs les médecins pratiquants appartenant à des écoles plus anciennes ne sauraient douter de l'orthodoxie de ces ambivalences de l'école

(1) K. Abraham, *Ueber Ejaculatio praecox*, Klinische Beiträge ; cet article fut d'abord publié en 1916.

(2) E. Jones, *Mother-Right*, Internat. Journal of Psycho-Analysis, avril 1925, p. 129.

psychanalytique. Dans chaque section de la médecine, depuis les commencements de l'histoire de cette science, des méthodes de traitement directement opposées ont été appliquées aux malades, parfois à la même maladie : ceci est vrai même de nos jours.

L'un des développements de l'article d'Abraham est une extension de son interprétation de l'*ejaculatio praecox* aux femmes : c'est ainsi qu'il explique leur frigidité sexuelle. Ernest Jones a lui aussi remarqué ensuite que l'anesthésie sexuelle chez les femmes est associée à une tendance au narcissisme, partiellement comme cause, partiellement comme effet de l'anesthésie : « la femme qui est incapable de donner à l'homme ce qu'il désire le plus, attache d'une manière compensatoire une valeur excessive à ses autres charmes (1). »

Le narcissisme est aussi invoqué par Abraham pour expliquer une aberration très commune, l'exhibitionnisme ; Stekel aussi, qui insiste sur la persistance d'un élément infantile dans l'exhibitionnisme, le regarde comme une forme spécialisée du narcissisme, comme une croyance

(1) E. Jones, *Papers on Psycho-Analysis*, 2^e éd., p. 550.

dans le pouvoir magique des charmes corporels (1).

La supposition d'une telle connexion se présente aisément à l'esprit et on peut l'admettre dans l'exhibitionnisme instinctif occasionnel de l'enfant. Mais dans le même phénomène chez l'adulte, les éléments sont bien plus compliqués. Ici aussi un ancien facteur narcissiste peut avoir subsisté comme base de l'anomalie ; mais ce n'est pas un élément nécessaire dans chaque cas. Chez l'exhibitionniste typique, l'acte est déterminé inconsciemment par le désir d'obtenir un plaisir sexuel, par le spectacle d'une émotion agréable ou terrifiante dans la personne de sexe opposé. Cette impulsion peut sans doute être favorisée par une attitude narcissiste ; mais elle peut exister aussi sans narcissisme aucun (2).

On n'a que peu nié le rôle joué par le narcissisme chez les filles et les femmes ; mais la notion du complexe de castration, qui a attiré l'attention ces années dernières, a eu une certaine répercussion sur les conceptions anciennes du narcissisme.

(1) W. Stekel, *Twelve Essays on Sex and Psychoanalysis*, 1922, p. 247.

(2) Voir la discussion de l'exhibitionnisme dans un volume précédent de ces *Études*.

sisme. Elle a entraîné un reclassement des données, bien que nous puissions regarder le complexe de castration comme ayant une base narcissiste ; et ceci a été tenté surtout par Harnik, de Berlin, selon les directives de Freud et de Ferenczi. Il y a un narcissisme originel qui, chez les femmes les plus pures et les plus franches, subit, selon Harnik, une intensification pendant la puberté. Mais avant la puberté, la vie sexuelle des femmes a une nuance masculine, avec concentration de l'excitabilité dans le clitoris ; la fille possède virtuellement un pénis. Avec l'arrivée de la puberté, il se produit un renforcement des inhibitions sexuelles et un développement des caractères sexuels secondaires. Par suite, la conscience de la beauté se développe aussi et le narcissisme est intensifié. La « beauté » et le « charme » de la jeune femme compensent la perte de sa masculinité infantine. Par contre, le mâle conserve l'estimation narcissiste de son pénis, sans transposer son admiration de lui-même à son visage, bien que la bisexualité sous-jacente rende possible l'extension du narcissisme localisé au corps tout entier comme chez la femme. Harnik discerne aussi chez le mâle un autre narcissisme secondaire [bien qu'on doive

plutôt le regarder comme primaire et normal] qui se présente sous la forme de la « virilité ». Chez les femmes aussi, ceci peut se présenter, avec tendance à l'athlétisme (1).

Il n'aura pas échappé à mes lecteurs que dans cette discussion a été admise l'existence d'une conception dont aucune description précise n'a encore été donnée ; à savoir que la psyché individuelle sort d'une source narcissiste. Ici aussi c'est Rank qui a le premier étudié l'hallucination du « double » dans une étude publiée trois ans après la première (2).

Mais avant de m'occuper de l'étude de Rank, je tiens à rappeler qu'un auteur antérieur, Frazer, a bel et bien vu les éléments primitifs du narcissisme et d'ailleurs il est souvent cité par Rank. Dans la section d'un des volumes du *Golden Bough, l'Ame comme Ombre et Reflet*, Frazer a mis en lumière quelques-uns des germes du développement futur du narcissisme et discerné leur origine dans les réactions de l'individu vis-

(1) G. Harnik, *The developments of narcissism in Men and Women*, Internat. Journal of Psycho-Analysis, janvier 1924.

(2) O. Rank, *Der Doppelgänger*, Imago, 1914 ; réimprimé dans ses *Psychoanalytische Beiträge zur Mythenforschung*, 1919, pp. 267-354.

à-vis de sa propre image (1). « Le sauvage, dit Frazer, regarde souvent son ombre ou son reflet comme son âme »; et il cite de nombreux exemples de toutes les parties du monde. Frazer croit que les miroirs sont tournés contre le mur après la mort par crainte que l'âme, si elle est projetée contre le verre, puisse être emportée par l'esprit du mort; ce qui n'est pas une interprétation plausible ni même très intelligible; et, rappelant à ce propos la croyance grecque qu'on ne doit pas regarder son reflet dans l'eau sinon les esprits des eaux le ravissent et vous laissent sans âme (car ce reflet est l'âme même), il remarque: « telle est probablement l'origine de la légende classique du beau Narcisse qui languit et mourut pour avoir regardé son reflet dans l'eau. L'explication qu'il mourut d'amour pour sa propre image a probablement été inventée plus tard, alors que le sens de l'histoire était oublié. »

Rank considère cette explication comme plausible et que, s'il en est ainsi, le développement

(1) Frazer, *Taboo and the Perils of the Soul*, pp. 78 et suiv.

[Je crois devoir rappeler que les faits fondamentaux et la théorie générale de l'ombre ou du reflet comme âme ont été élaborés avant Frazer par maints ethnographes parmi lesquels il faut citer Dèmeunier, de Brosses, Bastian, Tylor, Achelis, Richard Andree. A. v. G.]

ultérieur de la légende est lié à l'idée de tourment. Mais Rank ne comprend pas bien le mécanisme primitif de ces idées. Freud a insisté sur l'idée que l'homme primitif est souvent, comme l'enfant, « narcissiste ». Il commence par une discussion étendue, fondée sur son immense érudition, de l'idée du « double » (ombre, image reflétée, incorporation de l'âme) comme elle se manifeste dans la poésie et dans les romans et aussi dans la vie de poètes comme Goethe, Shelley, Alfred de Musset et d'autres, qui éprouvèrent la sensation de rencontrer leur double. Cette analyse est justifiée par cette appréciation que le poète ressemble à l'homme primitif. A ce point de vue, Rank insiste spécialement sur *Dorian Gray*, d'Oscar Wilde, qui illustre divers aspects du narcissisme, plus que n'importe quelle autre œuvre littéraire anglaise; et d'ailleurs Wilde y parle ouvertement de narcissisme. Rank cite le passage de Schlegel quand il dit que le « poète est toujours un Narcisse », et adopte l'opinion de Freud que la paranoïa est une « fixation du narcissisme »; d'où suivrait que le poète peut facilement devenir morbide psychiquement. Mais dans ses aspects normaux, Rank affirme (avec Freud) que le poète repré-

sente le thème de la création basée sur la tendance de l'homme à percevoir le monde environnant comme une répétition de lui-même. Rank s'éloigne ainsi dans diverses directions de son thème initial du « double », bien que ses commentaires discursifs ne manquent pas d'intérêt. Il noue ainsi le fil psycho-sexuel du narcissisme, comme je l'avais défini, au fil psychologique et pathologique général de Freud et au fil folklorique de Frazer, afin de donner un concept global du narcissisme.

Se fondant sur l'étude de Rank, Géza Roheim, de Budapest, dans un volume très érudit, a introduit cette conception dans un domaine spécial du folklore, à savoir les croyances et superstitions en relation avec le miroir dans les diverses régions du monde (1). « Vraiment, dit-il, celui qui a vu, entendu, compris et reconnu son propre moi est celui à qui le monde entier est connu. » Il emprunte ce mot aux Upanishads et, développant l'idée freudienne que le narcissisme est à la base de la magie, il essaie de montrer que les principales pratiques et croyances en relation avec le miroir se fondent sur un narcissisme inconscient, le miroir étant,

(1) Géza Roheim, *Spiegelzauber*, Internationale Psychoanalytische Bibliothek, 1919.

tout comme l'Ange Gardien, le symbole même du narcissisme. Pour Roheim, les tabous imposés aux enfants de ne pas se regarder dans des miroirs sont des formes d'expression du narcissisme et de l'exhibitionnisme ; se regarder dans un miroir est l'émergence d'une impulsion non inhibée. Les voyants adultes qui se servent de miroirs dans des rites magiques peuvent se dispenser de l'aide des enfants parce qu'ils conservent des traces de narcissisme infantile. La coutume de regarder dans un miroir l'image de l'amant indique aussi la progression de la libido à partir du narcissisme à l'amour-objet, l'amant étant choisi sur une base narcissiste. Enfin le miroir, grâce à une substitution magique, peut s'identifier à la personne dont il montre l'image ; de là vient que briser un miroir est une chose importante, parce qu'on brise ainsi l'image narcissiste. Donc la clef pour toutes les représentations et pour tous les rites collectifs qui se concentrent autour du miroir n'est pas autre chose que le narcissisme. Et comme ce stade de développement psycho-sexuel appartient essentiellement à l'enfance, on peut dire que ces tabous sont primairement relatifs à l'enfant. Et si l'adulte retrouve son propre stade infantile

dans un enfant, regarder un miroir conduit à la réincarnation.

Donc les problèmes du folklore du miroir, qui avaient été d'abord expliqués par l'animisme, sont ici expliqués par le principe de psychologie individuelle du narcissisme, la psyché étant regardée comme l'image narcissiste de l'homme ; de sorte que ce qu'on regardait comme de l'animisme dans l'histoire générale de l'espèce humaine n'est pas autre chose que narcissisme individuel. Roheim conclut que son raisonnement ne renverse pas les résultats obtenus jusqu'ici mais au contraire les consolide. La seule différence, dit-il, est que sa méthode pénètre plus profondément, explique davantage et révèle les impulsions plus intimes (1).

(1) *Op cit.*, p. 263 [Je dois dire que Havelock Ellis est bien bon de tant discuter des raisonnements tout au plus obtenus par introspection, métaphysiques et même métapsychiques ; la méthode de Roheim dans ce livre, comme dans celui où il traite du totémisme, et dans tous les autres, consiste à entasser des faits disparates, à les interpréter en dehors des contextes et du milieu social, enfin à fabriquer des tendances psychologiques qui peuvent exister chez un millier de civilisés européens, mais non dans nos populations rurales et à un moindre degré encore chez les « sauvages » ; c'est toujours le système qui consiste à interpréter le normal par le pathologique ou l'exceptionnel. Fort heureusement, le folklore n'a

Nous arrivons enfin au développement terminal du concept du narcissisme. On l'a parfois (1) rattaché à une coprolagnie et à une urolagnie infantiles. La conception primitive de « la toute-puissance de la pensée, dit Abraham, est parallèle à la conception de la toute-puissance de la vessie et des fonctions intestinales ». Dans ces deux conceptions s'exprime la même « *auto-surévaluation* narcissiste ». Mais on se heurte ici à une confusion et à un manque de différenciation précise psychologique. Dans toute évaluation de soi, ou surestimation de soi, comme l'est essentiellement le narcissisme, est impliquée consciemment ou inconsciemment une comparaison, ou tout au moins une sélection ; autrement le plaisir obtenu ne peut pas être appelé narcissisme. Abraham lui-même reconnaît cela ailleurs, en parlant nettement du narcissisme comme d'un sentiment de supériorité de l'individu par rapport à d'autres. Pour les psychanalystes, ce fut évidemment un accès de narcissisme extrême quand un petit garçon allemand, la pas été discrédité, ni l'ethnographie, par les élucubrations des psychanalystes. A. v. G.]

(1) Notamment Abraham, *Klinische Beiträge*, p. 268 et plus tard dans un article du même volume, écrit en 1920, *Zur narzistischen Bewertung der Exkretionsvorgänge*.

veille d'une grave opération de sa mère, ouvre la fenêtre et, tendant son petit poing vers le ciel, s'écria : « Chien, si tu fais mourir ma mère, tu auras affaire à moi. » Il avait admis instinctivement qu'il était supérieur à Dieu (1). Mais la mise en action d'une fonction physiologique simple ne peut pas être du narcissisme ; car elle n'implique aucune comparaison du moi avec d'autres mois, comme il en implique dans le narcissisme. Le plaisir qu'on éprouve à inhaler de l'air pur le matin, même si l'acte nous suggère que nous inspirons l'Esprit de l'Univers, n'implique aucune comparaison narcissiste ; et l'expulsion par les intestins, quelles que soient les idées magnifiques qu'elle puisse évoquer, est, elle aussi, fort loin du narcissisme. La satisfaction de ces fonctions physiologiques met le moi en état d'union avec d'autres mois, au lieu de les opposer à eux. L'implication d'une comparaison, d'une sélection, d'une préférence et même d'une supériorité est la base même, consciente ou inconsciente, du narcissisme.

Si donc nous admettons que ces extensions du terme doivent être admises, nous devons

(1) Walter von Molo raconte cela de son frère, *Mein religiöses Fühlen*, Kunstwart, décembre 1925.

admettre aussi qu'il ne s'agit plus du narcissisme du moi individuel. Nous devons reconnaître du narcissisme de groupe, puis, comme catégories secondaires, du narcissisme national, du narcissisme spécifique, etc. Le patriotisme et le chauvinisme vulgaire seront des manifestations du narcissisme (1). Même la glorification de l'Humanité et de son avenir serait une manifestation de narcissisme spécifique !

Au sens large qu'admettent les psychanalystes, le narcissisme tend à être identifié avec le développement tout entier du moi (2). Ses développements plus spéciaux se reproduisent peu avant la puberté quand, selon Kapp, il cède d'une part à l'attachement pour un objet, de l'autre devant une réévaluation des éléments émotifs antérieurs. « Tout accroissement du narcissisme de l'enfant représente un succès, un triomphe de l'activité sur la passivité, une

(1) (Ceci est admis par divers psychanalystes, parmi lesquels Roheim. C'est simplement jouer sur les mots : l'admiration d'un peuple pour son passé, ses héros, ses grands hommes n'a rien de sexuel. A. v. G.)

(2) Ainsi l'ont compris Reginald Kapp, *Sensation and Narcissism*, *International Journal of Psycho-Analysis*, juillet 1925 ; Wälder, dans le même numéro, identifie le narcissisme au développement de l'ego.

victoire sur l'auto-érotisme. Il a été gagné en sacrifiant un plaisir. Ces activités se dressent entre lui et son auto-érotisme réprimé et le remplissent d'un sens de « bien faire ». C'est grandement ce sens de bien-faire qui fait les Napoléons de ce monde (qui sont fortement de type narcissiste) et qui leur permet d'entraîner les peuples avec eux. » C'est ce sentiment qui se manifeste dans tout garçon normal peu avant d'atteindre le stade de la puberté. « Il embrasse l'exercice de plein air et réellement vénère l'adresse corporelle. » Il méprise la courtoisie, qu'il trouve « molle et féminine ». De telle manière que pour Kapp, tous les sports, tout l'athlétisme deviennent une forme du narcissisme !

Kapp ajoute même que le jeune homme lutte contre le retour biologiquement nécessaire des sentiments sexuels parce qu'ils lui apparaissent comme une régression à des formes antérieures autoérotiques de sensations. Kapp voudrait qu'on nomme ce stade le stade narcissiste *ascétique* ou *asocial*.

Reprenant à son compte une observation de Walder, il rappelle que Platon, Aristote, Descartes, Kant, Newton, Spinoza et Nietzsche ne se marièrent pas ; et il suggère que nous

pouvons les regarder comme des narcissistes qui ont trouvé la bonne utilisation de leur narcissisme en développant les aspects internes du monde extérieur.

Il était immanquable qu'en continuant dans cette direction, on arriverait à la conception que la création tout entière est la conséquence du narcissisme. Car, en effet : la création typique est la fabrication des choses à l'image du Créateur. Roheim n'y a pas manqué et a déclaré : « En réalité l'Homme crée Dieu à son image ; mais dans le mythe, c'est Dieu qui a créé l'homme à son image. Toute création psychique peut être obtenue par la projection de la personnalité du créateur ; et voilà pourquoi Dieu a créé l'Homme à son image (1). » Il est de l'essence du narcissisme, dit aussi Walder, « de créer un monde à lui, comme a dit Strindberg ; nous pouvons nommer cette méthode narcissiste du moment qu'elle nous permet de construire, en sortant de notre propre esprit, relativement librement et arbitrairement ». C'est là une fonction, Walder y insiste, qui peut être exercée d'une manière parfaitement compatible avec la réalité, par

(1) Roheim, *Spiegelzauber*, p. 113.

exemple dans les sciences mathématiques, qui, par suite, peuvent être dénommées narcissistes.

C'est sans aucun doute dans le même esprit qu'Ernest Jones parle de la croyance à l'immortalité « comme étant originairement une conviction narcissiste » que nous étendons à ceux que nous aimons et respectons (1). Lord Balfour a fait remarquer récemment à quel point l'élément du narcissisme personnel est devenu ainsi « insaisissable ». Aucun homme ne suppose réellement qu'il est personnellement guère plus qu'un groupe changeant de charges électriques (2). Et, comme le remarque aussi Malinowski, le psychologue admirable de la mentalité sauvage : « plus un cas est intimement lié à la personne qui l'examine, moins il sera naturel, plus il sera magique. »

Même maintenant nous n'avons pas atteint les limites auxquelles on tend à pousser la notion du narcissisme. Tous les efforts de l'homme,

(1) E. Jones, op. cit., p. 661. L'opinion opposée, il est inutile d'y insister, est également soutenable ; c'est-à-dire qu'au début l'homme primitif s'occupait davantage de la persistance ou de la mort de ceux qu'il aimait ou craignait ou respectait, et non pas tant de sa propre immortalité personnelle.

(2) Lord Balfour, *Science, Religion and Reality*, éd. Joseph Needham, 1925.

ses aspirations les plus sublimes, sont inscrites dans le domaine du narcissisme. Mais il y a mieux : on a déjà proposé d'étendre le narcissisme par delà le domaine de la psychologie comparée et de le regarder comme le motif directeur de la Nature tout entière. C'est ainsi que Ferenczi, l'un des psychanalystes les plus téméraires, a proposé en passant de regarder le narcissisme comme un facteur de l'évolution, non seulement dans la formation des organes spécialisés, comme les appareils pour la production des sons et la musique, mais du processus évolutif tout entier et de l'adaptation au milieu, ce qui lui donnerait une base nettement lamarckienne. Par conséquent le narcissisme serait aussi un facteur essentiel de la pathologie, en ce qu'il concentre la libido par un processus nommé *pathoneurosis*.

On voit que l'on a fait du chemin depuis le jour où, il y a quelques années à peine, le beau Narcisse qui se regardait dans l'eau avec désir et s'aimait en son image, était utilisé pour symboliser ce qui semblait être un aspect plutôt rare, et non spécialement profitable, de l'ingéniosité humaine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LE MÉCANISME
DES DÉVIATIONS SEXUELLES

I. HISTOIRE DE FLORRIE.....	9
II. LE NARCISSISME	187

MERCURE

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercury de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passé à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercury de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercury de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande
adressée 26, rue de Condé, Paris-6^e